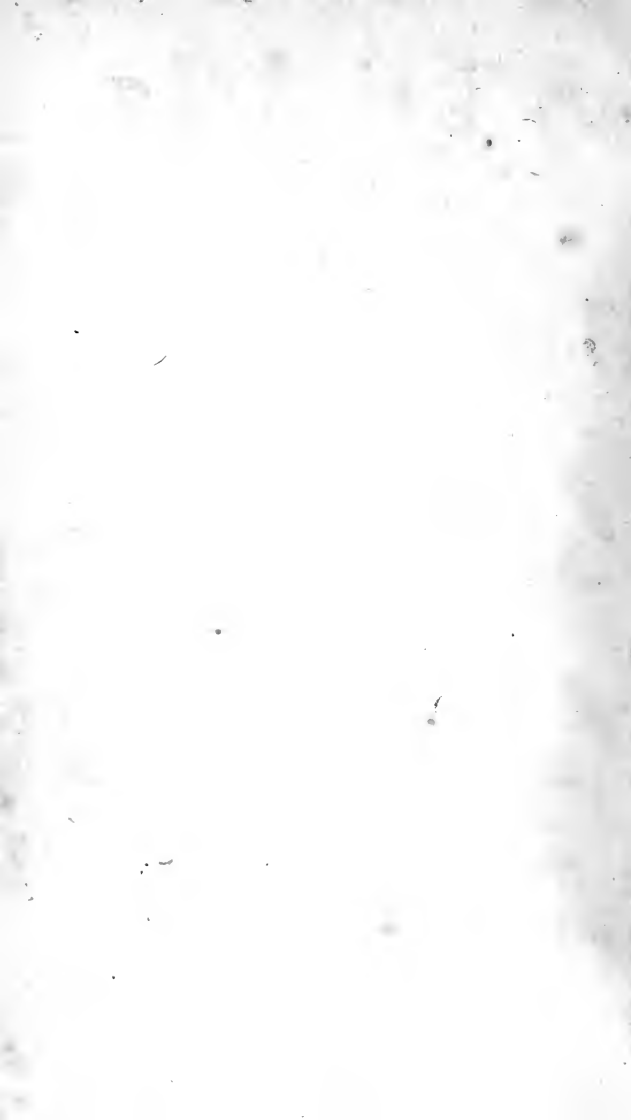




DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room





LE
D É T A I L
DE LA
FRANCE;

SOUS LE REGNE PRESENT.

*Augmenté en cette nouvelle Edition
de plusieurs Memoires & Traitez,
sur la même matiere.*

SECONDE PARTIE,

Par Bouguilbert

Année 1707.

FACTUM DE LA FRANCE, O U MOYENS

*TRES-FACILES DE FAIRE
recevoir au Roy Quatre-vingts millions
par dessus la Capitation, praticables par
deux heures de travail de Messieurs les
Ministres, & un mois d'exécution de la
part des Peuples, sans congédier aucun
Fermier Général ny Particulier, ny au-
tres mouvemens que de rétablir quatre ou
cinq fois davantage de revenu à la Fran-
ce, c'est-à-dire, plus de cinq cens millions
sur plus de mille cinq cens aneantis de-
puis 1661. parce qu'on fait voir claire-
ment en même-temps, que l'on ne peut fai-
re d'objection contre cette proposition, soit
par rapport au temps & à la conjoncture,
comme n'étant pas propre à aucun chan-
gement, soit au prétendu péril, risque, ou
quelques autres causes que ce puisse être,
sans renoncer à la raison & au sens com-*

mun, en sorte que l'on maintien qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ose mettre sur le papier une pareille contradiction, & la souscrire de son nom, sans se perdre d'honneur : & l'on montre à même tems l'impossibilité de sortir autrement de la conjoncture presente.

CHAPITRE PREMIER.

IL parut il y a dix ans, autant par hazard que de dessein prémédité, au moins à l'égard du Public, un Mémoire ou Traité intitulé *Le Détail de la France*. Bien qu'il fût voir la facilité que le Roy avoit sans rien déconcerter, de lever toutes les sommes nécessaires dans la conjoncture du temps, en procurant même l'utilité de ses Peuples ; Il n'eût aucune réussite, & on n'y fit pas même la moindre attention.

L'Auteur n'en espere pas d'avantage, & il avoit marqué en termes exprés. La raison de cela étoit, qu'il y avoit encore pour ainsi dire, de l'huile dans la lampe : le motif ou les causes de la ruine de la France, par les surprises que l'on faisoit à Messieurs les Ministres, avoient encore par devers eux de quoi payer amplement les Entrepreneurs, comme eux pareillement assez de profit

pour

pour acheter de la protection. Mais aujourd'hui que tout a pris fin faute de matière, on doit présumer un succès moins traversé, parce qu'il y aura moins d'intérêt à contredire les propositions passées, ou plutôt une nécessité absolue de les admettre; c'est pourquoy on offre de la part des Peuples, sans craindre d'être defavoüé, tous les besoins du Roïaume à quelque somme qu'ils puissent monter, tant sur terre que sur mer, pour mettre ses ennemis dans la nécessité de n'attendre la Paix que de la justice & de la modération de Louis le Grand, comme par le passé.

On maintient encore une fois, que s'il ne tient qu'à quatre-vingt millions par an par dessus les tributs ordinaires, & même davantage, sans compter la Capitation en l'état qu'elle est; la chose sera bien-tôt faite, & cela sans nul déconcertement ny rupture d'aucun Traité que le Roy aye fait avec qui que ce soit, & faisant même beaucoup moins de mouvemens qu'il n'y en eût, bien qu'il ne s'en trouvât aucun, lors du premier établissement de la Capitation.

On parle avec d'autant plus de hardiesse & de certitude dans toutes les circonstances qui accompagnent cette proposition, que ces quatre-vingt millions ne seront que l'effet de plus de cinq cens, que Sa Majesté aura rétablis à ses Peuples par deux heures d'a-

tention de Messieurs les Ministres, & quinze jours d'exécution chez les Peuples, ainsi que l'on a dit, aux conditions marquées.

Que l'on suspende un peu l'idée de ridicule & d'extravagance, que peut jeter une pareille proposition dans l'esprit d'une infinité de monde.

Que l'on songe que le grand Saint Augustin & Lactance célèbres Auteurs, n'ont pas aquis bien de l'honneur à traiter de foux & d'insensé un Evêque nommé Virgille, qui de leur siècle vint annoncer les Antipodes.

Christophe Colomb reçût le même traitement en presque toutes les Cours de l'Europe, avant que d'être écouté & aidé par quelque particulier en Espagne.

Copernic du dernier siècle fut menacé du feu par toute la Théologie, sur l'exposition de son Système, quoi qu'aujourd'hui le plus universellement reçu.

L'Auteur des quatre-vingt millions est dans une bien plus heureuse situation, que n'étoient pas tous ces grands hommes : non-seulement il n'est pas seul de son avis, comme eux ; mais il maintient qu'il n'est que l'Avocat de tout ce qu'il y a de Laboureurs & de Commerçans dans le Royaume, c'est-à-dire, de tous ceux qui sont la source & principe de toutes les richesses de l'Etat,

tant

tant à l'égard du Roy que des Peuples.

En sorte que pour temperer d'abord la grande vocation qu'on auroit à traiter ces discours de vision, & en rejeter même une grande dose dès l'abord sur les contredisans; le Procès va rouler entre les Laboureurs & Marchands, de qui seuls partent toutes sortes de payemens, tant envers le Prince que les propriétaires, & ceux qui n'ont d'autre fonction que de recevoir.

Ces premiers disent & publient hautement qu'ils sont prêts de payer les sommes marquées au titre de ce Mémoire, aux conditions mentionnées, qui ne tiennent à rien, puisqu'il ne s'agit que d'un simple acte de volonté de la part des personnes, que l'on sçait bien être en pouvoir de faire ce qui leur plaît: Et les Parties adverses sont ceux à qui on ne demande autre chose que de recevoir, qui disent, & croient même marquer par-là leur sagesse & leurs lumieres, que ces payemens sont impossibles.

Or on peut voir sur qui de ces deux personages le ridicule doit tomber, par l'exemple des Lettres de Change.

Un Sujet qui seroit porteur d'un papier de cette nature pour la valeur de mille livres sur un riche Marchand, pourroit-il sans extravagance lui en faire signifier la protestation, après que l'autre luy auroit dit

qu'il est prêt d'en faire le payement, & l'auroit même sommé de le recevoir.

Voilà des loix & le point de droit sur quoy va rouler toute la question. L'Auteur de ces Mémoires ne veut passer que pour un extravagant achevé, s'il se méprend; & si il n'est pas avoué par tous les Peuples dans ses propositions. Il consent d'encourir cette peine, & même d'être mis aux lieux où l'on renferme les insensé, au cas qu'il ne rencontre pas juste. Et pour l'en convaincre il n'exige pas de forts raisonnemens & qui ayent à peu près autant d'apparence que les siens; mais il déclare d'abord qu'au cas que tout ce qu'on lui pourra objecter contre ses offres, ou plutôt celles des Peuples, soit par l'impossibilité absolue, soit pour le temps, comme n'étant pas propre à aucun changement, soit pour le péril, soit pour le déconcertement; au cas, dis-je, que ces objections ne soient pas une extravagance achevée étant mises par écrit, à faire horreur au Ciel & à la Terre, & qu'elles puissent trouver quelqu'un pour les signer, d'être lui-même traité de la manière qu'il vient de consentir, ce qu'il réitérera presque à chaque page de cet Ouvrage, de peur que l'on ne l'oublie.

Comme le mot d'extravagance va souvent être employé dans ce Mémoire, bien que

que ce ne soit pas une expression que la politesse & la civilité souffrent ordinairement, ny dans les discours, ny dans les écrits entre les honnêtes gens ; on est obligé avant que d'entrer en matière, de faire une petite digression pour marquer en même temps & la nécessité de son usage dans cette occasion, & purger aussi l'idée d'injure que l'on y voudroit supposer, à l'égard de ceux envers lesquels on s'en pourra servir.

Pour le premier, comme la France a actuellement la gangrène, ou si on veut la pierre dans les reins, il faut pour sa guérison user d'incisions dans le vif, & d'opérations très-violentes dans les parties les plus nobles, les remèdes ordinaires n'étans plus de saison, & se trouvant beaucoup au-dessous de la force du mal.

Or toute autre expression pouvant laisser l'idée, sinon d'une vision, au moins d'un problème, dans ce que l'Auteur de ces Mémoires propose : à l'égard de tout ce qui n'est pas Laboureur ou Marchand, c'est à dire, le beau monde ; il seroit difficile que qui que ce soit de ce genre, s'embarquât à pénétrer dans ses raisons, & à en porter un jugement certain, pour faire le procès à de si illustres préjugés, & à de si prétendus grands hommes, dans la pensée qu'après beaucoup de peine & de travail, on ne trouveroit que
de

de l'obscurité , qui est plus qu'il n'en faut pour faire traiter l'Auteur de visionnaire.

C'est dans ces occasions que l'on se fait un plaisir de croire que les faits les plus évidens sont des faussetez , où l'on se ferme les yeux dessus ; & après les avoir en quelque manière brûlez , on contredit les conséquences les plus certaines qui s'en tirent , pour se persuader à soy-même , & vouloir le faire croire aux autres , qu'il n'est pas à présumer que des gens si éclaircz & si zélés pour le service du Roy & du Public , ayent commis de si lourdes fautes ; qu'ils avoient des raisons à eux seuls connues , que si on les sçavoit , on ne les calomnieroit pas de la sorte qu'il est de la justice de ne pas condamner des gens sans les entendre , sur tout quand ils sont morts , ce qui les met hors d'état de défendre leurs intérêts , & d'apprendre les motifs particuliers de leur conduite.

La situation présente , ou plutôt le désordre de la France a pourvû à se procurer de pareils défenseurs ; c'est pourquoy ce langage quelque dépravé qu'il est , ne manquera pas de sujets qui s'en serviront dans l'occasion présente : ils ne se convertiroient pas même , quand un mort viendrait de l'autre monde attester la verité de ces Mémoires : & cela aux sentimens de l'E-

cri-

écriture-Sainte, parce que le cœur est pris, ce qui étant, ny l'esprit, ny l'honneur, ny la conscience n'ont plus de voix au chapitre.

Mais lorsque l'on parle d'extravagance, & que l'on maintient, comme l'on fera dans ces Mémoires, que telle & telle affaire n'a pû être faite sans de deux choses l'une, ou que les Auteurs eussent tout-à-fait perdu l'esprit, ce qui n'est pas assurément, ny même présumable, ou qu'ils avoient si fort erré au fait, qu'ils ont également produit des extravagances que s'ils avoient eu entièrement la cervelle démontée; ce qui produit le même éfet dans l'un comme dans l'autre.

Il faut absolument alors prendre party, il n'y a pas moyen d'user de subterfuge, ny prétexter de son ignorance sur de pareilles matieres.

Tout le monde, pourvû qu'il ait le sens commun, est juge competent, & ne peut s'abstenir de prononcer sans mauvaise foy, sous prétexte de son manque de lumiere.

C'est par de pareils raisonnemens ou de semblables principes, qu'on soutient qu'on peut rétablir la France en deux heures, & l'on passe carrière d'abord, en répétant ce qu'on a déjà dit; sçavoir, que l'Auteur de cette proposition veut bien passer pour un

extravagant lui-même, & le plus grand qui fût jamais, si on lui peut faire aucune objection encore une fois, soit pour la brièveté du temps, le péril ou quelques autres raisons que ee puissent être, qui ayent la moindre aparence, & qui ne soit pas une extravagance achevée, pourvû qu'elles soient mises par écrit : & c'est ce qui arrivent toujours dans tous les frais que l'on affirme, & que l'on contredit ; l'erreur est cause qu'il y a un des deux assurément, qui commet la même extravagance que s'il avoit perdu l'esprit.

Et qui que ce soit ne se doit formaliser d'être tombé dans cette foiblesse : tous les plus grands hommes & les plus célèbres Auteurs y ont été surpris : il n'y a point d'absurditez qu'ils n'ayent dites & écrites sur la foy de mauvais Mémoires, dans les Ouvrages d'ailleurs très-beaux, & qui les ont rendus très-célèbres.

Saint Augustin & Lactance, comme l'on a marqué, ont traité d'extravagant le premier Auteur des Antipodes : la suite a fait voir que l'extravagance étoit de leur côté.

Ainsi il sera permis à l'Auteur de ce Discours d'user des mêmes termes, pour défendre la verité & les interêts du Roy & des Peuples, desquels de si grands hommes ont usé pour la combattre.

Ce préambule posé , que l'on a crû nécessaire pour purger le cérémonial de cet Ouvrage , afin qu'on ne fit pas un procès à l'Auteur sur ses expressions , n'en pouvant attaquer le corps. On va entrer en matière , déclarant que l'on a un très-grand respect pour les personnes que l'on va montrer avoir toujours erré au fait ; ce qui ne préjudicie point à leur intégrité , de laquelle on est très-persuadé , & qu'on se seroit même servi d'expressions plus douces si on avoit pû le pouvoir faire , sans trahir la cause du Roy & des Peuples , qu'on a entrepris de deffendre. La justice même oblige de dire , que bien loin que Messieurs les Ministres soient répréhensibles de s'être si fort mépris au fait , ils ne pouvoient , sans miracle faire autrement , succedans à des Sujets qui leur avoient montré de très-mauvais exemples , & tracé des routes très-défectueuses ; & bien loin d'être en état de s'en détourner , on peut dire que tout le monde conspiroit à les y maintenir , y ayant plus de fortune à faire à tromper un Ministre en France , en ruinant le Roy & les Peuples , qu'à conquérir un Royaume entier pour le Monarque , en quelque pays que ce soit.



CHAPITRE SECOND.

ON promet quatre-vingt millions & plus par dessus les Impôts ordinaires, même la Capitation, par deux heures de travail & quinze jours d'exécution : On promet de plus, de payer toutes les dettes du Roy & de l'Etat en dix ans de paix, & on promet enfin un doublement de revenus du Roy, en supprimant la Capitation, avant quatre ou cinq ans ; le tout sans rien risquer, ny déconcerter, ny user de pouvoir absolu.

Voilà la plus grande extravagance qui puisse jamais tomber dans l'esprit, n'y être proposée, si l'Auteur ne rencontre pas juste dans la moindre de ses parties ; mais que l'on suspende son jugement jusqu'à l'entière lecture de cet Ouvrage, & que l'idée de ridicule, encore une fois, qui se présente avec violence à l'esprit, tempère un peu son ardeur, & l'on verra invinciblement que c'est le même procès qu'eurent ces grands hommes au sujet des Antipodes.

Personne ne doute que le principe & la base des revenus de tous les Princes du monde, ne soient ceux de leurs Sujets, qui
ne

ne sont à proprement parler que leurs Fermiers, les Souverains n'étans en pouvoir de rien recevoir plus ou moins, qu'à proportion que ceux qui font valoir les Terres, sont en état par le produit qu'ils en tirent, de leur payer les Tributs. Cette maxime qui se pratique également par tous les Etats, avoit été en usage en France jusqu'à la mort du Roy François I. n'y ayant été dérogé que médiocrement depuis ce temps jusqu'en 1660. Mais on peut dire que depuis cette année on a pris le contrepied, & on n'a point ciû pouvoir faire plus utilement & plus diligemment recevoir de l'argent au Monarque, sur tout dans les besoins extraordinaires, non en augmentant le revenu & les biens des Peuples, mais en les diminuant par tout, & les détruisant en plusieurs endroits presque entièrement, à un taux certain l'un portant l'autre; sçavoir vingt de perte par pur anéantissement à l'égard du propriétaire pour un de profit au Roy, partagé même avec l'Entrepreneur & ses protecteurs, qui faisoient une fortune de Prince pour un si déplorable service.

Comme voila le Héros de la Pièce, & que c'est sur ce fondement que tout va rouler : On maintient ce fait incontestable & aussi public, qu'il est constant que la Seine passe dans Paris; en sorte que quiconque le

voudroit nier, se rendroit aussi ridicule, que celui qui ne voudroit pas convenir de cette autre verité.

La perte de la moitié des biens de la France, tant en fonds qu'en industrie, qui suivent le sort nécessairement de ces premiers, a autant de témoins qu'il y a d'hommes dans le Royaume, sans parler des Registres, Baux & Contrats, qui font cette preuve par écrit, comme les Peuples par témoins.

On maintient encore que cette diminution depuis 1660. va à plus de quinze cens millions par an : que ce mot de centaine de millions n'étonne point & ne cause point de surprise. Comme on compte le revenu d'une Maison, d'une Ferme & d'un Village, tant dans les diminutions que dans les hausses, il est aisé à qui est rompu dans ces matieres, de suputer celui de tout un Royaume. On a fait celui de l'Angleterre, qui ne vaut pas le quart de la France, à le prendre de toutes les manieres, quand ils travailleront ou plutôt seront régies par les mêmes maximes, & on prétend qu'il va à près de sept cens millions par an.

Et pour la France, ceux qui se formaliseront de ces expressions ou de ces calculs trouveront bon, s'il leur plaît, que l'on compte par plusieurs centaines de millions
les

Les revenus d'un Etat qui fournit à son Prince souvent dans des années, plus de cent cinquante millions, & à l'Eglise ordinairement plus de trois cens millions, tant de revenu en fonds que celui qui est casuel, qui surpasse de beaucoup le premier, dans la Religion comme ailleurs.

Dans la seule Election de Mante le revenu des Vignes, tant par un abandon entier de la plus grande partie, quoy qu'autrefois d'un très-grand produit aux Propriétaires, que par la diminution sur celles qui subsistent encore, va de perte à deux millions quatre cens mille livres de compte fait, par un calcul juste & certain, vérifié sur les lieux; & comme les revenus en fonds bien que menans ceux d'industrie, n'en fassent pas la quatrième partie, ces derniers les excédans beaucoup d'avantage, c'est plus de dix millions de perte en pur anéantissement sur une seule Election: & bien loin que le Roy ait rien gagné à ce beau ménage, il a perdu plus de cinq cens mille livres sur les Tailles, qu'il a fallu diminuer, tant dans cette Election que dans les circonvoisines, à cause du déchet des biens: & tant s'en faut encore que l'augmentation des Aydes ait remplacé cette perte sur les Tailles, elles n'ont pas atteint la dixième partie de ce dommage.

Et comme ce sort est arrivé à l'Election de Maïte par une cause générale à tout le Royaume, on en peut tirer les mêmes conséquences, & supôser certainement la même perte pour toute la France.

Que l'on commence donc à aller bride en main, en prétendant revêtir l'Auteur de ces Mémoires de l'idée d'extravagance, sur cette diminution de quinze cens millions de rente arrivée au Royaume depuis 1660. d'autant que quoy que les Aydes tiennent constamment le principal personnage dans un pareil ravage, y comprenant les droits de Sorties, Passâges & Doïanes du Royaume, qui ne sont ny moins criminelles, ny moins outrageantes à la raison & au sens commun, que ces mêmes Aydes, cause de tant de malheurs, de notoriété publique: Cependant ces prétendus Droits du Prince ont pour consors dans la destruction de ses Peuples, deux camarades qui l'ont fort bien secondé, s'ils ne l'ont pas égalé dans l'anéantissement de ces quinze cens millions de rente; sçavoir, l'injustice & l'incertitude dans la répartition de la Taille, dans laquelle bien qu'il n'y ait eu que de la négligence & du manque d'attention de la part de ceux qui gouvernoient, ou tout au plus un mauvais exemple de leur part, dans leur conduite particulière à l'égard de leurs fonds

fonds; le defastre néanmoins a été si terrible par la ruine de la consommation, & par conséquent du revenu, que l'on peut affurer que si les démons avoient tenu conseil, pour aviser au moyen de damner & détruire tous les Peuples du Royaume, ils n'auroient pû rien établir de plus propre à arriver à une pareille fin.

On en fera un détail plus particulier dans la suite, lorsqu'il sera question de sa cessation; ce qui n'exige point assurément une demie heure d'attention de la part de Messieurs les Ministres, & quinze jours d'exécution dans les Provinces, quand cette Commission sera donnée à des Sujets versez en de pareilles matières, & sur tout du pays, comme autrefois, les Elûs n'étans autre chose dans leur institution, que des Répartiteurs nommées par le Peuple.

L'Autre Adjoint dans la ruine de la France, est quelque chose de bien plus pitoyable: Non-seulement ce n'est point l'effet d'un intérêt indirect, comme dans les Aides, qui ait aveuglé les Entrepreneurs, pour se procurer de l'utilité aux dépens de la ruine publique, ny la faute du manque d'attention au bien général, comme dans la répartition des Tailles; mais c'est au contraire une production de réflexions très sages & très-pieuses, à ce qu'on pensoit; sça-

voir, le soutien de l'avilissement des grains, que l'on a crû devoir établir & maintenir, par des efforts continuels d'une prétendue très-fine Politique, à être en perte aux Laboureurs, le prix ne pouvant atteindre aux frais de la culture en quantité d'endroits, bien loin de satisfaire au paiement du Propriétaire & des Impôts ; ce qui a attiré outre plus de cinq cens millions de diminution de rente dans le Royaume, comme cela est aujourd'hui, l'abandon d'une infinité de terres de difficile exploitation, & la prodigalité des grains à des usages étrangers, comme nourriture de bestiaux & confection de manufactures ; ce qui ne menace de rien moins que d'une cherté extraordinaire à la première stérilité.

En un mot, on a crû, qu'afin que tout le monde fût à son aise, qu'il falloit que les grains fussent à si bas prix, que les Fermiers ne pussent rien bailler à leurs Maîtres, & ceux cy aucun travail aux Ouvriers ; ce qui étant tout leur revenu, la privation en excède dix fois le prétendu bas prix du pain.

Et on a pensé pareillement que pour éviter les horreurs d'une cherté extraordinaire, il est avantageux de faire abandonner la culture d'une infinité de terres, & l'engrais de presque toutes en général, le prix
de

de la récolte n'en pouvant supporter les frais , & qu'il falloit aussi prodiguer les grains à ces usages étrangers que l'on vient de marquer.

Quelque horreur que l'on conçoive d'une pareille conduite , qui a été un enfant de la spéculation , qui ne peut jamais produire que des monstres dans les Arts , que l'on n'apprend que par la pratique , jusqu'à un Soulier , que le plus grand génie du monde ne pourroit construire sur un Mémoire dressé par un très-habile Ouvrier , sans exhiber un objet ridicule ; cette conduite , dis-je , a crû mériter des applaudissemens , & que les Auteurs doivent être apelez les Josephs de leur país.

Il y a un Chapitre entier à la fin de cet Ouvrage , & même si l'on est curieux , on trouvera un petit volume où l'on fait voir clair comme le jour , & sans aucune crainte de repartie , qui ne soit une extravagance achevée ; sçavoir , que plus les grains sont à vil prix , plus les Pauvres sont misérables , & sur tout les Ouvriers : & en même temps , que plus il sort de Blez de la France , & plus on se garantit d'une charté extraordinaire dans les années stériles.

CHAPITRE TROISIEME.

VOicy le premier Acte de la piéce, & sur lequel il faut faire une pause, pour commencer à soutenir, aux termes du Cartel étably, que les revenus de la France, sont diminuez de quinze cens millions depuis 1660. & que les trois causes que l'on vient de marquer, ont produit ce malheureux effet; & que comme l'Auteur se soumet d'être traité en insensé, s'il ne rencontre pas juste, il maintient en même temps qu'il ne peut être démenty dans l'un & l'autre de ces deux faits, sans une extravagance achevée.

Or pour revenir au premier dessein de cet Ouvrage, on ne peut contester sur les principes établis au commencement, qui sont ceux de tous les Etats de la terre, que les revenus du Prince n'ont d'autre ressource que ceux des Peuples; que qui pourroit rétablir ces quinze cens millions de rente en un instant, dont les Peuples jouissoient tranquillement jusqu'en 1660; tout ce qu'on a proposé pour le Roy; sçavoir, les quatre-vingt millions de hausse dans la conjoncture présente; & le paye-

payement de toutes les dettes de l'Etat sous son nom, ainsi que le redoublement de tous ses revenus, au lieu d'être une extravagance, seroient une chose fort naturelle & fort aisée; puisque bien loin d'être l'effet de vision ou de violence, ce ne seroit qu'une suite, ou plutôt qu'une très-petite partie d'une opulence générale, répandue en quelque façon gratuitement; & c'est de la manière que l'on l'entend, comme on va voir dans la suite, après qu'on aura montré dans un Chapitre, ce que c'est que richesse suivant les loix de la Nature, dont la fausse idée qu'on s'est faite dans ces derniers temps a produit tout le désordre, en sorte que la simple reconnoissance de la cause du mal, le fera cesser entièrement, & rétablira l'opulence.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA richesse au commencement du monde, & par la destination de la Nature & l'ordre du Créateur, n'étoit autre chose qu'une ample jouissance des besoins de la vie : comme ils se réduisoient uniquement à la simple nourriture & au vêtement nécessaire pour se garantir des rigueurs

(pour
besoin)

gucurs du temps, le tout se terminoit presque en deux seuls genres de Métiers, sçavoir le Laboureur & le Pasteur ; les troupeaux avant le Déluge n'ayans point d'autre usage que d'habiller les hommes de leur dépouille, & c'étoit les deux Professions que se partagerent les deux enfans d'Adam après la création de l'Univers.

A leur exemple ceux qui les suivirent furent long-temps maîtres & valets, & leurs propres constructeurs de leurs besoins ; la vente n'étoit qu'un troque & une échange, qui se faisoit de main en main sans nul ministère d'argent, qui ne fut connu que long-temps après.

Mais depuis la corruption, la violence & la volupté s'étant mises de la partie ; après les besoins, on voulut le délicieux & le superflu : ce qui ayant multiplié ces Métiers, de deux qu'ils étoient d'abord, degré par degré, en plus de deux cens qu'ils sont aujourd'hui en France, cette échange immédiate ne pût plus subsister.

Le vendeur d'une Denrée ne trafiquant, presque jamais avec un Sujet qui fût possesseur de celle qu'il avoit dessein de se procurer en se défaisant de la sienne, & ne la pouvant même recouvrer qu'après un long trajet, & une infinité de ventes & de reventes de l'un à l'autre par le moyen de ces

ces deux cens mains ou Professions , qui composent aujourd'hui l'harmonie des États polis & magnifiques ; il a falu une garantie & un porteur de procuration de ce premier acheteur , que l'intention du vendeur sera éfectuée , par le recouvrement de la Denrée qu'il vouloit avoir en se dessaisissant de la sienne.

C'est par là que le ministere de l'argent est devenu nécessaire , par une convention & un consentement general de tous les hommes : qu'en quelque País que ce soit , à moins de quelque grand éloignement , ou que quelqu'autre violence ne déränge les choses ; celui qui est porteur d'argent est assuré de se procurer pour autant de la Denrée dont il a besoin , qu'il s'est défait de la sienne , & qu'il sera livré avec autant de diligence & d'exactitude , que si l'échange & le troc s'en étoient faits immédiatement & de main en main , comme au commencement du monde.

Il y a là-dessus une attention à faire , qui est que l'argent , malgré la corruption qui en a fait une Idole , ne peut fournir aucuns des besoins de la vie étant réduit en monnoye , mais est seulement garand que le vendeur d'une Denrée ne la perdra pas , & que celle dont il a besoin en troque de la sienne , luy sera livrée , ne se trouvant pas chez son acheteur.

Il faut faire encore une réflexion ; ſavoir , que cette fonction eſt ſi peu ſinguliere à l'argent , quelque idée qui régné au contraire , qu'il n'en fait pas la dixième partie , & même la cinquantième dans les tems d'opulence , qui n'eſt autre choſe qu'une grande conſommation, c'eſt-à-dire , une très-grande ri cheſſe.

Le papier , le parchemin & même la parole , en font encore une fois , cinquante fois plus que luy : ainſi on a grand tort dans les occasions de miſere , de mettre la cauſe des deſordres ſur ſon compte , & d'alléguer pitoyablement qu'il a paſſé en la plus grande partie dans les Païs étrangers : Pourquoi ne dit on pas que le papier & le parchemin y font également allez , & que c'eſt faute de cette matiere que le trafic à ceſſé , & que l'on ne vend & n'achete plus ?

On ne le dit point ; parce qu'on ſçait bien que cela ſeroit ridicule : Or de tenir le même diſcours de l'argent , eſt de la même abſurdité , puisſque quand cette éclipse d'eſpeces ſeroit véritable , comme non , on ne lui pourroit imputer que ſon ſol la livre de la ceſſation du commerce , dans lequel n'ayant que la cinquantième partie des fonctions , on ne pourroit pas le rendre criminel pour un plus haut degré ; or tout étant diminué depuis 1660. de plus de la moitié , on voit
l'erreur

Erreur de ces pitoyables raisons , que c'est manque d'argent.

Ces allégations seroient véritables au Pérou si les mines tarissoient , parce qu'étant uniquement le fruit du Païs , il faudroit que les Peuples y mourussent de faim , s'ils n'en faisoient pas sortir toutes les années une très-grande quantité du Païs , pour l'échanger contre les Dentées nécessaires à la subsistance.

Sans parler des Isles de Maldives , où par une convention unanime de certaines coquilles font la fonction de l'argent monnoyé ; ny de celles de l'Amérique , où les Colonies de l'Europe qui les habitoient , ne manquoient d'aucuns de leurs besoins , sans presque jamais voir un denier d'argent : le Tabac seul , tant en gros qu'en détail , en remplaçoit toutes les fonctions ; si on vouloit avoir pour un sol de Pain , & même moins , on donnoit pour un sol de Tabac , & ainsi du reste , parce que ceux qui le recevoient étoient assurez d'en tirer le même avantage , en se procurant leurs nécessitez.

Sans parler , dis-je , de ces exemples , les Foires de Lion en France , qui forment un commerce par an de plus de quatre-vingt millions , n'ont jamais connu ny vû un sol d'argent dans ce trafic : tout fait par échan-

ge immédiate de Denrée à Denrée , ou par Billets , lesquels après une infinité de mains retournent au premier tireur , où il n'échet qu'une compensation.

L'Argent n'est donc rien moins qu'un principe de richesse dans les Contrées où il n'est point le fruit du País : Il n'est que le lien du Commerce , & le gage de la tradition future des échanges , quand la livraison ne s'en fait pas sur le champ à l'égard d'un des contractans ; qui se dessaisit de la sienne par les raisons marquées , & il partage cette fonction même avec tant d'autres choses , comme la simple parole , le papier , le parchemin & les Denrées mêmes , qu'il est dispensé de la plus grande partie de ce personnage , que l'on luy suppose faussement être singulier.

Il est même indifférent que pour ce qui luy reste d'employ dans cet usage , dont on n'a jamais besoin que lorsqu'il n'aparoît & ne rende pas assez de solvabilité dans l'un des contractans , pour s'en fier à sa parole , au papier & au parchemin : Il est indifférent , dis-je , qu'il y en ait peu ou beaucoup dans une Contrée pour luy procurer de l'opulence ; c'est-à-dire , une entière jouissance non seulement des besoins de la vie , mais même de tout ce que l'esprit humain a pû inventer pour les délices.

Il n'y a qu'une clause indispensable, qu'étant indifférent que les choses soient à haut ou à bas prix, il est d'une nécessité absolue que le tout soit réciproque, autrement plus de proportion, & par conséquent plus de commerce; & ainsi plus de richesses, ou plutôt beaucoup de misère, qui est aujourd'hui la situation de la France.

Un homme qui recevoit mille francs par an sous le Roy François I. étoit aussi riche, & passoit sa vie aussi commodément & magnifiquement, que celui qui reçoit aujourd'hui quinze mille francs toutes les années, parce que le Bled ne valoit que vingt sols le septier à Paris, qui doit valoir aujourd'hui année commune, quinze ou seize francs, & les Souliers cinq sols, par appréciation imprimée dans les Ordonnances, comme on les y peut voir. Le Laboureur qui ne vendoit son Bled que vingt sols, & le Cordonnier ses Souliers que cinq sols, y trouvoient pareillement leur compte, parce que les proportions s'y rencontroient.

Mais si comme aujourd'hui le Bled avoit valu quinze francs, le Cordonnier seroit mort de faim avec ses Souliers vendus cinq sols: comme par réciproque le Laboureur eût tout quitté, si vendant son Bled vingt sols, luy ou son Maître eussent été obligez d'acheter les Souliers quatre francs.

C'est donc les proportions qui font toute la richesse, parce que c'est par leur seul moyen que les échanges, & par conséquent le commerce se peut faire : Il seroit ridicule de faire de la difference entre deux repas également bons, parce que l'un auroit coûté beaucoup & l'autre bien moins, en prétendant établir un plus haut degré de félicité dans celui pour lequel on auroit déboursé davantage.

C'est par le déconcertement de cette harmonie que les quinze cens millions de rente éclipsés en France depuis 1660. se sont évaporés.

Comme cette justice qui doit être entre deux Commerçans, qui ne trafiquent uniquement que l'un avec l'autre, se doit étendre en plus de deux cens Professions que renferme aujourd'hui la France, & qu'ils ont tous un intérêt solidaire de l'entretenir, parce que ce n'est que d'elle seule qu'ils peuvent obtenir leur subsistance & leur maintien : Il ne faut pas qu'elle soit déconcertée en la moindre de ses parties, c'est-à-dire que le plus chetif Ouvrier vende à perte ; autrement sa destruction, comme un levain contagieux, corrompt aussi-tôt toute la masse.

Il faut que cela se fasse non-seulement d'Homme à Homme, mais aussi de Pais en Pais,

Païs, de Province en Province, de Royaume en Royaume, & même d'année en année, en s'aidant & se fournissant réciproquement de ce qu'elles ont de trop, & recevant en contr'échange les choses dont elles sont en disette.

Cependant par une corruption du cœur éfroyable, il n'y a point de Particulier, bien qu'il ne doive attendre sa félicité que du maintien de cette harmonie, qui travaille depuis le matin jusqu'au soir, & ne fasse tous ses efforts pour la ruiner.

Il n'y a point d'Ouvrier qui ne tâche de toutes ses forces de vendre sa marchandise trois fois plus qu'elle ne vaut, & d'avoir celle de son voisin pour trois fois moins qu'elle ne coûte à établir.

Ce n'est qu'à la pointe de l'épée que la justice se maintient dans ces rencontres: c'est néanmoins dequoy la Nature & la Providence se sont chargées: Et comme ils ont établi des retraites & des moyens aux animaux foibles, pour ne devenir pas toute la proie de ceux qui étant forts, & naissant en quelque manière armez, vivent de carnage: Ainsi dans le commerce de la vie elle a mis un tel ordre, que pourvû qu'on la laisse faire, il n'est point au pouvoir du plus puissant en achetant la Denrée d'un misérable, d'empêcher que cette vente ne lui

procure sa subsistance ; ce qui maintient également l'opulence , à laquelle l'un & l'autre sont redevables de leur subsistance proportionnée à leur état.

On a dit , que pourvû qu'on laisse faire la Nature , c'est-à-dire qu'on luy donne sa liberté , & que qui que ce soit ne s'en mêle que pour y procurer la protection , & empêcher la violence.

C'est néanmoins dequoy on a pris le contre-pied , n'y ayant point de moyen ny de manieres , quelques épouvantables qu'elles fussent , qu'on n'aye crû non seulement légitimes , mais d'être même la plus fine politique , pour ruiner cette harmonie , en attaquant ou accablant singulièrement toutes les denrées les unes après les autres , par le moyen des Partisans.

Quand on a eu détruit un genre de biens , en sorte qu'il n'y avoit plus rien à faire pour les Entrepreneurs , qui causoient cette desolation sous prétexte de faire venir de l'argent au Roy , bien qu'il ne reçût pas la centième partie du mal que cela caufoit , on transportoit les mêmes mesures aux autres genres de biens , qui n'étoient pas encore anéantis , en surprenant toujours également Messieurs les Ministres ; en sorte que celui qui a plus ruiné de Pais , & par conséquent le Roy , est celui qui a mieux fait ses affaires.

La grande récompense attachée à de pareilles, entreprises qui donnoit moyen de la partager avec des Protecteurs du premier degré, que l'on veut croire que l'on trompoit également, qui étoient néanmoins les premiers Ministres, jusques en 1661. comme il sera justifié; depuis lequel temps, quoi que ces manieres ayent sextuplé, les immeubles ayant été engloutis, quoi qu'ils eussent jusqu'alors toujours paru sacrez; on est très-assuré qu'il n'y a eu que de la surprise; cela faisoit qu'on se mettoit l'esprit à l'alambic, pour maintenir & augmenter cette manœuvre, & empêcher en même temps toutes sortes de remedes & d'obstacles que les Peuples y auroient pû apporter.

Cecy est trop public pour passer pour calomnie ou être révoqué en doute; les quinze cens millions de rente constamment éclipsés; les terres en friche, plus de la moitié des Vignes du Royaume arrachées; pendant que les trois quarts des Peuples ne boivent que de l'eau; arrêtent la grande vocation que les Intéressés pourroient avoir à nier des faits aussi certains, & dont on leur est uniquement redevable; & voicy comme cela est arrivé.

C'est par le moyen des Traitans, trop peu d'attention à la répartition des Tailles, &
trop

trop au commerce des Bleds dont il falloit absolument laisser l'économie à la Nature, comme par tout ailleurs

Il convient de faire un court détail de ces trois causes, & l'on verra que ce n'est pas sans raison qu'on maintient qu'ils ont fait plus de destruction dans la France que jamais les plus grands ennemis, & même tous les fleaux de Dieu dans leur plus grande violence : le ravage de ces manieres ayant regagné par leur durée depuis 1660. ce qui pourroit paroître de plus violent dans ces marques extraordinaires de la colere du Ciel.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Pour commencer par les Tailles ; dont on ne dira que peu de chose ; parce qu'on en a assez parlé dans le Livre intitulé *Le Détail de la France*, auquel ceux qui sont curieux d'en apprendre parfaitement l'anatomie, pourront avoir recours, & dont ce qu'on va toucher ne fera qu'un abrégé : Il y a auparavant que d'en parler une attention à faire, qui servira également pour cet Article & pour les deux autres.

Sçavoir, que tous les revenus, ou plutôt toutes les richesses du monde, tant d'un

d'un Prince que de ses Sujets, ne consistent que dans la consommation ; tous les fruits de la terre les plus exquis , & les Dénrées les plus précieuses n'étant que du fumier d'abord qu'elles ne sont pas consommées.

Ce qui fait que les Païs les plus féconds n'étans point habitez , & par conséquent cultivez à cause du petit nombre d'hommes , sont presque entièrement inutiles à leur Prince.

Or du moment que, quoique ces Contrées se rencontrent très-remplies de Sujets propres à faire valoir les presens de la nature, il est de leur intérêt de ne rien consommer, & même sont mis dans l'impossibilité de le faire , le Païs ny le Prince n'en sont pas plus riches que s'il n'y avoit qui que ce soit ou peu de monde.

La terre devenant alors comme un Herbage du plus grand produit , qui ne rapporte rien à son Maître , lorsque les bêtes que l'on met dessus sont emmuselées & empêchées par cette violence de pâturer , ce qui ruine entièrement l'Herbage & les Propriétaires des bêtes , qui meurent aussi-tôt par cette force majeure , bien loin d'engraisser.

Voilà le portrait en raccourci de la Taille dans les Provinces où elle est arbitraire , c'est-

c'est-à-dire dans presque les trois quarts du Royaume, sans qu'il y ait en aucune façon la moindre différence.

Et cela, par le moyen de trois circonstances qui l'accompagnent, & ne la quittent jamais un moment.

La première, son incertitude, tant dans l'assiette des Paroisses que sur la tête de tous les Particuliers.

La seconde, son injustice d'être haute & violente, non par rapport aux facultez des Contribuables; ce qui est néanmoins l'esprit de son institution, comme dans tous les Païs de la terre, même les plus barbares & les plus grossiers; mais eu égard seulement au plus ou moins de protection & d'élevation qu'un homme peut avoir, pour s'en défendre luy ou ses Fermiers.

Et le troisième enfin, la collecte de cet Impost qui étant très-mal réparti, une grande partie demeure en perte à celui ou ceux qui sont chargez de ce malheureux recouvrement; & comme chacun y passe à son tour, il tombe à tour par conséquent à tout le monde d'être ruiné tout-à-fait.

Pour reprendre chaque Article, & montrer qu'il n'y eut jamais de plus grands boureaux de la consommation: D'abord l'incertitude qui commence la danse, met dans l'obligation tous les Sujets qui y sont ex-

posez , de s'abstenir de toutes sortes de
dépense ; & même de trafic qui fasse
bruit.

Il n'y a qu'une ordinaire de pain & d'eau
qui puisse faire vivre un homme en sûreté
de n'être pas la victime de son voisin , s'il
luy voyoit acheter un morceau de viande
ou un habit neuf , s'il a de l'argent par ha-
sard , il faut qu'il le tienne caché , parce que
pour peu qu'on en ait le vent , c'est un
homme perdu.

Par l'injustice qui est le second article , il
est fort naturel & fort ordinaire de voir une
grande recette ne pas contribuer d'un liard
pour livre : pendant qu'un malheureux qui
n'a que ses bras pour vivre lui & toute sa
famille , est à un taux qui excède tout ce
qu'il a vaillant ; en sorte qu'après la vente de
quelques chetif meubles , comme paille ,
couverture & utensiles propres seulement
au travail manuel , on procède à la vente
des portes , des sommiers & de la charpen-
te des maisons.

Ce qui ruine ce prétendu privilégié , & le
Roy par conséquent bien plus , que si ce fonds
presqu'exempt avoit payé six fois la Taille
où il est imposé , & qu'il en eût déchargé
tout-à-fait ce malheureux ; parce que tou-
tes les terres n'ayant du produit , ainsi qu'on
a dit , qu'à proportion que les fruits qui y ex-
crois-

croissent trouvent de la consommation , & ceux qui la pourroient faire en étant empêchez par ces manieres , ils tombent en pure perte , & les Maîtres n'en tirent pas les frais de la culture.

Et pour le faire voir sans crainte de nulle repartie , il n'y a qu'à jetter les yeux sur une infinité de grands Domaines appartenans à des Gens de la plus haute considération , on les trouvera diminuez depuis 1660. qu'on a entièrement abandonné l'attention à la juste répartition des Tailles , sans renouveler ny faire observer les anciennes Ordonnances , qui ne parloient d'autre chose que d'y veiller continuellement : On appercevra , que ces terres sont diminuées de moitié l'une portant l'autre , & quelques-unes davantage , pour servir de soute aux autres , afin que le tout soit sous le même niveau ; sans qu'on en puisse accuser sans fausseté l'excès de la Taille dont ces terres n'ont jamais presque rien payé , & ce sera leur rendre un très-grand service de leur en faire prendre leur juste part , pour décharger ces misérables ; puisque par là , la cause de la ruine de leurs fonds étant ôtée , ils reprendront incontinent leur ancienne valeur.

Et ceux qui ont quelque connoissance du Détail en conviennent : mais ils marquent en même temps qu'il faut que la chose soit
géné-

générale, sans quoy une justice particulière qu'ils pourroient faire, ne produiroit qu'une hausse de payement, sans nulle utilité singulière.

Et la Collecte enfin venant en surtaux sur des Sujets déjà accablez, & les constituant en quelque manière cautions & garans de Payemens, dont le recouvrement d'une partie ne se pourra jamais faire, achève de les ruiner, & met le comble à leur désolation, ou plutôt à leur desespoir; ce qui est le dernier degré de destruction de la consommation, sans parler des emprisonnemens, qui est une habitation, où une infinité de Collecteurs de Tailles font plus de séjour que dans leurs maisons, par la perte de leur temps qui est tout leur revenu, ainsi que celui du Roy & du Royaume.

Ce desordre qui coûte plus de cinq cens millions de perte par an à la France, & la vie à autant de malheureux qui périssent, / 500 000 10 tant en santé qu'en maladie, faute de nourriture & de secours, ainsi que de bâtimens qui les puissent défendre des injures du temps, ayant été en la plus grande partie détruits par cette belle économie de la Taille: Ce desordre, dis-je, quelque grand & quelque effroyable qu'il soit, peut-être arrêté en une demie-heure de travail, & quinze jours d'exécution, puisqu'il n'est question que

d'un simple acte de volonté du Roy & de Messieurs les Ministres , comme on expliquera mieux & plus particulièrement dans le Chapitre du remede.

Il faut passer à la seconde cause de la destruction de quinze cens millions de rente , qui sont les Bleds , à l'égard desquels il faut rappeler ce qu'on a dit ci-devant , que la richesse n'est autre chose qu'une jouissance entière , non seulement de tous les besoins de la vie , mais même de tout ce qui forme les délices & la magnificence , pour lesquelles il faut avoir affaire avec plus de deux cens Professions , qui composent aujourd'huy les Etats polis & opulens.

A cet éfet il est nécessaire que tous ces deux cens Métiers fassent une échange continuelle entr'eux , pour s'aider réciproquement de ce qu'ils ont de trop , & de recevoir en contr'échange les choses dont ils manquent ; & cela non seulement d'homme à homme , mais même de Pais à Pais , & de Royaume à Royaume , autrement l'un périt par l'abondance d'une Dentrée & la disette , pendant qu'un autre homme ou une Contrée sont dans la même misère d'une façon toute opposée : C'est ce divorce qui forme la misère générale , pendant que le Commerce réciproque qui auroit pu se faire , auroit formé deux perfections de deux très grandes défec-
tuositez.

Il y a encore une attention à faire , qui est que ce desordre durera éternellement , si ce trafic & cette échange si nécessaire & si utile ne se fait avec un profit réciproque de toutes les parties , c'est - à - dire , tant les Vendeurs que les Acheteurs , soit que le commerce se fasse par le canal de l'argent , ou par troc de Denrée à Denrée , & celui qui prétend faire autrement , non seulement ruine son correspondant , mais aussi se détruit lui-même.

Si le premier Laboureur trafiquant uniquement avec le Pasteur , ne lui avoit pas voulu donner assez de Bled pour se nourrir , pendant qu'il eût exigé de lui tout son vêtement nécessaire , tiré des dépouilles des bêtes , non seulement il l'auroit fait mourir de faim ; mais il auroit lui même péri dans la suite de froid , en détruisant le seul Ouvrier de ce besoin si pressant , sçavoir le vêtement.

Et cette harmonie d'une nécessité si indispensable alors entre ces deux hommes , est de la même obligation entre plus de deux cens Professions qui composent aujourd'hui le maintien de la France.

Le bien & le mal qui arrivent à toutes en particulier , est solidaire à toutes les parties , comme la moindre indisposition survenue à l'un des membres du corps humain , fait périr bien-tôt tout le reste , & par con-

sequent le sujet, si on n'y met incontinent ordre.

Le déperissement qui arrive à une de ces deux cens Professions, n'est pas d'abord aussi sensible que celui qui auroit pu se rencontrer entre les deux premiers & uniques Ouvriers de la terre; mais avec le temps, & en augmentant à vue d'œil, si produit le même effet qu'auroit fait l'autre.

Le Vendeur n'est donc que le Commissionnaire de l'Acheteur, comme l'Acheteur est mis dans le pouvoir d'acheter par le Vendeur, qui en doit faire autant de la Dénrée de ce premier Acheteur, ou immédiatement ou par une plus longue circulation au moyen de l'argent, toujours aux conditions marquées, c'est-à-dire, avec une utilité perpétuelle de tous ceux qui jouent un personnage sur ce théâtre, c'est-à-dire, tous les hommes du monde.

On a fait ce préambule, parce que la dérogance à cette règle à l'égard des Bleds, coûte à la France depuis 1660. près de trois à quatre cens millions de rente.

Comme cette Dénrée même toutes les autres, qui la suivent pour ainsi dire toutes pied à pied; le mécompte qui s'y rencontre ne fait aucun crédit, & embrassant aussi tôt toutes Professions, il les coule à fond sur le champ.

Le

Le Laboureur qui est leur Commissionnaire pour les faire subsister, vendant son Bled trop cher, par un prix qui n'aie pas de proportion avec le prix du travail de ces deux cens Métiers ; voila une famine qui fait périr une infinité de monde, dont on n'a que trop fait d'expérience ; & par fait contraire, le Bled étant à vil prix comme aujourd'hui, ne pouvant atteindre non seulement au Payement du Propriétaire, mais mêmes aux frais de la culture, le capital nécessaire pour faire passer cette manne aux mains des Ouvriers, qui n'ont d'autre revenu que leurs bras, est coupé ; sçavoir le Maître, qui n'est point payé : Et voila toutes ces deux cens Professions à sec, leur travail leur devient infructueux, comme les Grains en perte à ce Laboureur ; en sorte qu'il est par là mis hors de pouvoir, non seulement de payer son Propriétaire : mais même de continuer à cultiver la terre, ce qui en fait demeurer quantité en friche, négliger les engrais des meilleures, & prodiguer les Grains à des usages étrangères, comme nourriture de bestiaux, sur tous les chevaux, & confectons des Manufactures, sçavoir les bieres & amidons ; ce qui à la première année stérile ne manque pas de produire une cherté extraordinaire, par où ces deux cens Professions ressentent la même

me misere par un excès tout opposé , pendant que la compensation de ces deux désordres en eût formé deux grands biens , comme on a déjà dit , si un zèle mal fondé n'avoit pas procuré ce mal d'avilissement de Grains ; qui enfante luy seul l'autre extrémité , sçavoir le prix exorbitant : Le remede est aisé , & en la main de Messieurs les Ministres ; mais comme le manque de lumiere a fait tomber dans ce desordre , dont la connoissance la plus grossiere & la plus imparfaite , ne peut être acquise que par la pratique du labourage , il s'en faut beaucoup que ce soit l'espece de ceux qui se sont mêlez depuis 1660. de cette direction.

Ils ont crû que cette manne coûtoit aussi peu à percevoir & faire venir , que celle que Dieu envoya dans le desert aux Israélites ; ou tout au plus , qu'elle étoit comme des champignons , ou comme des truffes , qu'elle croissoit en tout son contenu à pur profit au Laboureur , & qu'à quelque bas prix qu'elle pût être , il gagnoit moins , mais ne pouvoit jamais perdre ; & qu'ainsi il falloit qu'une autorité superieure empêchât que les pauvres ne fussent la victime de son avidité.

C'est néanmoins cette autorité qui a tout gâté , ayant également ruiné les riches & pau-

pauvres, dans l'une & dans l'autre extrémité de cherté & d'avilissement de Grains, qui se font enfantez & s'enfantent même toujours réciproquement, comme on verra plus particulièrement par le Chapitre qui est à la fin de cet Ouvrage.

Ainsi ces deux articles du desordre des Tailles & des Bleds coûtent la moitié des quinze cens millions de perte, arrivez au Royaume depuis 1660. d'autant plus aisé à rétablir, que ce n'a été l'effet d'aucun intérêt particulier, mais seulement manque d'attention dans l'un, & de trop d'attention dans l'autre, sçavoir les Grains. Il n'y avoit qu'à laisser faire la Nature, comme par tout ailleurs, & la liberté qui est la commissionnaire de cette même Nature, n'auroit pas manqué de faire une compensation avantageuse, qui auroit formé un très-grand bien de deux très grandes misères.

Le surplus de quinze cens millions de déchet, allant à environ huit cens millions, est l'unique ouvrage des Traitans, tant ordinaire qu'extraordinaires, quoy que le rétablissement soit beaucoup plus aisé du côté de la Nature; il est beaucoup plus difficile de la part des personnes intéressées au maintien de ce mal, quelque effroyable qu'il soit; & il en arrive comme dans les maladies du corps humain, qui sont d'autant plus dan-

dangereuses quand elles attaquent les parties nobles.

C'est une chose aujourd'huy si publique, que quoy que ce fût un crime autrefois d'être de part, & recevoir des gratifications de gens d'affaire, que personne ne s'en cache plus; & quoy qu'un sçavant Théologien ait imprimé il y a trente ans, que c'est risquer sa damnation, que de se faire Partisan, les choses ont si fort changé depuis, que les personnes aujourd'huy de la plus haute piété ne s'en font nul scrupule, non seulement d'y prendre part, mais même de n'en pas faire de secret.

Apparemment que l'ignorance où ils sont, des maux qu'un pareil canal des Revenus du Prince, fait au Roy & au Royaume, les entretient dans cette tranquillité. Ce qui ne seroit pas, s'ils sçavoient que le Souverain ne reçoit pas un sol par de semblables moyens, qu'il en coûte dix-neuf sur vingt en pure perte aux Peuples; par la ruine de la consommation, & par conséquent de leurs biens: Ainsi que la vie à une infinité de misérables, qui perissent manque de leurs besoins.

Que l'on jette les yeux sur une contrée desolée, comme sur l'Election de Mante, puisqu'on en a parlé; ce qui prouve également pour le reste du Royaume, atten-

du

du que c'est par une cause generale. Elle a perdu deux millions quatre cens mille livres sur les seules vignes, ce qui fait plus de dix millions de dommage par an sur les biens, tant en fonds qu'en industrie, par contre-coup : que l'on en demande la raison, jusqu'aux enfans au sortir de la mamelle, ils ne bégayeront point pour dire que c'est l'ouvrage des Traitans, apprenant par là à parler de leurs parens.

Cependant la haute protection que ces Messieurs-là ont, & qu'ils le sçavent procurer, fait qu'on les respecte si fort, que pour leur contribution pour la cotte part de la cessation de leur ministère, au rétablissement en deux heures de cinq cens millions, dans la destruction desquels, & même beaucoup d'avantage, ils jouent un si grand rôle ; on n'en veut pas congédier un seul, ny leur ôter un cheveu de la tête, comme si c'étoit les gens du monde les plus nécessaires à l'Etat, loin d'être ses plus grands ennemis, au témoignage de Monsieur de Sulli en parlant à Henry IV. Ce qui n'empêche pas qu'on ne montre, comme l'on va faire voir dans le Chapitre suivant, que le crime les a établis & maintenus jusqu'en 1660. depuis lequel temps, encore qu'ils aient quadruplé & sextruplé, ce n'a été que par surprise à l'égard de Messieurs les
Mi-

Ministres , qui n'avoient que de bonnes intentions , bien que les malheurs operez par le crime de leurs prédecesseurs , aient reçu la même hausse que leur nombre & leurs fonctions.

CHAPITRE SIXIÈME.

Les Princes les plus riches & les Peuples les moins chargez , sont ceux chez qui les Impôts passent droit des mains des contribuables en celles du Monarque , & où il y a moins de genres de Tributs , & par conséquent , de personnes employées à ce recouvrement.

Ou plutôt toutes les Nations du monde , tant anciennes que nouvelles , n'ont jamais connu que ces manieres , ainsi que la France , pareillement jusqu'au règne de François I.

Les Romains n'avoient pas si-tôt conquis un País , qu'ils y imposoient un Tribut. Qu'est-ce qu'étoit que ce Tribut ? C'étoit ou une somme par feu , c'est-à-dire , cheminée , ou une dixième du revenu ; ce qui se levoit par des Receveurs ou Questeurs sans nuls frais , que des appointemens réglés à ceux qui faisoient cette recette , & cette

cette redevance de cheminées & de dixième a été long-temps l'unique redevance en France, ainsi que dans les autres Provinces qui y ont été jointes; ce qui est encore en Angleterre, & seroit encore en France, sans que cela n'enrichit que le Prince & les Peuples.

Ainsi nul déconcertement dans le Commerce, nul embarras dans le trafic des Peuples, & par conséquent ny Juges, ny Ordonnances pour ce sujet, dont on ne trouve pas la moindre trace chez tous les Ecrivains, qui nous ont laissé l'Histoire de tous ces Maîtres du monde.

Le Monarque Ottoman administre aujourd'hui une domination de douze cens lieux d'étendue, à le prendre presque de tous les côtez de la même façon.

Soixante & dix Receveurs répandus dans les diverses contrées, qui composent cet Empire, font toute la recette, & en comptent tous les trois mois à un Receveur General, résidant dans la Capitale, qui rapporte ensuite aux Ministres, sans que cela prenne plus d'une heure ou deux la semaine, de tout le temps des uns ou des autres.

Tous les Tributs de ce grand Empire, se terminent à deux genres uniquement, sçavoir, une légère Capitation, qui se paye
égale-

également depuis les enfans de la mamelle jusqu'au plus grand âge, & les Doüannes sur les sorties & entrées des Etats du Prince singulièrement. Ce qui a un taux certain; sçavoir, trois, cinq ou dix pour cent, qui est le plus haut degré: Ainsi nul Juge, nulles Ordonnances; parce qu'il n'y a nul procès sur de pareilles matières, non plus que dans l'Empire Romain, ou plutôt dans tous les Etats du monde.

Le Mogol a cinq cens millions de revenu, administrez de pareille façon; ce qui fait qu'on en a une connoissance parfaite; cette Doüanne, dis-je, est affermée soixante-huit millions par un bail de deux lignes; sçavoir que tout ce qui sort & entre, doit la dixième partie en argent ou essence au choix du Marchand: de façon qu'il ne faut pareillement ny Juge ny Ordonnance pour les Impôts, parce qu'il ne peut y avoir de procès.

En Angleterre presentement, le Peuple, que l'on sçait être le moins souple de la terre, paye tranquillement le cinquième de tous ses revenus, dont l'assiette se fait par les habitans de chaque Paroisse, & la perception par les Ministres ou Curez, qui est porté droit en recette, sans frais & sans procès.

Cependant, ce Peuple si jaloux de sa liberté,

berté, se porte volontiers à de si hautes Contributions, non pour défendre son païs, que l'on voudroit envahir, mais par pure jalousie & envie de la gloire du premir Prince du monde ; parce que le Ciel le comble de bénédictions, ainsi que sa famille Royale.

En Hollande la contribution des Peuples pour une guerre qui a le même objet, va à la troisiéme partie des revenus. Cependant, là non plus qu'en Angleterre, on n'y voit nuls pauvres, quoique ces païs soient beaucoup moins bien partagez par la nature, que n'est pas la France.

C'est-à-dire, que qui que ce soit n'y demande l'Aumône en titre d'Office, & il n'y a point de sujet si dépourvû qu'il puisse être, qui loin d'être réduit au pain & à l'eau, n'use de viande & de liqueur ; ou de nourriture équivalente, ne soit vêtu de drap & chaussé de souliers, la chaussure de bois y étant tout à fait inconnüe.

Cependant ce cinquiéme en Angleterre ; & même plus, & ce troisiéme en Hollande, de tous les revenus, s'exige & se perçoit, non-seulement sans procès & sans questions, mais même sans contrainte, exécutions ny emprisonnemens.

Bien que dans l'un & dans l'autre de ces deux Etats, ce degré d'impôts aille à plus

de cent millions par an , c'est-à-dire , sur le pied de plus de trois cens millions en France , par rapport de la difference des richesses naturelles de ces Contrées , avec celles de ce Royaume.

Et c'est aussi ce qu'il a payé , tant qu'il a été administré par les mêmes principes que l'Angleterre & la Hollande , c'est - à - dire , quand le nombre des Impôts , se réduisoit à trois ou quatre genres , étoient justement répartis & passaient droit des mains des Peuples en celles du Prince.

Que ce discours ne surprenne , ny soulève point les esprits ; la preuve & la vérification en vont être faites , en parlant du Règne de François I.

Mais pour l'anticiper en quelque maniere , on dira que cela est aisé à supposer dans une disposition où il n'y avoit que trois ou quatre genres de Tributs , & cent ou six vingt personnes au plus , payez par le Prince pour les percevoir , & nuls Juges , parce qu'il n'y avoit point de Procès , nulles terres en friches , ny nulles denrées en perte au marchand.

Au lieu qu'à present il n'y a pas moins de dix mille genres de Tributs , y en ayant plus de cent cinquante sur la seule administration de la Justice , tous venus depuis 1660. dix mille Juges parcillement , au moins

moins, qui n'ont d'autre fonction, que de décider les Procès, inséparables de pareilles manières, & cent mille hommes employez à la perception, ou à en poursuivre le payement; se payens presque tous par leurs mains avec la liberalité que tout le monde leur connoît, c'est à-dire, que le dernier des hommes croit pouvoir faire légitimement, & fait pour l'ordinaire une fortune de Prince.

Le tout sans parler de la part du néant qui en absorbe, comme on a déjà dit, qui naissant sous les pieds de pareils Entrepreneurs, en absorbe sur vingt parts, dix-neuf, n'en passant aux mains du Roy que cette vingtième partie, sur laquelle il leur faut encore pour leur particulier, les préciputs marquez, en sorte que plus de la moitié du Royaume est inutile, tant au Prince qu'à ses Peuples.

Que l'on ne quitte jamais de vûë un moment les Vignes de Mante, qui étant un Barômetre d'une cause générale, prouve également pour tout le Royaume, & ceux qui se trouveront choquez par un pareil énoncé, n'auront d'autre party à prendre, qu'un profond silence; autrement, sur la moindre négative, ils s'atireront plus qu'un simple soupçon d'avoir participé dans de pareils desordres, pour plus que par des surprises.

Mais pour revenir à la Gestion & au Gouvernement de la France durant onze cens ans, on peut assurer qu'elle à été régie depuis son établissement, jusqu'à la mort de François I. arrivée en 1547. comme l'Angleterre & la Hollande, ou plutôt comme tous les Etats du monde.

Les Rois vivoient & subsistoient magnifiquement de leurs seuls Domaines, hors les occasions extraordinaires, comme des guerres qui pouvoient survenir, que leurs Sujets donnoient tous les secours nécessaires par les canaux marquez de Dixième ou de Cheminées.

La Religion par des surprises assez connues, s'est fait donner la plus grande partie de ces Domaines; ce qui l'a entièrement perduë, au raport de Gerson, parce qu'alors l'ignorance étoit si grande, qu'on ne connoissoit presque point d'autre pieté, que de donner ses terres & ses fonds à l'Eglise, jusques là que l'on voit l'absolution en mourant de les avoir volées & enlevées de force aux légitimes possesseurs, lorsqu'on en donnoit une partie aux Ministres de la Religion.

Outre que ces faits se trouvent raportez dans les Originaux, Mezeray Auteur célèbre, en fait une ample mention avec des circonstances encore plus affreuses; en sorte qu'on

qu'on n'a crû rien faire d'extraordinaire d'en toucher quelques mots, pour obliger à faire attention aux acquisitions que font les mains mortes tous les jours avec aplaudissement en France, bien qu'elles soient défenduës dans tous autres Etats Chrétiens, & que le Prince des Pais-Bas fasse serment en prenant possession, que l'Eglise n'acquérera rien de son règne, & la République de Venise, crut autrefois pouvoir & devoir entreprendre une guerre contre Rome, jusqu'à se faire excommunier pour ce sujet.

Ces manières qui firent bannir la Religion Catholique de Suède dans les siècles passez, pour retirer presque tous les biens du Royaume, dont elle s'étoit emparée, & les réunir à la Couronne; dont ils sont presque seuls l'entretien aujourd'hui, obligèrent les Rois de France de mettre d'abord les Tailles sur les Peuples, qui se percevoient par les Peuples mêmes, sans aucun ministère étranger: Elles n'étoient pas perpétuelles, mais suivant & à proportion des occasions.

On y ajoûta ensuite les Aydes dans les Villes franches, pour y tenir lieu de Taille, dont la perception se faisoit également par les Peuples, presque uniquement sur les Cabarets, tous les Nobles & Privilégiés en étant exempts, n'y ayant alors nuls droits

d'entrée , ny de Passage , mais seulement quelques droits de sortie hors le Royanme , ce qui se pratique par tout.

Les Gabelles ou l'Impôt sur le Sel vint ensuite, c'est-à-dire , que les Rois achetoient toute cette denrée des Propriétaires , qui la faisoient fabriquer & la faisoient revendre dans des Greniers , avec obligation aux Peuples de n'en point prendre ailleurs , quoy que ce fût à un prix très modéré , & qui étoit quatre fois moindre que celuy d'aujourd'huy , quoy que le Prince en tirât beaucoup d'avantage par proportion & par rapport au taux où toutes choses étoient dans ce temps-là.

Ainsi tout se réduisoit à ces quatre sortes de revenus , presque administrez sans aucune main étrangere que celle des Peuples.

Il n'y avoit ny Ministres , ny Conseil des Finances : la Cour des Aydes de Paris se réduisoit à quatre Officiers ; les Tresoriers de France à deux , & l'Election de même , qui étoient plutôt des Directeurs , que non pas des Juges de procès qui ne pouvoient jamais naître.

Et les Ministres du Prince n'avoient d'autre fonction que la dispensation , & nullement pour la perception , quoy qu'à présent , quand les journées seroient six fois plus

plus longues à leur égard qu'à celui des autres hommes , ils n'auroient pas la moitié du temps nécessaire , ainsi que quantité d'autres personnes qu'ils appellent & assoient tous les jours ; bien loin alors d'être accablez & de succomber presque comme aujourd'huy sous le faix , il étoit indifférent qu'ils fussent dans le Royaume pour ce sujet , ou absens à deux ou trois cens lieuës.

La levée des deniers du Prince , qui étoit uniquement l'affaire des Peuples , n'en étoit pas retardée d'un moment , témoins Brissonnet & Devers , les deux premiers Ministres des Finances du Roy Charles VIII. qui l'ayant accompagné à la conquête du Royaume de Naples dans un voyage qui dura vingt-deux mois , les recettes des deniers du Prince n'éprouverent aucun retardement.

Voilà comme les affaires étoient administrées , c'est-à-dire , sans nul employ ny occupation pour la perception des Finances , de la part de ceux qui gouvernoient.

Il faut voir maintenant quel en étoit le produit , & si les choses ayant entièrement changé uniquement en France depuis ce temps , du tout au tout , on peut soutenir , sans renoncer à la raison , que ç'a été pour l'avantage du Royaume , tant par

rap-

rapport à la quantité que le Prince reçoit, que de la facilité que les Peuples ont à luy fournir ses redevances & ses besoins, tant à l'ordinaire que dans les conjonctures importantes, comme est celle d'aujourd'huy.

Le Roy François I. qui fut le dernier Règne où cette heureuse situation ne reçût point d'atteinte ; sçavoir, où les Peuples seuls se mêloient des Impôts, qui se réduisoient à trois ou quatre genres, ainsi qu'on a dit, & non pas à dix mille comme aujourd'huy sans aucun ministration étranger, à plus forte raison sans donner de l'employ à plus de cent mille hommes qui ont presentement cette fonction, avec une forte esperance, à l'exemple de leurs semblables, d'y faire une très-grande fortune, par la destruction du Commerce & du Labourage, si l'on ne veut pas dire par la ruine du Roy & de ses Peuples, quoy que ce soit la même chose. François I. dis-je, levoit seize millions de Tribut réglé dans son Royaume, qu'il laissa tranquillement à son successeur, quoy qu'il possédât un cinquième moins d'Etats que ne fait à present le grand Monarque qui régné.

Cela se voit dans les Mémoires de Monsieur de Sully imprimez, lequel avoit

vû & vécu avec les contemporains.

Or on maintient que les seize millions de ce temps fournissoient au Roy François I. sur le pied de deux cens quarante millions : enforte que s'il avoit jouï de ce qui a été réuni à la France depuis, il auroit eu trois cens millions de rente, sans qu'il y eût rien manqué.

Que l'on marche encore une fois bride en main sur le prétendu ridicule de ce fait ; il est véritable dans tout son contenu, & ce qui va suivre en va faire convenir eux-mêmes qui auront plus de desagrément à passer un pareil aveu, par raport à l'intérêt & à la part qu'ils ont aux manières que l'on pratique.

Les Peuples, sous François I. payoient deux cens quarante millions d'aujourd'huy ; parce que, pour fournir cette somme de seize millions :

Il leur falloit vendre la même quantité de Denrées qu'il seroit nécessaire pour payer à present deux cens quarante millions, & le Roy jouïssoit de deux cens quarante millions, parce qu'avec cette somme, ceux à qui il les distribuoit, se procuroient le même degré de leurs besoins, qu'ils pourroient faire à present avec deux cens quarante millions.

Toutes choses n'étoient qu'à la quin-
zié-

zième partie du prix qu'elles sont aujourd'huy.

Pour en convenir, il n'y a qu'à jeter les yeux sur les Ordonnances de Police imprimées dans ce temps-là, on verra que le Bled est apprécié à vingt sols le septier, mesure de Paris, qui doit être & a même été depuis trente ans, l'un portant l'autre, à quinze ou seize francs, quoy que le partage en ait été très-mal fait, ayant été tantôt une fois plus haut, & tantôt une fois plus bas, qui est une des principales causes de la misère de la France; bien que ce ne soit rien moins que l'effet du hasard, mais d'un zèle aveugle & d'une pitié mal comprise : ce qui étant aisé à rétablir, fera la principale ressource dans la conjoncture présente, pour la fourniture des quatre-vingt millions.

Mais pour revenir à la parité des seize millions du Roy François I. avec deux cens quarante millions d'à présent, on soutient que de dire que ce n'est pas la même chose sans aucune différence, c'est soutenir que le Roy S. Louis qui ne donnoit que six mille livres à sa fille en la mariant à un Roy de Castille n'étoit pas plus riche qu'un médiocre homme de boutique aujourd'huy dans Paris, qui donne souvent plus que cette quantité d'argent à un gendre.

dre de même métier que luy.

Il faudroit pareillement dire qu'un maître Maçon qui gaignoit quatre deniers par jour, il y a trois cens ans, dans Paris, comme l'on voit par des Registres publics de ce temps-là, donnoit tout son temps & toute sa peine pour moins que demie livre de pain par jour; & comme il n'y eût pas eu seulement assez pour déjeuner; il falloit que pour le surplus luy & toute sa famille demandassent l'aumône, si ces quatre deniers ne suffisoient pas pour avoir autant de denrées que l'on se procureroit à present avec trente sols.

On ne poussera pas plus loin le ridicule, ceux qui voudroient soutenir qu'il y eût de la disparité entre les seize millions du Roy François. I. en revenu réglé; tant dans la cause que les effets, & deux cens quarante millions d'à present.

Mais pour faire voir que la suite & la dépendance de son règne répondroit à une pareille richesse, il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passa de son temps.

Personne n'ignore que presque durant tout le temps qu'il vécut, c'est-à-dire, pendant plus de trente ans, il eût toutes les mêmes puissances conjurées à la ruine de son Royaume, qu'éprouve aujourd'huy la France.

L'on

L'on ſçait encore que toutes au lieu d'obéir à differents Princes , comme à preſent , ſe réduiſoient à une ou deux têtes , ſçavoir , l'Empereur Charles-Quint & ſon frere Ferdinand Roy de Hongrie : l'Angleterre ſe mit ſouvent de la partie ; le Pape & les Venitiens de même ; il n'eſt pas juſqu'aux Suiffes qui lui déclarerent la guerre , & ſur laquelle Nation très-belliqueuſe , il obtint l'unique & la plus grande victoire qu'aucun Prince ait jamais remportée ſur eux.

Avec tout cela , non - ſeulement il ne perdit pas un pouce de terre , augmenta conſidérablement ſon Domaine , ſur tout en Italie , mais même on peut dire qu'il auroit conquis tous les pays de ſes ennemis , qui ne lui pouvant réſiſter à force ouverte , ſi ils ne lui euſſent pas corrompu , non-ſeulement ſes Princes , ſes principaux Officiers ; mais même juſqu'à ſon Conſeil , ce qui ſeul lui fit perdre la liberté à la bataille de Pavie , le Duché de Milan , le Royaume de Naples , & même l'Empire.

Bien loin que tant d'ennemis lui fiſſent retrancher ſon autre dépense , jamais Prince n'avoit été plus magnifique avant lui , ſoit en achats de meubles précieux , puisqu'il donna d'une ſeule tapifferie vingt-deux

deux mille écus, revenans à près d'un million d'aujourd'huy, que Charles-Quint son adversaire ne pût payer, quoy qu'il en eût envie, & que le Marchand, comme Flamand, fut son Sujet ; soit en constructions de Palais superbes.

De plus, il rétablit les Lettres dans son Royaume, & même dans l'Europe, ayant fait venir tous les habiles gens en toutes sortes de Sciences, par de grands frais, & les entretenans de grosses pensions.

Comme l'Imprimerie ne faisoit alors que de commencer, les Exemplaires des meilleurs & plus rares Auteurs étoient en Manuscrit, dont l'ignorance des Siècles précédens avoit très-mal pourvû la France ; c'est ce qui l'obligea à faire encore une dépense effroyable, tant par l'envoy des gens à ce connoissans dans les Contrées les plus reculées du Levant, que pour l'achat de ces mêmes Manuscrits, qui coûtèrent souvent des sommes considérables.

Deux ans avant sa mort, bien loin que tant de Guerres, dans lesquelles il avoit bien souvent éprouvé de très-mauvais succès, l'eussent épuisé, & mis son Royaume à bout, il équipa une Flote de deux cens voiles, aussi-bien fournie de monde & d'armemens qu'elle pourroit être aujourd'huy en

n'y épargnant rien , avec laquelle il ravagea les Côtes d'Angleterre , & conquit l'Isle de Wicht , sous le Règne de Henry VIII. le Prince le plus riche , le plus puissant & le plus accredité & autorisé que jamais cette Isle ait vû dominer sur elle ; qui fut obligé de battre en retraite , ne lui ayant pû opposer à un pareil nombre de voiles. Les Armées n'étoient pas à la verité beaucoup près si nombreuses qu'aujourd'huy , mais elles ne coûtoient pas moins : un Gendarme , dont il y en avoit bien plus grand nombre , tiroit assez pour nourrir quatre hommes & quatre chevaux , qui étoient autant d'aides dans les combats ; & la paye d'un fantassin revenoit à plus de quarante sols d'aujourd'huy ; ne l'étoit pas qui vouloit , on choissoit , & tous avoient un Goujat en un Valet ; cela se voit dans les Memoires imprimez d'un nommé Boivin Courier du Cabinet , qui a fait imprimer le Détail des Guerres de Piémont.

Et le Roy François I. en mourant en 1547. loin d'être accablé de dettes , dont il n'avoit que très-peu , il laissa quatre millions d'argent comptant ; quelques-uns mêmes disent huit ; mais s'en tenant au premier , c'est plus de soixante millions par raport au prix d'aujourd'huy.

Toutes ces magnificences & toutes ces
dé-

dépenses furent elles opérées en foulant les Peuples , & par le moyen de contraintes , d'exécutions & d'emprisonnemens.

Rien moins que cela ; & pour en convenir , il ne faut que l'écouter parler en son lit mortel (voicy ses dernières paroles , rapportées par un Contemporain) à Henry II. son Fils & son Successeur. *Sçaches , mon Fils , que je te laisse un beau Royaume , rempli des meilleurs Peuples qui soient sur la terre ; non-seulement ils ne m'ont jamais rien refusé ; mais même ils ont toujours prévenu mes besoins : mais sçaches aussi en même temps , que je ne leur ai rien demandé que de juste , & de ma connoissance je n'ay jamais fait violence à personne ; car sçaches , mon Fils , que ce ne sera point ny le grand nombre de Troupes , ny les Armées formidables qui te feront craindre à tes ennemis , mais seulement l'amour que tes Sujets auront pour toy ; outre cet avantage , ce te sera une grande consolation , quand tu auras à comparoître devant Dieu , comme je vais faire dans peu d'heures , de n'avoir rien fait que de juste.*

Ce Testament étoit véritable au pied de la lettre , vû les sommes & les manières dont on usoit en France , pour tirer sur le pied de trois cens millions d'aujourd'huy.

Quelque difference qu'il y ait assurément

dans la réuffite , s'il s'en trouve encore mille fois davantage dans le cérémonial du recouvrement d'à préfent.

Par le premier , il n'y avoit que trois ou quatre fortes d'Impôts , & dans le fecond , il y en a plus de dix mille ; & s'il ne s'en trouve pas davantage c'eft parce qu'il ne fe rencontre plus de perfonnes pour les établir ; parce que n'y ayant plus rien à détruire , il n'y a par conféquent rien à gagner. Tout paffoit droit fans embarras de Province à autre , & même des deux extrémités du Royaume , & à préfent il y a trois à quatre cens d'Impôts par cent d'une Contrée limitrophe dans la voifine , & même fait périr tout , qui eft un Tribut que les Nations les plus barbares n'ont jamais demandé à leurs plus grands Ennemis ; fans parler de la multiplicité de Bureaux, qui eft un redoublement & triplement de mal. Les Corfaires d'Alger & de Maroc ayant pris un Vaiffeau Chrétien , le rendent au Propriétaire pour le tiers de fa valeur , afin de ne le pas ruiner & de le reprendre une autrefois , par un intérêt public qui réside dans le Divan ou Confeil : Au lieu qu'un Traitant en France ne fe foucie pas que tout périſſe après lui , pourvû qu'il faſſe fa fortune.

Sous François I. il n'y avoit que les Peuples

ples qui se mêloient du recouvrement, & cela sans frais ; & à present il y a plus de cent mille personnes qui vivent & s'enrichissent dessus, c'est-à-dire, aux dépens du Roy & des Peuples.

Et ce qu'ils tirent même pour leur subsistance, est dix-neuf fois moins violent que ce qu'ils anéantissent de biens, puisqu'il est constant qu'ils ne levent pas plus de huit cens millions, que leur seul ministère a abîmé, & dont plus de cinq cens peuvent ressusciter en un moment, quand on voudra bien ouvrir les yeux sur un pareil ménage : & afin de ne pas gendarmer les Acteurs, on répète encore ce que l'on a déjà dit, que l'on ne congédiera pas un seul des Entrepreneurs ordinaires ; on traitera avec eux pour quelques seuls adoucissements de leur consentement.

On va voir dans le Chapitre suivant, par quels degrez cette heureuse situation du Règne de François I. a commencé à décliner, & est enfin arrivée à son comble, comme on peut dire qu'elle l'est aujourd'huy : la seule reconnoissance de la cause du mal, fera tout le remede par la cessation, ces deux choses étant inséparables dans un Art comme est le gouvernement des Peuples, c'est-à-dire, que le remede d'un mal n'est jamais que la cessation de sa cause, quoy qu'on

ait allégué pitoyablement, que l'Auteur du premier Ouvrage sur ce sujet, avoit trouvé le principe du desordre, mais n'avoit pas trouvé le remède; ce qui est une impertinence achevée, puisque l'une ne va jamais sans l'autre: non plus qu'il ne peut y avoir de Montagne sans vallée.

CHAPITRE SEPTIÈME.

ON est obligé de dire un mot avant que de parler de la première atteinte que reçût l'heureuse situation du Règne de François I. & des précédens, de la manière dont la dispensation des revenus du Prince se faisoit.

Chaque année portoit nécessairement ses charges, parce que chaque fonds avoit sa destination, à laquelle on ne touchoit jamais, & la levée étoit plus ou moins grande, suivant les besoins de l'Etat au pied de la lettre.

Il n'y avoit point de renvoy de la charge d'une année; ce qui a fait depuis une confusion effroyable, parce que par ces renvois d'année sur autre, tout étant consommé, souvent deux ou trois ans avant qu'il soit dû & échû, & survenant des besoins nécessaires & inopinez, il faut avoir recours à
des

des manieres ruineuses pour le Prince & pour ses Peuples , comme des emprunts à gros interêt , & autres choses encore plus désolantes.

-Voilà la premiere brèche par ou les Traitans se donnerent entrée pour offrir leur malheureux ministere , lequel comme une pelote de nége , a toujours grossi , jusqu'à ce qu'enfin il soit parvenu à son comble , comme on peut dire qu'il est aujourd'huy.

Ce qui néanmoins ne seroit pas arrivé , si des personnes puissantes , comme on va dire , ne s'étoient mises de la partie , pour participer au gain éfroyable que faisoient de pareils Entrepreneurs , à la ruine du Roy & de ses Peuples.

Monsieur-Fouquet , dans ses Défenses imprimées & signifiées , au conspect du célèbre Tribunal devant qui il avoit à répondre , atteste cette verité , *qu'il n'y avoit jamais de renvoy de charges d'une année à l'autre* , dont la pratique cessée , a fait toute la confusion des finances , ayant étably le pouvoir de pêcher en eau trouble , par l'impossibilité où l'on étoit de découvrir les fraudes & les surprises parmi de si grands tenebres.

Lors de la prison du Roy François I. les Enfans de France ayant été donnez en ôtage ; pour les retirer , il falut payer leur rançon ,
est.

estimé à douze cens mille écus d'or, valans quatre millions de ce temps-là, c'est-à-dire, plus de cinquante millions d'aujourd'huy.

On ne s'avisa point d'avoir recours aux Traitans, aux Partisans, encore moins à des constitutions de rentes sur le Prince, qui est la même chose que si les Peuples se constituoient eux-mêmes, puisqu'il leur tombe également en charge de payer le capital & les interêts, quoy qu'on s'aveugle assez aujourd'huy pour croire le contraire, & l'on regarde fort indifferemment les dettes que le Prince contracte; en sorte qu'on aime mieux que le Monarque constitue sur lui un million de rentes à un denier ou interêt éfroyable, que non pas qu'il demandât un écu à chaque particulier, qui feroit bien fâché d'ailleurs, s'il est sage, de se constituer pour le payement des arrérages de ses dettes, ou pour sa dépense ordinaire, puisque cette conduite l'enverroit bien-tôt à l'aumône; cependant que le Roy ou lui en usent de la sorte, c'est également la même chose, quoy qu'encore une fois, quique ce soit n'y fasse pas la moindre réflexion.

Mais pour revenir à la rançon des Enfans de France, cette somme éfroyable ne se pouvant trouver dans les revenus ordinaires, les Peuples ne balancerent pas un moment à se

se cottiser à un dixième de tout le revenu : Ce fut chaque lieu , c'est-à-dire , chaque Ville ou Village qui fit l'imposition , la répartition , la collecte & l'aport en recette , après que la masse avoit été partagée par tous les Députés des Provinces , au niveau des précédans Impôts qui en faisoient la règle.

On en usa de même en plusieurs autres rencontres , & ce dixième avoit été payé plus d'une fois , ainsi que sous le Roy Jean : Ce qui est l'usage de toutes les Nations du monde , le tout sans ministère étranger , autorité supérieure , ny aucuns frais.

Mais il faut enfin venir à la fatale époque où ces heureuses manières prirent fin , pour donner naissance à celles qui ont enfin réduit la France en l'état où elle est , & non point tous ses Ennemis , dont elle se moquera toujours , étans plus puissante elle seule que toute l'Europe ensemble , lorsqu'elle emploiera toutes ses forces , c'est-à-dire , quand elles ne seront pas énervées par des mesures qui lui font plus de dommage que ses plus redoutables adversaires : Ce qui peut être opéré par deux heures de travail ; & cela au sentiment de Tacite , qui a dit & publié il y a plus de quinze Siècles , *Galli si non dissenserint , vix vinci possunt : Que la France est invincible lorsqu'elle ne se fera point la guerre à elle-même , comme on*
peut

peut dire qu'elle se fait depuis 1660. d'une manière éfroyable ; & pour en convenir , il n'y a qu'à jeter les yeux sur les Campagnes désolées , ou plutôt la perte de la moitié de ses richesses , & il faudra convenir que ses plus grands Ennemis n'auroient jamais pû lui produire un pareil ravage , ny luy causer tant de dommage dans leurs plus grandes victoires.

Pour entrer donc en matiere sur la naissance de la cause de la ruine , ce fut sous le Règne du Roy Henry II. Successeur de François I. que les premiers fondemens en furent jettez.

Catherine de Médicis qu'il avoit épousée fort jeune , & n'étant encore que Duc d'Orleans , étoit une Princesse qui aimoit la magnificence & la très-grande profusion , c'est-à-dire , qu'elle se plaisoit à dépenser plus que ne portoient ses revenus ordinaires : ainsi il lui falut avoir recours à des moyens étrangers.

Sa beauté , son esprit & sa fécondité la faisant extrêmement confiderer par le Roy son Epoux , & luy laisser par conséquent un degré d'autorité nécessaire à changer l'état des choses : Ce fut alors que les Italiens qui étoient à sa Cour , & dont quelques-uns étoient ses proches parens , lui offrirent leur service pour ce sujet ; c'est-à-dire , d'avancer
de

de l'argent sur de nouveaux Impôts ou Créations, traitans à forfait d'une nouvelle affaire, dont ils sçavoient bien que le Roy auroit la moindre partie, & eux le reste, qu'ils partageroient avec elle, comme l'on verra dans la suite.

La création des Présidiaux que l'on éclipfa des Parlemens sans aucun dédommagement, & des Lieutenans Criminels, dont on ôta les fonctions aux Lieutenans Civils, se trouve en premiere datte, & voilà la premiere graine d'une semence qui a tant provigné par la suite.

Comme il falut donner des gages à tous ces nouveaux Officiers, & même aux Lieutenans Civils pour les dédommager en quelque maniere de cette nouvelle érection : ce fut plus de cinquante mille écus de rente, duquel le Roy se trouva constitué.

Il se fit encore beaucoup d'autres nouveautez trop longues à détailler ; & s'il n'y en eut pas davantage, ce ne fut pas manque de bonne volonté du côté de la Reine.

Le Connétable de Montmorency, qui avoit la principale part au Conseil, ne luy permettoit pas de tailler en plein drap.

Après la mort du Roy Henry II. son Mary, ce fut à peu près la même chose ; l'intention ne manqua pas à la Reine, mais les Princes de Guise qui avoient grand part

au Gouvernement, à cause de Marie Stuard leur Nièce, Epouse du Roy régnant François II. & ces Princes étans d'ailleurs très-populaires, & par conséquent très-ennemis des nouveautez, quelque grande vocation que Catherine de Médicis eût pour de pareilles affaires, qui luy étoient pareillement inspirées par les Italiens, il fallut qu'elle en prît par où elle pouvoit, & non pas suivant sa volonté.

Mais enfin ayant été délivrée de cette entrave par la mort du Roy François II. qui arriva bien-tôt après, elle n'eut ny repos ny patience qu'elle n'eût renvoyé Marie Stuard son Epouse, dans son Isle.

Et cela, par une dérogance à la plus grossière politique, puisqu'ayant encore trois Fils à marier, & ces sortes de dispenses étant aisées à obtenir entre Souverains, il étoit des intérêts de la France de se conserver une Reine qui possédoit actuellement le Royaume d'Ecosse, & étoit heritiere présomptive des deux autres Monarchies d'Angleterre & d'Irlande, qui étoit la raison pour laquelle on avoit pris tant de peine, & fait de très-grands armemens pour la faire venir dans la plus grande jeunesse.

On marque cette chasse, pour montrer ce que l'on doit attendre du zèle pour l'intérêt public, lorsqu'il se trouve en compromis

mis avec l'utilité particulière & personnelle, comme le cas est arrivé une infinité de fois depuis ce temps : il n'est pas étonnant que ce dernier ait toujours eu la préférence, puisqu'une Reine & une Mere y succomba dans une occasion si importante, & que l'envie de gouverner & de dépenser l'emporta sur l'établissement de ses Enfans, contre la gloire & l'agrandissement d'un Royaume, dont elle avoit l'honneur de porter la Couronne, dont toutes les apparences sembloient ne luy devoir jamais promettre un si haut degré de grandeur ; ce qui devoit l'exciter à en marquer plus de reconnoissance.

Comme ce sacrifice, encore une fois, du bien public à l'intérêt particulier, est la principale & peut-être l'unique cause de la ruine de la France ; on s'est étendu sur cet article, afin que l'on ne s'étonne point si l'on s'est laissé aller tant de fois à une pareille foiblesse, puisqu'une personne qui sembloit avoir par devers elle un bien plus violent préservatif pour l'empêcher d'y tomber, ne laissa pas d'y être prise dans une si importante occasion, & voilà la clef de la diminution, ou de la perte des biens de la France.

Toutes les Couronnes du monde sur la tête d'un des Fils de Catherine de Medicis, ne l'eussent pas dédommagée de la privation

d'une partie du gouvernement que Messieurs de Guise se seroient retenuë au moyen de leur Nièce, comme par le passé, il la fallut renvoyer au plutôt ; après quoy la Régence luy ayant été accordée sous le Règne du Roy Charles IX.

Ce fut à ce coup que cette Reine se trouvant en quelque maniere émancipée, donna pleine carrière à ses profusions, & par conséquent à des affaires nouvelles, par le moyen de Messieurs les Italiens.

Les Etats Généraux qui se tinrent dans ce temps, comme c'étoit la coûtume, firent assurément leur devoir : Les Députés de tous les Ordres furent chargez par toutes les Provinces, de représenter que les Traitans & Partisans étoient des Voleurs publics, qui ruinoient le Roy & les Peuples.

Comme ces Assemblées n'étoient ordinairement convoquées que pour avoir des secours extraordinaires, tous les Députés unanimement, marquoient qu'il n'y avoit point de moyen plus court & plus certain de recouvrer de l'argent, que de reprendre le bien des Italiens & de leurs Consorts, l'ayant volé au Prince & au Royaume, & les renvoyer aussi gueux dans leur País, qu'ils en étoient venus, n'ayans tous rien vaillant de notoriété publique à leur arrivée,

Un Auditeur des Comptes qui fut entendu dans les Etats fit voir que de chaque écu que le Roy recevoit par un pareil canal , il n'y en alloit que quatorze sols à son profit.

Comme tout cecy se trouve imprimé , & peut-être vû de tout le monde , on n'avance rien que de très-certain , ny qui puisse être soupçonné de calomnie , ou de discours seditieux.

Mais pour revenir à Catherine de Médicis , toutes ces remontrances n'opérèrent rien , elle continua son même genre de vie , & même après que le Roy Charles IX. fut déclaré majeur , elle se retint par son adresse la principale part au gouvernement ; pour à quoy parvenir , les Historiens l'accusent d'avoir fomenté les dissensions du Royaume , ou plutôt les Guerres civiles , afin de se rendre nécessaire , mettant un jeune Monarque hors de pouvoir , par son peu d'expérience , de démêler de pareilles difficultez.

Ce qui est un surcroît de preuves , ce que peut l'interest particulier sur celuy du Publici ; Comme l'occasion s'est souvent présentée , & que ce dernier a toujours eu le dessous , on ne doit pas s'étonner de la ruine de la France , ny que l'on en mette la principale cause sur ce compte.

Le Roy Charles IX. étant mort en 1574.

Henry III. quitta la Pologne pour venir prendre la Couronne.

Par malheur il se rencontra pour la dépense, & même la plus superflue; d'un semblable caractère que la Reine Catherine de Médicis, si même il ne la surpassa pas; puisqu'aux seules nocces du Duc de Joyeuse, il en coûta douze cens mille écus, qui reviennent à plus de dix millions d'aujourd'hui.

Comme cette disposition se trouva jointe avec une bien plus grande autorité que celle d'une Régence, & que les mêmes Italiens subsistoient, pour luy fournir les mêmes moyens d'y donner cours comme par le passé, on peut dire qu'alors les choses furent poussées dans l'excès.

Et cela alla à un si haut degré, que les Pourvoyeurs de sa Maison n'étant point du tout payez, refusèrent absolument de rien fournir davantage; en sorte qu'elle eût été tout à fait sans ordinaire, si le tiers Etat ne s'étoit obligé à payer personnellement les Intéressés.

Ce fut toujours la même confusion & le même desordre jusqu'à sa mort.

Le Roy Henry IV. étant venu à la Couronne, comme il s'y introduisoit de la manière qu'il pouvoit, ainsi qu'il déclaroit souvent luy-même, c'est-à-dire, avec mille
peines

peines & mille embarras, le Royaume étant plutôt une conquête à son égard qu'une succession, il n'étoit point du tout en état de réformer, n'y de trouver à redire dans tout ce que ceux qui étoient chargez du soin des Finances faisoient, quoy que très-défectueux & tres-remply de prévarication.

Mais en 1594. ne sçachant plus où donner de la tête seulement pour vivre, & étant obligé d'aller manger chez le tiers & le quart, comme on voit par des Lettres imprimées qu'il écrivoit à Monsieur de Sully : Ce même Monsieur de Sully, lors âgé de trente-huit ans, & ayant passé toute sa vie à la Guerre, & non dans les Finances, ne balançoit point à prendre son party.

Il fit remarquer à ce Monarque, que c'étoit les Traitans & les Partisans qui le réduisoient en ce pitoyable état, sur quoy le Roy luy ayant reply, par quelle raison donc le Surintendant & son Conseil les souffroient & admettoient-ils ? Monsieur de Sully luy dit, que c'étoit parce que le même Surintendant & tout son Conseil étoient de moitié avec tous ceux qui le desoloient, ainsi que ses Peuples.

Et pour luy justifier une si violente accusation, il luy fit voir un Catalogue de tous les

Intéressiez dans les Fermes Generales, où le Surintendant d'O, les Intendants des Finances & les Conseillers d'Etat étoient à la tête, ainsi que dans les autres affaires particulières, les uns & les autres s'ajugeant également devant eux; ce qui les rendoit Juges & Parties.

Le Grand Duc de Toscane, Parent de Catherine de Medicis, avoit trouvé le métier si bon, qu'il s'étoit mis de la partie: ce qui est une certitude que la Reine y avoit eu sa part.

Le Duc de Sully ajouta, qu'il y avoit un moyen de l'enrichir; sçavoir, que tous les Tributs passassent droit des mains des Peuples en celles du Prince.

Le Roy ayant fait voir ce projet à son Conseil; Tous luy repartirent, que c'étoient des fous qui luy inspiroient de pareilles manières: A quoy il repartit sur le champ, qu'eux qui étoient très-sages l'ayant ruiné, il vouloit voir si les fous ne l'enrichiroient pas, ce qui ne manqua pas d'arriver, & luy de le publier par la suite; sçavoir, que les sages l'avoient appauvry, & les fous rendu opulent.

En effet, ayant chargé Monsieur de Sully du soin de ses Finances, quoy que très inexperimenté dans cette science, à parler le langage d'aujourd'huy; Cependant son ignorance

ce fut si heureuse, qu'en dix ans il payà deux cens millions de dettes sur trente-cinq millions de revenu qu'avoit seulement le Roy alors, & en amassa trente sur ces trente-cinq millions de revenu d'argent fait, réposéz dans la Bastille, qui s'y trouverent à la mort de Henry IV.

Mais les Italiens ou les habiles Financiers, étant remontez sur le théâtre, à l'aide de Marie de Medicis, déclarée Régente sous la Minorité du Roy Louis XIII. & à peu près du même caractère que Catherine pour la dépense, les trente millions furent consommés, sans qu'il y eût aucune Guerre étrangere, ni autres occasions extraordinaires; au lieu qu'ils avoient été amassés par Monsieur de Sully en partie, pendant qu'on avoit la Guerre avec l'Espagne, qui s'empara comme l'on sçait, tant par surprise qu'autrement, de plusieurs Places considerables presque aux portes de Paris, sans qu'on allégât lors de son entrée dans le ministère; par des manieres nouvelles la pitoyable raison qu'on apporte aujourd'hui, que la Guerre n'est pas propre à aucun changement, l'administration du dedans du Roïaume n'ayant absolument rien de commun, non plus que celle de la Justice, avec ce que les Armées font au dehors. Et comme il seroit ridicule de dire, que l'on ne peut
pas

pas faire gagner la cause à un homme qui a l'équité de son côté, par la raison de la guerre qui est en Italie & en Espagne; il est de la même absurdité de se dispenser par cette raison, de partager justement les Tributs; tant sur les Personnes que sur les Denrées, dont le dérangement coûte au Roïaume plus vingt fois que le Roy n'en tire, & par conséquent beaucoup davantage qu'il ne faudroit pour faire finir la même Guerre; ainsi ces objections sont le contraire de ce que la raison la plus grossière devroit dicter: Mais il en va de ces allegations, comme dans tous les mauvais procès, celui qui a tort n'a d'autre ressource que chicaner pour reculer le jugement.

On a fait cette digression, parce que de pareilles objections sont aujourd'hui le cheval de bataille ordinaire, dont on combat le rétablissement de la France, en se retranchant sur le délai, pour arrêter des manieres qui font horreur au Ciel & à la Terre, pendant qu'absolument il ne faut que deux heures, Monsieur de Sully n'en ayant pas employé davantage pour établir son projet au milieu de la guerre.

Mais pour revenir à la chronique du ministère de Marie de Medicis, les Italiens ayant replongé le Roïaume en l'état d'où Monsieur de Sully l'avoit tiré, il leur fut ôté
de

de la façon que tout le monde sçait , c'est-à-dire un peu violente , quoy que très-juste au fond.

Le Cardinal de Richelieu vint peu de temps après sur les rangs , & sans entrer dans le détail de son ministère , on dira seulement que tous les revenus du Roïaume doublerent de son temps , ainsi que ceux du Roy , auquel n'ayant trouvé que trente-cinq millions de rente , il en laissa soixante & dix à sa mort.

Les Italiens revinrent à la charge , & recommencerent leurs manieres sous une Régence , par de pareilles pratiques que sous Marie & Catherine de Médicis.

Ils y trouverent des oppositions sans nombre & toutes constamment pour le service du Roy durant sa minorité : Il ne faut point dire , quoi qu'on ait donné un autre jour & une autre interprétation à ce qui se passa alors , que c'étoit par un esprit de rébellion ; puisqu'outre le témoignage du Roy François I. qui marque , *qu'il n'y eut jamais de Peuples plus soumis* , de celui de Guichardin Historien Italien , qui parlant de la Bataille de Fournove , où la personne du Roy Charles VIII. se trouvant en péril , toutes les Troupes se rassemblèrent aussi-tôt autour de lui , *parce que* , dit-il , *cette Nation aime son Roy jusqu'à l'adoration* : Outre , dis-

je

Je ces preuves authentiques , on ne pouvoit pas accuser les Contemporains de vouloir fermer leur bourse au Souverain , puisqu'ils avoient vû tranquillement tripler les Tailles en moins de trente ans ; parce que c'étoit des sommes qui passoient droit des mains des Peuples en celles du Prince.

C'étoit aux Traitans & aux Partisans à qui ils en vouloient , qui ruinoient tout pour leur profit particulier , étant appuiez des Ministres avec qui ils partageoient.

Ce sont les propres termes de la Harangue de Monsieur Amelot Premier Président de la Cour des Aydes de Paris , concertée avec toutes les Compagnies , ou plutôt avec tous les Peuples.

Comme elle se trouve imprimée dans les Recueils de ce temps-là , & qu'il y a peu de Bibliothèques qui n'aient donné place à ces sortes de Livres , quelque forte qu'elle soit , ne faisant que citer ce qui est déjà public ; & que l'on croiroit d'ailleurs trahir les intérêts de la cause que l'on défend , si on obmettoit la moindre de ses raisons , l'on ne se fera aucun scrupule de la rapporter.

Il dit donc en parlant à la Reine Régente,
Que les affaires extraordinaires & les Partisans n'avoient été inventez & mis en pratique , que pour ruiner le Roy & les Peuples , & former des profits indirects aux

Mini-

Ministres , parce qu'ils ne pouvoient rien prendre sur les Tributs réglez ; sans qu'on s'en aperçût , qu'il ne falloit point néanmoins employer d'autre moyen dans les nécessitez de l'Etat , & imposer sur les Peuples tous les besoins du Roy dans les occasions , & puis les ôter quand elles étoient passées.

En un mot, il fit voir par les termes de sa Harangue , que les Partisans étant constamment la cause de la ruine du Commerce & du Labourage , qui est un mérite que personne ne leur contestera jamais , & dont ceux qui sont sinceres parmi eux ne disconviennent pas : Il est certain que le Champ & la Vigne des Ministres de ce temps-là , étoient la destruction des Champs & des Vignes.

Quoi que le mal ait toujours augmenté du depuis , enforte qu'on peut dire sans contredit qu'il est enfin arrivé à son comble , comme il n'y a eu que de la surprise de la part de Messieurs les Ministres , qui sont venus depuis 1660. ces faits très-certains , bien-loin de les offenser , leur feront un sensible plaisir , en leur faisant quitter une route qu'ils croient très-innocente , & par conséquent avantageuse au Roy ; & cela , sur la foi d'Auteurs qu'ils pensoient remplis d'intégrité , bien que ce fût justement le contraire.

Mais

Mais pour vérifier, ou plutôt fortifier la Harangue de Monsieur Amelot, ce qui se passa à la Chambre de Justice au conspect de toute la France, & pour ainsi dire, contradictoirement avec les Parties intéressées, montre qu'il n'en dit pas encore assez.

Suquet? Un des Chefs d'accusation contre ce Ministre, étoit qu'il avoit pris part dans les affaires du Roy, soit par des pensions des Fermiers Généraux & Particuliers; soit par des parts qu'il se retenoit dans les Partis, l'un & l'autre étant un crime, suivant les loix de toutes les Nations du monde.

Mais quand il vit qu'on le prenoit sur ce ton-là, bien loin de demeurer muet, non-seulement on ne l'en pût convaincre bien clairement, mais même rétorquant en quelque maniere l'argument contre les Parties à proprement parler, il fit voir que le Ministre, dont il n'étoit en quelque sorte que le Commis, avoit eu part dans toutes les affaires extraordinaires qui s'étoient faites de son temps, qu'il avoit une pension de quarante mille écus sur les Fermes Générales, & que dans toutes les affaires particulieres, qu'il que ce soit ne lui en avoit jamais proposé aucune que l'argent à la main ou par avance, où dans la suite il en nomme quantité de cette sorte, & même

même quelques-unes dont ce Ministre s'étoit fait seul Traitant.

La perfection est que l'Accusateur ou plutôt l'Accusé, déclare qu'il n'en disoit qu'une partie, & que l'on n'eût pas à l'échauffer davantage, autrement qu'il diroit bien d'autres choses, ou plutôt feroit l'Histoire de la vie du Cardinal Mazarin, ce qui ne lui causeroit pas beaucoup d'honneur, quoi que ses Parties en voulussent faire un Saint en matière d'intégrité.

Tout ceci se signifioit & s'imprimoit publiquement aux yeux de tout le Roiaume, & demeura néanmoins sans répartie ; ce qui s'appelle un acquiescement en Justice, puis-que cela se passoit devant un Tribunal où étoient actuellement les parties en procès pour cette seule question.

Les vingt millions que ce Ministre avoit laissez pour porter son nom, ne furent point bastans pour obliger à en défendre l'honneur, comme cela n'eût pas manqué s'il ne s'étoit pas agi de combattre une vérité connue de tout le monde.

Ce n'est pas tout, Monsieur Fouquet maintient, que sous tel Maître tels Disciples, qu'ainsi toutes les personnes considérables, tant de la Cour, du Conseil, qu'emploiez dans l'administration des Finances, menoient le même genre de vie ; &

pour ne laisser aucun doute, il les nomme tous l'un après l'autre, ainsi que les sortes d'Affaires où ils avoient pris part : On s'abstient de les déclarer plus précisément pour des considérations ; mais ceux qui seront curieux de le sçavoir, l'apprendront facilement par la lecture du Procès de Monsieur Fouquet, dont il y a peut-être plus de deux mille Exemplaires imprimez en France, & qui se vendent publiquement chez les Libraires par occasion ; en sorte qu'il n'y a point de reprise à faire contre l'Auteur de ces Mémoires, puisqu'il n'apprend rien, mais ne fait que citer ce qui est connu de tout le monde

Et on auroit d'ailleurs grand tort de se formaliser après la mort de ces Messieurs de ce discours, puisqu'eux de leur vivant, qui voioient & entendoient tout, & même à quelques-uns desquels on le signifioit en forme, n'en firent aucune reprise, aiant toujours conservé la même tranquillité ou prudence qui avoit paru dans les héritiers du Maître sur de semblables allégations.

Enfin Monsieur Fouquet termine son Catalogue ou son Plaidoyer, par déclarer qu'il n'y avoit rien de nouveau en tout cela ; que tous les Ministres & toutes les Personnes employées dans l'Administration, en avoient toujours usé de la sorte, que les Rois mêmes

mes le trouvoient bon , sous prétexte que cela leur fournissoit les moïens de soutenir la dignité de leurs emplois.

Voilà les Fondateurs de la préférence donnée aux Affaires extraordinaires & aux Partisans , sur les Tributs réglez passans droit des mains des Peuples en celles du Prince , comme la France avoit été régie durant onze cens ans , & comme le sont tous les Etats du monde , tant anciens que nouveaux.

La certitude de ce changement coûte la perte de la moitié des biens du Royaume en pur anéantissement, n'y aïant point de Traité qui n'abîme vingt-fois autant de Denrées, qu'il fait passer de profit dans les coffres du Prince : Cette certitude , dis-je , ou plutôt la cause du Souverain & des Peuples , qui ne sont point deux choses séparées , étoient dans de mauvais termes , d'avoir à défendre leurs intérêts devant des gens qui étoient Juges & Parties , contre toutes les règles de la Justice & de la raison.

Et le prétendu zèle pour le bien de l'E-tat , que l'on voudroit supposer avoir été assez grand dans leur personne , pour préférer le bien general à leur utilité particulière , lorsqu'ils se trouvoient en compromis devant eux , & qu'il s'agissoit de donner leur Jugement ; ne peut être pensé n'y allegué rai-

raisonnablement après Catherine de Medicis, qui succomba à la tentation, comme on l'a dit, dans une occasion bien plus importante, quoi qu'elle eût de bien plus forts intérêts, & personnels & publics, de n'avoir pas cette foiblesse.

Outre que ce qui s'est passé en plusieurs autres rencontres, ne montre que trop lequel des deux en pareils procès a toujours perdu sa cause.

Mais enfin quelque forte vocation qu'eussent ces Messieurs de faire leurs affaires aux dépens du Roy & des Peuples, il s'en falloit beaucoup qu'ils taillassent en plein drap; la volonté y étoit toujours toute entière, mais le pouvoir souvent y manquait.

Les Parlemens & les Compagnies s'étoient conservé l'autorité de faire des Rémontrances lors des établissemens, qui aïans pour principes ceux qu'on vient de marquer, eussent fait un trop notable préjudice au Roy & aux Peuples.

Voilà le Palladium ou Dieu tutelaire qui avoit conservé la France depuis la suppression des Etats Généraux qui avoient cette fonction auparavant, & qui s'en étoient si bien acquittés, que jamais Monarchie, depuis la création du monde, n'a été de si longue durée ny si florissante, aïant fourni

au

au Monarque dans les besoins trois fois plus que les manières opposées, sçavoir les Partisans, n'ont jamais fait dans les nécessitez les plus urgentes, comme peut être celle d'aujourd'huy. Il ne faut que le Règne de François I. pour fermer la bouche aux contredisans, & à eux & à leurs protecteurs.

Ces Etats avoient si bien fait, & les Compagnies Superieures après eux, qu'ils avoient fait doubler tous les trente à quarante ans les biens du Royaume, ainsi que ceux du Roy, & cela jusqu'en 1660. malgré les traverses qui leur étoient données par ceux dont on vient de faire l'histoire, & qui commencerent il y a déjà plus d'un Siècle à faire supprimer les Etats Généraux.

Outre les raisons que ce détail fait assez présumer pour en user de la sorte, on n'a qu'à jeter les yeux sur les Harangues prononcées publiquement, au conspect du Roy & de tout le Royaume, pour voir comme les Traitans & leurs Fauteurs sont accommodés, pour convenir par quel intérêt ces Assemblées conservatrices du Royaume ont été anéanties.

Mais enfin les Compagnies Superieures y avoient suppléé, & avoient produit à peu près la même utilité; en sorte que la France se trouvoit en 1660. en l'état le plus flo-

rissant qu'elle se fût jamais vûë : le même
 fort à cet égard de remontrance que l'on leur
 a fait subir, en a fondé la décadence, que
 l'on peut dire aujourd'huy être arrivée à sa
 perfection du côté des facultez des Peuples
 seulement ; non de leur zèle, ni même du
 pouvoir naturel du Commerce & de la cul-
 ture des Terres : puisque pour ne pas souf-
 frir les esprits un moment dans une idée si
 désagréable, la plus grande partie peut être
 rétablie en deux ou trois heures, par la sim-
 ple cessation de la plus grande violence que
 la Nature ait jamais soufferte depuis la créa-
 tion du monde : & cette proposition est
 faite de la part des Peuples mêmes, aux
 conditions déjà tant de fois marquées, que
 si toute objection que l'on pourra faire,
 soit pour le temps, soit pour le péril, ne soit
 pas une preuve & une montre évidente d'u-
 ne extravagance & d'une prévarication ache-
 vée ; l'Avocat consent d'être luy-même trait-
 té comme un insensé, & c'est ce qu'on ver-
 ra dans la suite invinciblement, ainsi que
 l'impossibilité de sortir autrement de la con-
 joncture présente, après qu'on aura dit un
 mot de cette suppression de remontrance, &
 des circonstances qui ont réduit la France
 depuis 1660. au malheureux état où elle
 se trouve, de ne pouvoir plus fournir les
 besoins du Roy, quoy que beaucoup au-
 dessous

deffous de ce qu'elle avoit contribué autrefois , & de ce qu'elle peut faire encore une fois par deux heures seulement d'attention.

CHAPITRE HUITIEME.

VOicy en 1660. ou 1661. l'assemblage des deux plus grands contradictoires unis ensemble qui se rencontrèrent jamais, fçavoir, une très-grande integrité dans le Ministre , & un très-grand desordre dans l'administration.

Les Tributs réglez comme les Tailles, passant droit des mains des Peuples en celles du Prince très-négligées ; ce qui avoit déjà été commencé sous le ministère précédent, & les affaires extraordinaires, ou plutôt les Traitez & les Partis portez au comble de leurs vœux. Cette négligence des Tailles de dessein prémédité, afin que le desordre les rendant insuffisantes à atteindre aux besoins de l'Etat, cela ne donnât lieu aux affaires extraordinaires, par pure surprise du Ministre, qui étoit très-integre.

Aucune Denrée ne devint exempte ; nul lieu, nul passage ne se pût plus rencontrer sur une route, qu'il ne fallût donner des dé-
cla-

clarations , & payer des Tributs , par des séjours uniquement pratiquez par des Commis pour tout faire consommer en frais , encore trois fois plus ruineux que les sommes mêmes.

Ce n'est pas tout , on vit plusieurs Traitans d'Impôts sur une même Denrée , principalement les Liqueurs , dans un même lieu & pour un même Prince , ce qui sembloit devoir porter sa réprobation avec soy , puisqu'ayant leur fortune telle qu'on l'a vûë , à prendre par préciput , ainsi que les frais de Bureau & de Commis , & ceux-cy chacun les embarras & les séjours des Voituriers à employer à leur profit , les ayant érigez en revenu par l'exigence de contributions particulieres pour l'exemption ; outre que ces préciputs , dis-je , étoient autant d'enlevemens ou larcins qu'on faisoit au Roy , tout ce qui se leve sur les Peuples , & ne passe point directement entre ses mains , ne pouvant être apellé autrement.

Mais c'est là le moindre desordre de pareilles manieres ; parce qu'au moins si cela n'avoit point eu d'autre mal , il n'y auroit rien eu d'anéanty , & la seule justice se seroit trouvée uniquement blessée : mais les suites d'une pareille conduite sont & ont été quelque chose de bien éfroyable.

Comme la richesse consiste dans une échan-

échange continuelle de ce que l'un a de trop avec un autre , pour prendre en contr'échange celles dont celui avec qui il traite abonde ; du moment que cette facilité manque , ou plutôt ce commerce , un Pais devient aussi-tôt misérable au milieu de l'abondance.

Or il faut que cette heureuse situation s'arrête du moment que les proportions en sont ôtées , & qu'un Commerçant , sans qu'il importe lequel des deux , ne pourroit faire l'échange ou le troc qu'à perte , par rapport aux frais qu'il a falu faire pour l'établir , auquel cas voila aussi-tôt le marché rompu , ce qui désole également l'une & l'autre partie , & a incontinent après une suite effroyable de misere , parce que l'opulence d'un Etat , sur tout de la France , consistant dans le maintien de toutes les Professions , au nombre d'aujourd'hui de plus de deux cens , leur existence est réciproquement solidaire , se donnant à tous momens , & recevant pareillement la vie les unes des autres.

Ce sont les fruits de la terre , & en premier lieu les Grains & les Liqueurs qui commencent le mouvent , qui passans par le canal des Maîtres & Propriétaires aux mains des Ouvriers , ils donnent en contr'échange le fruit de leur travail , toujours aux conditions marquées de proportions qui-fassent trou-

trouver le compte à tout le monde, sans quoy le moindre déconcertement devient aussi-tôt contagieux, & corrompt toute la masse.

C'est la crainte d'un pareil desordre qui fait jetter aux Hollandois le Poivre dans la mer, & qui fait donner aux Anglois de l'argent aux dépens du Public, à ceux qui viennent du dehors enlever les Bleds dans l'abondance.

Et c'est néanmoins le contraire par une surprise éfroyable, que l'on bâtit & fomenté tous les jours en France, par toutes sortes d'efforts depuis 1660. qui est uniquement la cause des quinze cens millions de perte, arrivée au Royaume depuis ce temps.

Les Bleds ont éprouvé & éprouvent à chaque moment ce sort : Mais comme il n'en est pas question presentement, & que l'on en a déjà parlé, comme l'on en fera encore mention, lorsqu'il s'agira du rétablissement possible en deux heures, on vient aux Liqueurs, qui sont la seconde manne primitive du Royaume, tant pour la subsistance des Peuples, que pour leur former du revenu ; l'excédent de la consommation personnelle dans les Propriétaires, leur fournissant le moyen de se procurer le surplus de leurs besoins, comme pareillement aux ouvriers de ces mêmes besoins, le canal pour se pourvoir de Liqueurs.

Or

Or ce qui s'est fait depuis 1660. a condamné les deux tiers des Peuples à ne boire que de l'eau, parce que la plupart des Propriétaires des Vignes ont été obligez de les arracher, & réduits par là à la dernière misere.

Voicy comme la chose est arrivée : Ces Liqueurs, tant Vins, Cidres & Eaux-de-Vie, qui passoient avec profit réciproque des mains des Maîtres en celles des Ouvriers & Acheteurs, furent obligez tout à coup de recevoir une hausse effroyable de prix, pour porter le profit des Traitans; ainsi que ce qu'on donnoit au Roy, qu'on a toujours augmenté presque à tous les Baux; les frais des Bureaux & Commis, les séjours ruineux que les voitures étoient obligées d'endurer, pour acquitter ces Droits en divers lieux, ou bien pour racheter ce même séjour, tout cela devant être porté par la Marchandise, ce qui la mettant à un taux exorbitant, & ceux qui en faisoient leur provision auparavant, n'y pouvans atteindre par le fruit de leur travail; ce fut une nécessité ou de s'en passer, ou de l'avoir du Marchand à une perte considerable de sa part; ce qui est toujours égal pour l'un & pour l'autre, par les raisons marquées, & par consequent la ruine d'un Etat; ce qu'on ne peut nier être aujourd'huy la situation de la France, non plus

plus que ce ne soit de pareilles causes qu'elle est provenüe.

Enfin les choses vinrent dans un si grand excès en 1677. qui fut une année très-abondante, que les Vignerons ou Marchands ayant voituré des Vins par une Riviere en une Foire d'une Ville considérable, & le nombre excédant la consommation, (quoique dans les temps précédens, elle eût été six fois plus forte avec profit;) en sorte que ces Marchands ne trouvant pas à beaucoup près le prix de l'impôt qu'il avoit fallu garantir & promettre par avance en abordant, ils voulurent quitter aux Traitans leur Denrée en pure perte, ne demandant qu'à s'en retourner libres de leur obligation: mais ceux-cy déclarerent que ce marché leur seroit trop préjudiciable, & que tout ce qu'ils pouvoient faire de plus favorable, étoit que les Bâteaux répondissent pareillement du Droit, & qu'ils s'abstiendroient d'exercer leur contrainte sur les personnes.

Il ne faut pas consulter l'Oracle pour convenir que c'est à de pareilles manieres que la France est redevable de sa ruine: mais afin qu'on ne révoque point de pareils faits en doute, qui sont néanmoins très-constans, ce qui se passe tous les jours en France dans plusieurs de ses Provinces, est d'un pareil degré d'honneur, bien qu'ils se soutien-

nent

ment nuit & jour avec la dernière exactitude, l'autorité du Roy & de Messieurs les Ministres y étant pareillement employée, par la plus grande des surprises.

L'on sçaura que toutes les Denrées du Japon & de la Chine étant arrivées en France, n'augmentent de prix qu'elles ont coûté sur le lieu, que des trois parts sur une, ne faisant que quadrupler, & même souvent moins.

Les Droits des Princes d'où elles sortent, & qui n'ont point d'autres revenus que ces Douanes trois à quatre mille lieües de trajet, les tempêtes & les Pirates, ne coûtent que cette somme à conjurer.

Mais les Liqueurs qui viennent d'une Province à l'autre, quoi que souvent limitrophe, augmentent de dix-neuf parts sur vingt, & même davantage.

Les Vins que l'on donne dans l'Anjou & l'Orleannois souvent à un sol la mesure, & même moins, c'est-à-dire, avec perte du Vigneron, se vendent vingt & vingt-quatre sols dans la Picardie & Normandie, & il n'y a pas encore trop à gagner pour les Marchands : c'est-à-dire, que les Comis & Traitans qui empêchent ce trajet, sont six fois plus formidables & plus destructeurs du Commerce, que ne sont pas les Pirates, les tempêtes & trois à quatre mille

lieux de route ; en sorte que les Liqueurs croissant aux portes de ceux qui ne boivent que de l'eau , ils sont obligez d'être dans cette misere , ou de l'acheter six fois plus que si les Liqueurs venoient de la Chine & du Japon ; ce qui ruine également les Marchands & les Acheteurs par les raisons marquées , & par conséquent le Roy.

Comme le premier mobile de tout ce beau ménage sont ceux qu'on appelle les Fermiers du Roy , on peut appercevoir par tout ce narré , qui ne fait mention que d'une partie du desordre , dont on peut voir le surplus dans le Livre qui porte pour titre *Le Detail de la France* , ou plutôt par ce qui est public aux yeux de tout le monde : On peut voir , dis-je , comme ce nom de Fermier du Prince convient peu à ces Messieurs ; puisque le devoir & la fonction d'un homme qui tient une recette , étant de cultiver & de faire valoir le fonds le plus qu'il est possible , eux au contraire ont crû ne pouvoir mieux faire le profit du Maître , qu'en détruisant tout , & causant plus de ravages que des Armées ennemies qui auroient entrepris de tout desoler. Ces excès ou ces fleaux de Dieu n'ayans qu'une courte durée , après quoy un Pais sacagé , se remet incontinent après souvent mieux qu'auparavant , ainsi que l'on a déjà dit plusieurs fois.

Mais

Mais il n'en va pas de même de ceux-cy, après que dans un Bail le plus aparent où le plus grossier a été détruit, les successeurs n'y peuvent faire leur compte que par un rehaussement de Droits, qui diminuans encore la consommation, augmentent par conséquent la ruine & des peuples & du Roy, qui n'a d'autre bien que les fonds de ses Sujets, lesquels ne le peuvent payer qu'à proportion des fruits qui croissent dessus, & qui peuvent être consommés, sans quoy ils demeurent en perte, & sont abandonner la terre, comme il n'est que trop connu.

Et pour un si important service, ces Messieurs font des fortunes de Prince; & pour anéantir cent fois plus de biens qu'ils n'en font passer aux coffres du Prince; ils méritent d'avoir mille fois plus de facultez qu'ils ne possédoient en se mettant en besogne.

Voilà pour les Aydes que l'on sçait jouer un si grand Rôle, dont la ruine de la France, & dont la cessation sans nuls risques & périls; aura une si grande part dans le rétablissement des cinq cens millions de bien aux Peuples, sans qu'il soit besoin de plus d'une demie-heure d'attention, comme on fera voir dans la suite.

On vient aux Douïannes, Droits de Passa-

ges & Sorties du Royaume , sur lesquels on peut dire d'abord que c'est à peu près le même cérémonial , même desolation & même extravagance , par erreur au fait dans Messieurs les Ministres ; qu'à l'égard des Aydes.

Il est à remarquer encore que celles qui se payent dans le milieu du Royaume de Province à autre , comme réputée étrangère , sont indignes & font honte à la raison.

Elles avoient été établies lorsque ces Contrées apartenoient à des Princes autres que les Rois de France ; mais étant depuis dévolues à la Couronne , & n'y en ayant aucune qui ne cause des vexations effroyables par des séjours ruineux des Voituriers , & qui ne desolent par conséquent le Commerce & la consommation.

Elles ont dû être ôtées , & le produit tout au plus remis avec les autres Tributs , comme la Taille ; ce qui fait étant , comme cela est possible en un moment , le Pais y gagnera cent pour un , dont le Roy aura amplement sa part , c'est-à-dire trois fois plus qu'il ne recevoit.

La Douane de Valence doit sa naissance à un crime que le malheur des temps fit tolérer , & que par conséquent le rétablissement de l'ordre devoit abolir.

Lors

Lors des Guerres Civiles de la Religion , le Connetable de Lesdiguières s'étant rendu Chef du Party des Huguenots dans cette Contrée , établit cet Impost par la force majeure sans aucune autorité du Prince , pour l'entretien de ses Troupes ; & après que les choses furent pacifiées , des intérêts personnels , contraires à ceux de l'Etat , l'ont maintenu jusqu'à présent.

C'est ces mêmes abus qui les ont fait maintenir & augmenter tous les jours à vûe d'œil , & par conséquent la ruine du Royaume : ce qui a été si loin pour les Droits de Sortie , quoy qu'on sçache que la richesse d'un Etat consiste dans les Envoys au dehors , qu'il ne s'en trouve jusqu'à vingt-six dans un seul Port de Mer , c'est-à-dire , vingt-six Droits ou Déclarations à passer à diverses Personnes ou différents Bureaux , avant qu'un seul Vaisseau puisse décharger ou mettre à la voile , & emporter ou débarquer les Marchandises chargées.

Il n'y a pas un de ces Receveurs de Droits ou Déclarations , qui ne veuille faire sa fortune : Ils sçavent bien tous que ce ne peut être par le moyen de leurs gages , qui sont souvent très-médiocres ; ce n'est donc que par les vexations telles & semblables que l'on a marquées à l'Article des Aydes : Ce qui va si loin , qu'un célèbre Négociant ,

pour être quitte d'un coup de chapeau que doit le Vendeur de certaines Denrées avant que de les livrer, par une ancienne Ordonnance, on ne sçait sur quoy fondée; pour être quitte de cette servitude; ou plutôt de ces accompagnemens qu'on avoit soin de cultiver comme le reste, il donnoit quinze cens livres par an en pure perte, qui n'alloient point assurément au profit du Roy, non pas même de ses prétendus Fermiers; encore vouloit-on luy persuader que l'on luy faisoit grace: Ainsi on peut juger du reste par cet échantillon.

C'est par de pareilles manieres, dont ceey n'est que la moindre partie, que les Etrangers, lesquels de compte fait auparavant 1660. prenoient une fois plus de Marchandises du Royaume qu'ils n'en apportent, en ont depuis ce temps introduit deux fois plus qu'ils n'en ont enlevé, c'est-à-dire, que la France est devenuë redevable de créanciere qu'elle étoit.

Mais comme d'abord les Peuples qui voyoient que l'on les minoit peu à peu, & qu'ils étoient comme brûlez à petit feu, ne manquoient pas une entiere complaisance pour des manieres qui les desoloient, & qu'ils faisoient agir les Compagnies Supérieures par des remontrances sur de pareils éta-

établiffemens , en faifant voir qu'ils porteroient un très-grand préjudice au Roy , & n'étoient utiles qu'aux Entrepreneurs ; quelqu'intègre & quelqu'éclairé que fût le Miniftre , il crût que c'étoit une atteinte à l'autorité du Roy , & une dérogance au refpect dû par des Sujets à leur Souverain.

Il fit abroger les remontrances par l'Ordonnance de 1667. qui établiffoit , que tout Edit qui feroit préfenté , feroit accepté & exécuté par provifion , fauf à en remontrer après la furprife ; ce qui étoit tout à fait inutile , parce que chaque nouveauté fe fortifiant de Patrons , perfonne ne s'en vouloit rendre ennemi , outre que les longueurs , pendant que le mal faifoit fon cours , rendoit vaines toutes les pourfuites.

Cette même Ordonnance fut encore renouvelée en 1673. Voila la fondation & le couronnement des quinze ^{cents} millions de rente perdus dans le Royaume depuis environ quarante ans.

Et la ruïne de la France qui avoit été tentée inutilement pendant plus d'un Siècle & demy , comme on l'a fait voir ; ne pût avoir fa perfection qu'en y employant l'autorité du Roy toute entière , fans quoy on n'en fût jamais venu à bout.

En effet , fi lors d'un premier Droit établi fut l'Entrée des Boiffons & Liqueurs
dans

dans une Ville de grande consommation, sur la présentation d'un second par un nouveau Traitant, nouveau Bureau & nouveaux Commis, avant que d'en souffrir l'introduction, on avoit remontré que cela étoit contraire aux intérêts du Roy; parce qu'outre que ces nouveaux frais n'alloient point à son profit, c'étoit un surcroît d'empêchement à la consommation qui étoit détruite par ses manieres, sans nulle utilité à personne; & que si Sa Majesté vouloit hauffer la levée, il falloit qu'il n'y eût qu'un Enchérisseur; Sçavoir, celui qui en diroit le plus, qu'un Bureau, qu'une Recette, & par conséquent qu'un embaras au Commerce. Sur de pareilles remontrances, dis-je, auroit-on pû dire sans renoncer à la raison, que c'étoit l'intérêt du Prince, que tous ces préciputs, tant de frais que d'annéantissement, fussent portez par la Marchandise.

Ce degré d'horreur se renforce au troisième, au quatrième & au cinquième, & enfin au onzième établissement, comme il se trouve en quelques Villes du Royaume, sur une même Denrée, dans un même lieu, toujours avec les mêmes circonstances, ou plutôt les mêmes vexations, qui ont réduit la consommation d'une de ces Villes, où cette malheureuse Scène se passe, de soixan-

te mille piéces de Vin qu'elle étoit autrefois , presentement à peine à quatre mille , & fait par conséquent arracher les Vignes , & diminuer la Taille de six fois plus que le Roy ne recevoit de cette hausse des Aydes.

Que l'on ne s'étonne donc plus des dix millions de rente perdus sur la seule Election de Mante , & à proportion autant dans le reste du Royaume , par un intérêt solidaire que toutes les Provinces ont les unes avec les autres.

Tout de même à l'égard des vingt-six Droits ou Déclarations sur la charge d'un Vaisseau : La simple exposition du fait dès la premiere addition au premier Droit , bien loin d'attendre le vingt-sixième , eût formé un degré d'horreur , qui n'eût pas permis d'opiner autrement dans le Conseil du Roy , que par des exécérations contre les Auteurs de pareilles Impositions.

Qu'est-ce qui n'eût point pensé que c'est la même chose sans aucune différence , que si un Prince ayant à recevoir cent mille livres par an sur quelques Particuliers très-disposez , & très en état de les payer , son Intendant commettoit dix personnes avec chacun mille livres de gages , pour percevoir dix mil livres chacun , bien qu'un seul faisant toute la recette n'eût pas de quoy
s'em-

s'employer en ne donnant que la vingtième partie de son temps ?

Ne diroit-on pas que l'Intendant partage ces gages moitié par moitié avec les Commis, & qu'il fait son compte aux dépens de celui de son Maître ?

Cela est justement arrivé depuis 1660. par l'abrogation des remontrances des Peuples, non de la part du Ministre qui étoit très-intègre, mais du côté de la Cour, & de toutes les Personnes considérables du Royaume, qui ont érigé ces desordres, ou plutôt la ruine de la France en revenu réglé.

Premièrement on ne parvient à la place de Receveur ou de Fermier Général, qu'en prenant des Recettes à plus haut prix que leur juste valeur, des Personnes d'élévation, qui font cela fort innocemment, ne sçachans pas ce que doit coûter un pareil profit au Roy & au Royaume.

Toutes les Commissions sont autant de Bénéfices briguez par toutes les Personnes de condition, soit pour servir de récompense à leurs Domestiques, & leur épargner leurs bourses, ou pour en tirer des contributions personnelles.

C'est ce que Monsieur Fouquet déclare dans ses Défenses, & nomme tous les Demandeurs en de pareilles occasions ; sçavoir
toutes

toutes les Personnes de la Cour & du Conseil actuellement vivans.

Ainsi quelque bonne intention qu'aye un Ministre , il n'est aplaudi & on ne chante ses louanges qu'à proportion qu'il contente tant de Demandeurs : ce que ne pouvant faire non-seulement en ne levant que des Tributs réglez , mais même par un petit nombre d'affaires , qui ne pourroient pas contenter la vingtième partie des prétendans ; il faut qu'il donne les mains comme malgré luy , à toutes ces horreurs.

Voilà les manières & la nation qui ont réduit le Royaume en l'état où il se trouve , d'une façon d'autant plus déplorable , que ceux qui auroient été à la portée de faire entendre au Roy & à Messieurs les Ministres les desordres & les causes d'où il provenoit , étoient engagez par leur intérêt à le maintenir.

Et c'étoit leur langage , lorsque l'on se déclaroit contre ces manières d'une façon sourde & à paroles perduës , de publier que c'étoit des esprits inquiets & visionnaires qui tenoient ce langage , & qui vouloient même renverser le Royaume , appellans renversement la cessation du plus grand bouleversement qui fût jamais.

En effet , si la France n'avoit consisté qu'en quatre ou cinq cens personnes , dont tout
au

au plus un pareil cortège étoit composé, c'est-à-dire de Sujets qui méritent du ménagement, ils auroient eu raison de parler de la sorte : mais comme au contraire le Royaume qui consiste en quinze millions d'ames, & le Roy à la tête, qui sont ruinez par ces manieres, pour faire subsister un si petit nombre de semblables allégations, ne peuvent être qu'une extravagance achevée.

Ce genre de gouvernement ayant ruiné tous les revenus, & les Traitans & les Partisans n'ayans plus de fortune à faire par l'addition de nouveaux Droits sur les Denrées : ce qui n'étoit plus possible, la Guerre de 1689. survint & Messieurs les Ministres, quoi que personnellement très-intègres, ne suposèrent point qu'il y eût d'autres mesures pour trouver les fonds nécessaires, que par les canaux qu'on vient de coter, sçavoir le service des Traitans & Partisans, qu'ils acceptèrent à l'égard des fonds & immeubles, pour leur faire souffrir le même sort qu'avoient éprouvé les Revenus & Denrées, sur lesquelles il n'y avoit plus rien à faire, qui sont les termes dont ils se servent ; ce qui signifie en langage clair & net, qu'il n'y avoit plus rien à gagner pour eux, quand il n'y a plus rien à détruire.

Ce qui saute aux yeux de tout le monde est

est trop public , sçavoir une desolation generale , qui est leur ouvrage , pour laisser le moindre soupçon que cette expression soit trop forte & trop violente.

Ils attaquèrent dont les Charges & Dignitez de la Robe , ainsi que les emplois de leurs dépendances , que l'on sçait composer ou qui composoient une si grande masse dans le Royaume , & en quinze ou seize ans ils leur ont fait souffrir le même sort des Revenus , au même compte de la destruction des Denrées & produit des terres , sçavoir vingt de perte en pur anéantissement , pour un de profit au Roy : ce qu'il y a de plus cruel , est que cela a coupé l'arbre par le pied , & anéantit toutes les fabriques de monnoye en papier & parchemin , qui roulant sur la solvabilité des Propriétaires des immeubles , du moment qu'ils ont été exposez à un anéantissement continuel , tout le crédit qui rouloit dessus s'est évanoui , & il a falu de l'argent en personne.

Sans qu'on puisse se plaindre en aucune façon de Messieurs les Ministres , qui pratiquoient ces manières avec la dernière douleur , mais il leur étoit également impossible d'en user autrement , qu'il le seroit à un Sujet né dans l'erreur , d'embrasser & de professer la Religion Catholique , dans un País où il n'y auroit que des Hérétiques.

Mais enfin ce moyen étant absorbé, & ayant pris fin comme l'autre, & aucun Partisan ne se présentant plus pour traiter de nouveautez, parce qu'il est assuré qu'il ne s'en pourroit pas défaire, ceux qui s'étoient accommodés de presque toutes, ne s'en trouvant pas bien, & les voyant exposées à souffrir le sort de leurs Prédecesseurs, sçavoir à payer une seconde fois ; ou bien de n'avoir rien acheté, & d'avoir perdu leur argent : On espere que le rétablissement de la France dans une conjoncture si importante n'aura plus tant d'ennemis à combattre, d'autant plus que l'on déclare que ce qui est fait, est fait, & que l'on ne prétend faire rendre gorge à qui que ce soit, contre l'usage ordinaire.

Que si on s'est étendu sur cette troisième cause des desordres de la France, c'est pour couper pied à toutes les objections que l'on pourroit faire au rétablissement du Royaume.

Outre que d'ailleurs, bien qu'il ne soit pas nécessaire de supprimer les Fermes ny les Fermiers du Roy, quoy que ce fût le plus grand service que l'on pourroit jamais rendre à l'Etat, témoin le ménage qu'ils y ont fait depuis 1660. Cependant il est nécessaires que leurs fonctions soient réduites à un cérémonial moins desolant,

ce qui leur sera utile loin d'être dommageable.

Or comme jusqu'icy ils ont été regardez comme des gens sacrez jusqu'à la moindre partie de leur ministere , quelque'effroyable & quelques désolantes qu'elles soient toutes ; il a été à propos d'en faire un erayon , & de montrer en même-temps qu'il s'en falloit beaucoup que les Fondateurs & Protecteurs de l'Ordre fussent gens à canoniser , n'ayant eu rien moins pour objet dans de pareils établissemens , que l'interêt du Roy.

Cet éclaircissement procurera un peu plus de tranquillité au salut du Royaume , en faisant examiner par quel motif on y fera des objections , ainsi que les personnes qui les mettront en avant.

C'est de cette manière qu'on prétend s'acquitter en deux heures de la promesse contenue dans le Titre & au commencement de ce Mémoire , c'est-à-dire , par la cessation de la plus grande violence que la Nature ait jamais éprouvée depuis la création du monde , n'y ayant pas un des trois établissemens dont il est question , qui ne soit une extravagance achevée , commise innocemment depuis 1660. par erreur au fait , sur la foy de la probité des premiers Auteurs ; mais qui ne peut être soutenue après connoissan-

ce de cause , sans renoncer à la raison ,
comme l'on verra invinciblement par la
suite.

CHAPITRE NEUVIEME.

Personne ne peut douter , après ce qui
vient d'être rapporté , que l'on ne faie
aucune injustice aux Aydes, Droits de Pas-
sage , Sortie du Royaume , en mettant sur
leur compte la cause de huit cens millions
de perte , de quinze cens qu'éprouve le
Royaume depuis 1660.

Or comme cette cause est encore plus vio-
lente que les deux autres , il ne faut constam-
ment qu'un instant pour la faire cesser , avec
d'autant moins d'inconveniens & de crainte ,
qu'il est certain que ce n'a jamais été que
l'interêt des Entrepreneurs qui a mis les
choses sur ce pied.

Pour se résumer donc , l'Etat est presente-
ment à l'égard de ces trois causes de sa ruine ,
comme un Particulier , & même une Con-
trée qui se trouveroient dans la dernière de-
solation par un principe très violent , agis-
sant sur eux immédiatement , & dont la sim-
ple cessation pourroit en un moment les re-
mettre dans une très-grande félicité.

Un

Un homme condamné à mort pour un crime d'État, avec une confiscation de tous ses biens, qui seroient fort considerables, recevant sa grace du Roy passeroit dans un instant du dernier malheur à une très heureuse situation.

La Ville de la Rochelle, qui éprouva les rigueurs que l'on sçait, lors de sa prise par le Roy Louis XIII. ne fut qu'un moment à acheter le pain cent sol la livre, c'est-à-dire voir tous les jours cent ou six vingt de ses Habitans mourir de faim, & puis les portes ouvertes par sa reddition, se procurer ce même pain à moins d'un sol livre.

Si quelqu'un dans l'un & l'autre de ces deux cas proposans le remede qui les tiroit d'affaire, eût eu pour objection que l'on ne pourroit prendre ses mesures sans déconcerter leur situation naturelle, outout au moins, qu'ils n'auroient pû jouir des fruits de ses graces après qu'elles auroient été faites, qu'une Guerre qui se passeroit à deux cens lieues, ne fût finie, n'estimeroit on pas que ceux qui tiendroient un pareil langage, mériteroient les petites Maisons, ou plutôt daigneroit-on leur répondre ?

On maintient encore une fois, que de tout point c'est la situation de la France à l'égard des cinq cens millions de rente, par-

tie de quinze cens perdus que l'on luy peut rétablir en deux heures , sans risquer davantage qu'à l'égard de ce Particulier condamné & de la Rochelle assi.gée , & que les allégations de prétendu déconcertement, de peril ou de conjoncture de la Guerre, font d'un pareil degré d'extravagance qu'il l'auroit été dans les deux cas qu'on vient de marquer.

Ainsi pour entrer d'abord en matiere , & prendre les trois causes l'une après l'autre pour leur cessation , comme on a fait pour leur découverte , on va voir en particulier comme en general , qu'il n'y a pas moyen de tenir pied sur la contradiction , sans renoncer à la raison.

La Taille qui se trouve la premiere à la tête , comme ennemie jurée de la consommation par son incertitude , qui met tout le monde sur le qui vive par son injustice , qui fauche tous les Sujets les uns après les autres , sans les quitter qu'ils ne soient sans pain , sans meubles & sans maisons ; & la collecte qui oblige ceux qui ont quelque chose , de payer de temps en temps pour les insolubles , ou de périr à la peine , comme il arrive souvent. Ce desordre , dis-je peut être conjuré de toutes ces trois effroyables branches en un moment , par un simple ordre de Messieurs les Ministres , aux
Inten-

Intendans des Provinces , de faire observer les anciennes Ordonnances dans la dernière exactitude , sans nulle acceptation de personne.

Les descentes de Messieurs les Maîtres des Requêtes dans les Provinces , qui n'étoient qu'en quelque saison de l'année , n'avoient été anciennement ordonnées que pour ce sujet.

Il est marqué en termes exprés , qu'ils imposeront sur le champ , & mêmes les Elûs ; ceux qui n'ont pas un taux proportionné à leur exploitation , soit en propre ou par fermages , & qu'ils déchargeront pareillement ceux qui se trouveront dans une situation opposée.

Les Mandemens des Tailles , envoyez toutes les années dans les Paroisses , l'ordonnent semblablement : Cependant on peut assurer qu'il n'y eût jamais rien de plus mal exécuté ; & il est même presque impossible que cela soit autrement , par rapport aux Sujets qui ont cette fonction.

Anciennement ce n'étoit que des Personnes du Pais , mais depuis quarante ou cinquante ans , il a falu absolument n'en point être : en sorte que quelque bonne intention qu'ils ayent , il est impossible qu'ils fassent jamais rien de bien , arrivant dans une contrée où ils ne connoissent rien , tout le monde

de étant payé pour leur faire de faux rapports, & qui que ce soit pour leur dire la vérité.

Cependant l'exécution des anciennes Ordonnances & la justice sont aisées à mettre en pratique, après que Messieurs les Ministres l'auront commandé, qui est par où il faut commencer.

Il n'est question que d'ordonner, que chaque Intendant partagera le soin des Elections à trois ou quatre Officiers de ces Compagnies, choisissans ceux qui sont entendus, non seulement dans le Commerce & dans le Labourage, mais même qui connoissent les Contrées & les facultez des Particuliers qui y ont du bien, ce qu'il est aisé de savoir quand on voudra s'y employer fidèlement, jusqu'à un sep de vigne, un arbre & un ponce de terre, & la moindre bête de nourriture.

Cette connoissance acquise ou par eux, ou prenans des mémoires de Sujets entendus, comme il s'en trouve dans toutes les Paroisses, moyennant quelque legere rétribution, il faut qu'ils fassent une estimation des facultez de chaque Village, en marquant sur un Rôle à chaque Cotte, ecluy là a tant de terres en fermage ou à luy, de tant de valeur, tant en labour, tant en simple pâture, tant d'excellente, tant de médiocre, tant de

de bestiaux, & tant de Vignes ou de Cidre
année commune, & son fermage va à tant
par an.

Quelque surprenant que cela paroisse en
gros, il n'y a rien de plus facile dans le par-
ticulier, lorsque ce sont des gens du métier :
& quand une Election seroit composée de
cent cinquante ou deux cens Paroisses, trois
ou quatre Sujets dans chacune en viendront
facilement à bout en quinze jours ou trois
semaines ; c'est-à-dire, tout le bien d'une
Généralité seroit constant & connu en aussi
peu de temps, tous travaillans dans le même
moment, & ainsi que celui de tout le Royau-
me par la même raison.

Il faudroit marquer aussi le nombre des
Privilegiez, soit Nobles ou Ecclesiastiques,
ou par leur employ, si c'est par ancienne ou
nouvelle création, & s'ils n'excèdent point
la qualité d'exploitation portée par leur pri-
vilege.

Tout de même des misérables n'ayans que
leurs bras pour leur subsistance, sans nulle
occupation que leur simple demeure.

Les choses en cet état, un Intendant
seroit faire la balance des biens de toute la
Généralité, Election par Election, pour im-
poser la Taille sur chacune à proportion des
biens.

Et puis par subdivision par Paroisse, &
les

les Préposez ensuite sur chaque Particulier, sans se rapporter aux Habitans que pour en prendre les Mémoires, n'y ayant aucun d'eux qui ose & qui soit en état de mettre les Receveurs ou Fermiers des personnes considérables, à son juste taux.

Ainsi du premier abord, voilà l'incertitude & l'injustice qui coûte plus de trois à quatre cens millions de rente au Royaume, sauvée, & même les Procès, puisqu'il n'y ayant plus que des questions de fait, le Subdélégué ou l'Intendant les pourroit vider sur le champ.

Mais il faut encore sauver la Collecte, & cela est aisé, même de l'agrément des Peuples.

Il faut ordonner que quiconque portera dans les trois premiers mois de l'échéance de la Taille, toute son année droit en Recette, sera exempt d'être Collecteur, ni garant du Recouvrement de la Paroisse; il n'y a qui que ce soit, jusqu'aux plus misérables, qui ne vende sa chemise pour être exempt de cette servitude, laquelle lui venant à tour par l'acceptation que ne manqueront pas de faire les riches de ce party, ils donneroient tout pour avoir le même avantage.

Il faut ordonner parcelllement, que la Taille & les autres Impôts qui l'accompagnent

gnent pendant la guerre , se prendront par privilège comme une rente foncière , c'est-à-dire , auparavant le prix du louage des Terres & Maisons.

L'usage étoit cy-devant , que le Maître précédoit pour une année sur la Taille , mais c'étoit à cause de son injustice qui eût souvent tout emporté ; ainsi étant ôtée , & l'équité rétablie , comme la cause cesse ; l'effet doit cesser pareillement.

De cette maniere , le Receveur des Tailles décernera chaque Contrainte contre chaque particulier , lors qu'il aura passé sa submission au Greffe de l'Election au premier envoy des Mandemens , qu'il entend payer toute son Imposition dans les trois mois , pour être exempt d'être Collecteur.

Que si il ne l'effectuoit pas , il n'y auroit rien de gâté , puisque cette redevance précédant le paiement du Maître , ce seroit à lui à y donner ordre.

A l'égard des Villes taillables & 'gros Bourgs , où la seule industrie paye une grosse Taille , il les faut absolument mettre en Tarif ; il n'y en a aucun qui ne le demande à mains jointes , & ceux qui l'ont pû obtenir , ont acquis un degré de richesse qui devroit porter à ne refuser cette grace à pas un.

Le seul obstacle qui l'a empêché jusques
icy

icy est , que les Juges & les Receveurs s'y sont tous oposez.

En effet , cela mit fin aux Procès , ainsi qu'aux frais & contraintes que les Receveurs ont érigé en revenus réglez , & dont il faut qu'une Paroisse souffre une certaine quantité , autrement elle seroit haussée au premier département , dont ils sont presque toujours les Maîtres , sous prétexte qu'ils ne pourront faire le recouvrement si on ne suit pas leur idée.

Comme voilà bien du monde nouvellement mis en besongne , il les faut payer tous , autrement on sera mal servi , comme il arrive d'ordinaire ; & surtout à la Guerre , où si l'on veut que les Troupes fassent leur devoir , & ne pillent point ; il leur faut faire toucher leur solde.

Par bonheur dans cette nouvelle fonction il y a un fonds certain & naturel , sans qu'il en coûte rien au Roy & au Peuple.

Les six deniers pour livre qui se donnoient aux Collecteurs des Paroisses pour le recouvrement de la Taille , demeurent entièrement inutiles , & il ne reste plus que les frais du papier & confection des Rôles ; & comme ce sera l'affaire des Subdélégués & de ceux qui seront chargez de chaque contrée , il faut sur ce fonds que l'Intendant leur fasse départir à chacun quatre ou cinq
cens

cens francs par an plus ou moins , suivant le travail & l'étendue du district ; ils en donneront quittance aux Receveurs des Tailles , qui en compteront aux Chambres des Comptes comme du reste , parce que l'ordre de l'Intendant sera attaché avec les Quittances.

Il faut aussi une somme comme de mil livres , ou à peu près aux Receveurs particuliers pour augmentation d'un Commis qui sera nécessaire pour la perception de tous ces Impôts singuliers.

Il faut enfin qu'il en reste une somme aux Intendans , comme de deux ou trois mil livres , pour payer les Espions qui avertiront que les Préposez par luy commis , ne font pas leur devoir , ayant favorisé dans l'Afflicte leurs parens & amis ; auquel cas il les faudra destituer avec infamie , & leur faire payer le dommage de ceux qui auront été lésés sans nul rejet , parce que ce sera leur faute. Tout cecy se trouve marqué par le Règlement des Tailles de 1604. du temps de Mr de Sully , que l'on n'a fait que copier en cela comme en tout le reste , sur tout les Bleds ; Ce qui est conforme à tous les Gouvernemens du Monde.

Il faudra encore que les Intendans soient souvent en Campagne pour partir au pied levé , sans avertir personne , pour vérifier

sur les lieux si les avis qu'on leur a donnez, sont véritables, ce qui demande des frais.

Enfin il est nécessaire que tout le monde conçoive qu'il sera impossible d'user de supercherie, sans s'exposer à une punition exemplaire.

Mais comme le principe de toutes sortes de payemens, & par conséquent de la Taille comme du reste, est la vente des Denrées, ce recouvrement sera extrêmement facilité, par la valeur où l'on va y mettre, sur tout aux Bleds, qui menans la cadence, sont presentement en perte aux Laboureurs, le prix n'atteignant pas même les frais de la culture, comme l'on va voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE DIXIEME.

LE dérangement qui se rencontre dans le prix des Bleds par leur avilissement, qui ruinant les proportions qui doivent être entre les frais de leur culture, ensemble le paiement du fermage, & le prix que l'on l'achete, empêche ce premier commerce, par lequel cette manne primitive passe uniquement aux mains de ceux qui n'ont que leur

leur travail pour se la procurer ; ce qui est également la ruine des uns & des autres, n'étant pas moins préjudiciable à un Etat, s'il ne l'est pas même davantage, que la situation opposée, qui ne produit des horreurs que par ce même manque de proportion, tous les excès étant également dommageables, quoy que diamétralement opposez : Ce dérangement, dis-je, n'est ni l'effet du hasard ni de la nature, qui par sa destination entend & fait toujours si bien, qu'il n'y a point de Métier ni de Professions qui ne nourrisse à tout moment son Maître, comme elle ne met point d'animaux au monde qu'elle ne les assure de leur pâture à même temps.

Cette malheureuse disposition qui coûte au Royaume presentement plus quatre fois que les besoins du Roy, rendant tout le monde très-misérable, & les Ouvriers plus que qui que ce soit, est la suite d'une volonté déterminée, que depuis six à sept ans on met à exécution avec les dernières attentions, & même de très grands frais, par cette cruelle & fausse idée, que les Grains étoient de la nature des truffes & des champignons ; par une continuation de ce qui s'est fait depuis 1660. ce qui disculpe les modernes ; que c'étoit, dis-je, un présent gratuit de la nature, & qu'ainsi l'intérêt de

l'Etat, sur tout des pauvres, étoit de forcer les Propriétaires de le donner à meilleur marché qu'il seroit possible.

On ne persiste après la reconnoissance de l'erreur dans cette conduite, que parce que des Sujets couverts d'applaudissement, ne veulent point convenir qu'ils aient été capables d'une pareille méprise, leur obstination à maintenir le mal, leur étant moins préjudiciable, à ce qu'ils croient, qu'un désaveu de leur conduite passée, quelque bien qu'il en vint au Royaume : ils ont crû que l'Etat ne pouvoit éviter un excès, savoir une extrême cherté, qu'en se jettant dans l'autre qui est l'avilissement, quoy que n'étant pas moins préjudiciable par luy-même ; c'est luy seul qui produit les chertez, comme on peut voir par le Chapitre qui est à la fin de cet Ouvrage.

Cependant comme l'on ne doute point que ceux qui n'ont pas de si déplorables intérêts, ouvriront enfin les yeux, on passe avec confiance au Remède.

On dira d'abord que le Roy & Messieurs les Ministres sont absolument maîtres du prix des Grains, les pouvans faire baisser & hausser à leur volonté, en quelque temps & en quelque saison que ce soit : comme l'état où il est d'avilissement est l'effet d'une main étrangere autre que celle de la nature ;

ture; ainsi par des manieres contraires qui coûteront beaucoup moins, on peut mettre cette Denrée au prix & en l'état qu'elle doit être pour supporter ses charges, c'est-à-dire, les frais de la culture, & couler tranquillement aux mains de ceux qui n'ont d'autre fonds que leur bras.

L'on ne le découvre pas plus précisément, parce que quoy qu'il se pratique en une infinité d'endroits, comme à Rome, en Angleterre, en Hollande & en Turquie, & qu'on en usa même en France en 1679. sans quoy cette année auroit été aussi cruelle que 1693. & 1694. cependant il est de l'intérêt de cette démarche, qu'elle ne soit pas absolument publique, étant de la nature du secret, qui perd la vie aussi-tôt qu'il voit le jour.

Tout ce qu'on peut déclarer, est que la cherté ou l'avilissement, sur tout dans un Pais fécond, comme la France, n'est rien moins à la rigueur, que l'effet du manque ou de l'abondance des Bleds pour la subsistance de tous les Peuples; le dernier a toujours été l'ouvrage d'attentions déterminées comme aujourd'huy, & l'autre de la folie & de l'aveuglement du Peuple, qui se forme luy-même le monstre qui le dévore.

En un mot, le Peuple est assurément

comme un troupeau de Moutons que l'on voudroit faire entrer par une très-petite porte , & très-embarassée ; il n'y a qu'à en prendre un ou deux par les oreilles , & les tirer par force , aussi - tôt tous les autres s'y poussent avec la même violence , dont il avoit falu user pour y conduire les deux premiers.

Et y ayant une très-grande porte tout contre , exposée à leur vûe , qui les conduisant au même lieu , leur donneroit un passage bien plus aisé ; il ne seroit pas possible à force de coups de leur faire prendre ce party , mais continueroient de s'étouffer les uns les autres pour suivre les premiers.

Voila le portrait du Peuple , & sa conduite dans ses démarches tumultueuses , sur tout à l'égard des Bleds.

Ainsi en un moment ce fonds étant rétably , on maintient que c'est plus de trois cens millions de rente au Royaume remis en un instant , parce que les proportions , dont le déconcertement est la ruine du Commerce , recommenceront à vivre , & à fournir par conséquent la subsistance à toutes les deux cens Professions , qui attendent uniquement leur nourriture du Laboureur.

C'est pourquoy on passe aux Doüanes , Sorties & Passages du Royaume , ainsi qu'aux Droits d'Aydes sur les Liqueurs , qui prennent

nent pour leur part , ainsi qu'on a dit , plus de huit cens millions par an dans la perte des biens du Royaume.

Le rétablissement en est d'autant plus aisé , que quoy qu'on les soutienne nuit & jour par des efforts continuels , qu'il y ait plus de vingt mille hommes , & peut-être plus de trente , qui n'ont d'autre employ que cette occupation , c'est-à-dire de ruiner les Peuples , & par conséquent le Roy ; cependant il n'y a qui que ce soit qui ne les déteste dans le particulier , & qui ne convienne , que si on avoit eu intention de détruire le Royaume , on n'auroit pas pû prendre d'autres mesures.

Ce cadavre qui est certain par la desolation de la culture des Terres & du Commerce , purge cet énoncé de tout soupçon de calomnie.

En effet , si un Marchand ayant ses Magasins remplis d'excellentes Denrées , & propres à l'usage de tout le monde , ne les vouloit point livrer , après en avoir fait la vente dans sa maison , qu'après que l'on en auroit fait déclaration à vingt-six de ses Facteurs & Commis dispersez en divers quartiers de la Ville , & souvent absens de leur demeure , en sorte qu'il falût un temps infini pour s'acquiter de ces servitudes , n'estimerait-on pas en même temps qu'il auroit per-

perdu l'esprit, & tout le monde ne le quitteroit-il pas.

Or une contrée commerce avec l'autre, tout comme singulièrement un Marchand à Marchand, les mêmes mesures & les mêmes facilités y doivent être observées, & le même degré d'extravagance qui se peut rencontrer dans l'un, est le même dans l'autre.

Si quelqu'amy de ce Négociant qui exigeroit vingt-six déclarations avant que de se dessaisir de sa Denrée, luy representoit qu'il eût à quitter cette manière, autrement qu'il se ruineroit, & passeroit pour un fou; il luy repartoit, qu'il convient de l'extravagance de cette conduite, mais qu'il ne la peut abandonner dans le moment, de peur de troubler l'ordre de ses affaires, & qu'au moins il faut attendre qu'un Procès qu'il a à deux cens-lieuës de sa demeure, soit terminé :

Ne seroit-ce pas pour le coup qu'on le feroit enfermer, & qu'on luy ôteroit absolument l'administration de ses biens ?

Voilà néanmoins en cet article de Doüane la situation de la France, tant dans les Sorties du Royaume, que les Passages de contrée à contrée; & les raisons que l'on apporte, pour ne pas faire cesser le désordre, sans perdre un moment, sont d'un pareil

reil métier & valeur que celles qu'on vient de mettre dans la bouche de ce Marchand particulier.

Les Aydes sont à peu près de même nature, sur tout dans quatre Généralitez, sçavoir Rouen, Caën, Amiens & Alençon, où le Droit de quatriéme denier de tout ce qui se vend de Liqueurs en détail, s'exige non au quatriéme, mais au troisiéme, parce qu'on n'a point d'égard aux lies & diminutions journalieres, mais seulement au volume de la fûtaille, ce qui joint à des Droits d'Entrées éfroyables, sur tout dans les Villes non Taillables de ces contrées, fait que cette exigence de tous points, n'est & ne se doit point apeller une contribution, mais une confiscation, comme l'éfet qu'elle a produit n'a que trop justifié.

La seule Election de Mante, comme l'on a dit, y est pour deux millions quatre cens mille livres par an sur les Vignes, ce qui n'est qu'un baromètre du reste du Royaume, puisque cela procède d'une cause générale.

Les Cidres en Normandie qui tiennent lieu de Vins, ont été pareillement mis par ce même principe dans un si grand desarroy, que dans les années abondantes, il s'en perd plus de la moitié que l'on néglige absolument de mettre à profit; ou qui périt,
se

se gâtant par la garde ; pendant que les trois quarts des Peuples, non-seulement de la Normandie, mais même de la Bretagne, Picardie & Bauffe, qui sont limitrophes, ne boivent que de l'eau à ordinaire réglée.

C'est en vain que la Bourgogne, comme un País d'Etats, jouit de cette exemption des Aydes ; sa manne nourricière : sçavoir les Vins, à l'aide de laquelle, & de l'excédent, elle se peut procurer ses autres besoins particuliers, est également coulée à fond, de même que si elle avoit ces Droits dans ses entrailles ; ainsi c'est ses intérêts que l'on défend pour le moins autant que ceux de ces quatre Généralitez : c'est pourquoy elle doit contribuer, en comprenant ses avantages, à lever la cause de l'avilissement où elle voit souvent cette Denrée lors d'une récolte abondante, & quoy que ce soit qu'elle paye, c'est-à-dire le double de ce que le Roy reçoit presentement, elle y gagnera encore quatre pour un, & ainsi des autres contrées du Royaume, qui suivent toutes le sort les unes des autres, quelque éloignées qu'elles soient, de celles où le désordre qui les dévore, a pris naissance, & par la raison des contraires, le rétablissement ou la cessation du mal produira incontinent le même effet à leur égard.

Le Vin qu'on donne souvent à un sol la
me-

mesure en Bourgogne , en Orleanois , dans la petite Champagne , & en Anjou , n'est à ce misérable prix au dessous des frais du Vigneron , que parce qu'il est à vingt-quatre sols dans la Picardie & la Normandie ; & il est à cet excès dans ces Provinces , par les mêmes raisons , que le Pain étoit à cent sols la livre lors du Siège de la Rochelle.

Dix mille Commis arrêtent les avenues de ces Liqueurs , tout comme l'Armée du Roy empêchoit le passage des Grains dans cette Ville ; & lorsque les Portes furent ouvertes , la même extravagance qui se seroit rencontrée dans ceux qui auroient allégué que ces Habitans affamez n'auroient pu soulager leur misère , en se procurant du Pain à un sol la livre , *puisque'il ne valoit pas davantage hors les Portes* , qu'une Guerre qui se faisoit à deux cens lieues de ces quartiers ne fût terminée ; la même folie , dis-je , se trouve dans ceux qui prétendent que ces dix mille Commis qui font périr une moitié du Royaume , par l'abondance des Liqueurs , & l'autre par l'excès du prix , ne peuvent être congédiés sans renverser l'Etat , ou tout au moins , qu'il faut attendre que la Guerre soit finie en Allemagne , en Italie & en Espagne.

Pour commencer par les Doüanes, Sorties & Passages du Royaume , c'est un Pe-
rou

rou pour le Roy & pour ses Peuples de les supprimer toutes , à l'égard du dedans de l'Etat ; la raison des divers Princes qui les avoient établies étant cessées , il ne doit être de même de l'effet , par les éfroyables suites qui les accompagnent toutes.

A l'égard des Entrées de la France , il les faut conserver en l'état qu'elles sont pour les sommes seulement , en aplanissant les difficultez , dont il ne revient rien au Roy : mais rebutent les Etrangers.

Pour les Droits de Sortie il ne leur faut faire aucun quartier , mais les supprimer entièrement , puisque ce sont les plus grands ennemis du Roy & du Royaume qu'il puisse jamais y avoir.

En effet , la misère étant le plus grand mal qui puisse arriver à un Etat , & l'avilissement des fruits , dont on ne peut trouver les frais de la culture , étant le plus grand principe de la désolation : il en faut user comme à l'égard d'un ennemy déclaré , qui vient pour envahir un Pais , lorsqu'on le voit dans le dessein de faire retraite , il luy faut faire un pont d'or.

Or est-ce faire ce pont d'or à cet avilissement le plus grand destructeur de biens qu'il y eût jamais , que de luy former jusqu'à vingt-six obstacles sur le même lieu , par autant de gens à gages , & dont la fortune

con-

consiste à le faire rester dans le País pour continuer ses ravages, comme on vient de marquer à l'égard des Doüanes sur les Sorties & Passages de la France ?

C'est la même conduite à l'égard des Bleds & l'œconomie des Tailles, tous ces Monstres que l'on a décrits, ne travaillent nuit & jour que pour maintenir cet avilissement : Ainsi pour continuer à faire la guerre à cette éfroyable manière, il faut absolument réduire le Droit de quatrième au huitième dans ces quatre Généralitez, comme par tout ailleurs où les Aydes ont lieu.

Lorsque ce Droit fut étably pour la Campagne, où il n'étoit point, environ vers l'année 1640. à ce que l'on croit, toutes les Contrées donnèrent une somme pour en être exemptes : mais dans les seules quatre Généralitez mentionnées, les Gentilshommes & Personnes notables, eurent l'indiscrétion de l'acheter presque pour rien, & concevans bien qu'il n'étoit pas exigible au pied de la lettre, sans tout ruiner, il n'en tiroient pas le tiers, & soufermoient aux Cabaretiers à très-grand marché.

Mais après 1660. ceux qui gouvernoient croyans le Roy lésé dans cette vente, comme il l'étoit éfectivement, ils le retirèrent sans remboursement aux Aquereurs, estimans que la jouissance leur en tenoit lieu ;

ce qui étoit véritable : & il n'y auroit eu rien de gâté , s'ils avoient continué à le faire valoir comme les premiers Aquereurs ; mais l'ayant voulu exiger à la dernière rigueur , ce fut une confiscation des Vignes & des Liqueurs , & une condamnation aux deux tiers des Peuples du Royaume de ne boire que de l'eau , d'autant plus qu'on quadrupla les Droits d'Entrée à même temps , dans les Villes non taillables de ces quatre Généralitez , par l'établissement de divers Traitans & Bureaux , qui triploient par ce cérémonial , & l'embarras ou séjours de Voituriers , le mal déjà causé par l'excès des sommes.

Ce qui réduisit la consommation de ces Villes à la dix ou douzième partie de ce qu'elle étoit auparavant ; & encore davantage à la Campagne , puisque n'y ayant point constamment de Village autrefois où il n'y eût jusqu'à deux ou trois Cabarets , presentement c'est un hazard si dans dix , il s'en trouve un seul par toute la Contrée.

Par où on peut voir le profit que les Traitans ont fait en ruinant le Roy & les Peuples.

Ainsi on ne renverse point l'Etat , n'y on ne les congédie point en réduisant le quatrième au huitième , & on ne délivre point la France tout à coup , comme on fit à la Rochelle,

on

on les ménage, & on veut vivre avec eux, en les priant de souffrir seulement qu'on ouvre une porte, & aussi-tôt ces Provinces de Vignobles qui périssent par l'abondance, deviendront tout-à-coup très-riches.

Sur ce même compte, il faut réduire les Droits d'Entrée des Villes non taillables dans ces quatre Généralitez, à la juste moitié de ce qu'elles sont à présent : & comme il y a plusieurs Traitans, il faut que la réduction, soit au sol la livre du prix de leurs Baux, & ils y gagneront considérablement, puisqu'ils pratiquent eux-mêmes cette remise tous les jours dans les occasions lorsqu'ils sont habiles, sçachant bien que sans cela on ne vendroit rien, & qu'ils prendroient tout.

Il faut encore que tous ces divers Droits soient réduits à une seule & même somme certaine, d'un nom de monnoye d'argent, & nullement revêtus d'un nom de guerre, comme par cy-devant, c'est-à-dire parisis, sol denier, travers, resve, haut-passage, grand, petit & nouveau Droit, qui se trouvant souvent combinez ensemble, sont autant de pièges tendus à des gens qui ne sçavent ny lire ny écrire, comme sont tous les Voituriers, pour tout confisquer ou les ruiner en sejours, quand ils ne veulent pas les racheter à prix d'argent.

Le Jauge est le comble de la vexation, outre qu'il est impossible naturellement de construire une fûtaille d'une justesse mathématique, enforte qu'il n'y ait point un verre ou un septier plus ou moins, il est de la même impossibilité à un Jaugeur de garder une pareille exactitude dans son calcul, & jamais deux pareilles gens ne se rencontrent dans leurs mesures, même à beaucoup près, comme on a quelquefois fait experience.

Ils en usent même si bien, qu'ils crient leurs suffrages à l'encan à qui en donnera le plus du Commis ou du Voiturier, pour rendre un Procès verbal favorable à l'un ou à l'autre sur la contenance de la fûtaille.

Il les faut absolument supprimer, & les Contrées gagneront cent pour un en les remboursant : on peut ordonner que l'on fasse les Vaisseaux le plus juste que faire se pourra, en remarquant la mesure; & lorsque dans les Entrées à vûë d'œil on les trouvera defectueuses sans les pouvoir arrêter, on les dénoncera aux Juges, pour être condamnés en amande, comme on fait un Cabaretier, lorsque ses vaisseaux ne sont pas justes; ce qui ne pourra être fait à moins que le mal ne soit considérable, & sans frais devant l'Intendant ou son Subdélégué, autrement le remede seroit pire que le mal.

Il y a encore un Monstre à conjurer, qui

qui font les déclarations, droits de passages, qui s'exigent sur ce qui passe debout à chaque endroit, & qui cause les mêmes vexations dont on a parlé.

Il faut de la liberté dans les chemins, si l'on veut voir de la consommation, & par conséquent du revenu : ce qui ne peut être tant qu'il y aura à chaque pas des gens payez, & qui attendent leur fortune à empêcher qu'un Pais ne commerce avec l'autre, en s'aidant réciproquement des Dentrées, dont l'abondance les ruine, pour recouvrer celles dont la disette pareillement les rend misérables.

Pour ce sujet, il faut ordonner que tout Voiturier, soit par eau ou par charoy, qui voudra conduire des Liqueurs en quelque lieu, si éloigné qu'il puisse être, sera obligé d'en prendre un Passe-avant du plus prochain Bureau des Aydes, s'il y en a, sinon du Juge de Police, qui ne pourra coûter que dix sols, tout compris : cet Acte portera la déclaration de la quantité de la voiture, & du lieu où l'on la destine; & avec ce Viatique, il se mettra en chemin, sans que qui ce soit le puisse arrêter dans sa route, soit Bourgs ou Villes murées, ny aucun Bureau exiger autre chose que la simple vûë de son Acte, sans s'en dessaisir, ny le retarder un moment, luy ny sa voiture.

Dans les lieux , comme Villes & Bourgs d'Aydes où il passera la nuit, il ne pourra décharger ny toucher à sa Denrée, à moins de quelqu'inconvenient auquel il faudroit donner ordre, auquel cas il seroit tenu d'aller avertir le Receveur des Droits du lieu; le tout, à peine de confiscation de la Marchandise, charettes & chevaux, & de mille livres d'amende contre l'Hôtel où les contrevenans seroient logez.

Que si le Voiturier en chemin trouve à vendre sa Marchandise plus commodément qu'aux lieux où il la destinoit; il le pourra faire en payant les Droits du lieu; si c'est dans un Village où il ne soit rien dû, il ne payera rien.

De cette sorte, non seulement on ne renverse pas l'Etat; mais au contraire étant tout bouleversé, on le remet dans une entière félicité: en un mot, en cet Article comme aux deux autres, c'est la levée du Siege de la Rochelle; & la même extravagance qui se seroit rencontrée dans les objections qu'on auroit pû faire, en soutenant qu'il auroit falu du temps après les portes ouvertes, pour avoir le pain à un fol de cent fois autant qu'il étoit, se trouve dans cette occasion, si quelqu'un prétendoit qu'une Déclaration publiée sur ce stile ne mettroit pas aussi-tôt toutes choses en valeur, & par
con-

conséquent tous les Peuples dans la félicité, & en état de fournir avec profit tous les besoins du Roy.

Cette modération qu'on apporte aux fonctions & au produit des Traitans, loin d'y donner atteinte & de diminuer les Baux; on maintient, comme on a déjà dit, qu'ils regagneront en gros par la hausse de consommation, ce qu'ils allégueroient aujourd'hui devoir perdre par l'alteration de la somme.

Cela n'a jamais manqué toutes les fois que le cas est arrivé, & récemment dans la distribution du Tabac, où la recette a augmenté après qu'on a baissé le prix.

Et le contraire à l'égard des Lettres, & l'on sçait des Bureaux notablement diminuez par la hausse des Droits.

Enfin on maintient que la réduction dans les quatre Généralitez, dont le saccagement qui s'y commet par les Aydes, ruine également tout le reste du Royaume, doit point diminuer d'un sol le prix des Baux, par cette modération du quatrième au huitième, & des Droits d'Entrée dans les Villes non taillables.

Que si les Fermiers d'aujourd'hui ne le veulent pas comprendre, cela ne fera aucun dérangement; parce que comme aucun n'est à forfait, & tous demandent toutes les années

nées des dédommagemens à cause du malheur des tems, il y a du monde tout prest à prendre leur place à cette condition de ne rien diminuer, & on est assuré qu'ils y feront leur compte.

Il reste les Droits de Passages & de Sorties, tant du Royaume, que des Provinces réputées étrangères, établis par une surprise effroyable, il est assuré que le Roy n'en reçoit point presentement quinze cens mille livres, non compris le Convoy de Bordeaux, auquel on ne touche point, n'y ayant presque que le Pont de Joigny dont le produit soit considérable.

Or outre que cette somme de quinze cens mille livres sera bien plus que gagnée dans la masse de tout le Royaume, par une opulence générale, quand le Roy la remettroit à ses Peuples en pure perte sur luy : n'y vouloir pas entendre, c'est la même chose que de ne vouloir pas semer pour recueillir vingt pour un, en regardant le Bled qu'on jette dans la terre, comme perdu.

Les quatre-vingt - millions de hausse de Tributs dont on va faire fonds sur les Peuples avec applaudissement, & des actions de grâces de la part de tous ceux qui ne sont point suspects sur cette matière, ce qui répond que c'est de l'argent comptant : Cette somme, dis-je, est une récolte assez abondante

dante pour n'y pas épargner une pareille semence.

Et pour montrer invinciblement qu'il n'y a rien que de très-réel dans les suites d'une Déclaration, qui ne coûtera point trois heures à construire sur ce modèle, en réctifiant les trois Articles, seuls principes de la misere des Peuples: il n'y a qu'à en faire un essai, en la publiant seulement, parce qu'on en suspendra l'exécution d'un mois ou deux, on maintient que dans le moment tous les biens seront considérablement augmentez: On peut juger par cet échantillon de l'effet qu'on doit attendre de la piece, & qui est visionnaire de l'Auteur de ces Mémoires ou des Contredisans.

Comptant donc sur cinq à six cens millions de hausse dans la consommation par un effet subit, & une violence cessée comme à la Rochelle, il faut venir à la part du Roy, dont il y auroit autant d'injustice au Peuple de lui refuser une parcelle de cette augmentation de biens, qu'il y avoit de surprise cy-devant à ériger la confiscation entière, tant des meubles que des immeubles, comme il n'est que trop arrivé, en contributions réglées; ce qui ayant commis le Prince & ses Sujets par des refus d'une part, que la seule impossibilité d'exécuter empêchoit d'être criminels, & de vaines contrain-

traintes , quoy que des plus violentes , de l'autre , a plus détruit de biens & fait de ravages , que jamais les plus grands ennemis du Royaume ne luy ont causez dans leurs victoires les plus complectes depuis l'établissement de la Monarchie.

Il faut que les Tributs coulent aux mains du Prince comme les Rivieres coulent dans la Mer , c'est-à-dire tranquillement ; ce qui ne manquera jamais d'arriver , lorsqu'ils seront proportionnez au pouvoir des Contribuables , tant sur la chose que sur la personne : la dérogeance qu'on a apportée à cette règle , est seule cause de tout le desordre.

Un Monarque en doit user envers ses Peuples , comme Dieu déclare qu'il fera envers les Chrétiens ; sçavoir , qu'il demandera beaucoup à qui aura beaucoup , & peu à qui aura peu.

Et sur le même stile un Pere de l'Eglise atteste , que de quelque grand prix que soit le Paradis , Dieu ne le vend aux Fidelles , quelques misérables qu'ils soient , que le prix qu'ils le peuvent acheter : Voila l'unique niveau des Tributs , & celuy des quatre-vingt millions de hausse que l'on va établir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE ONZIE' ME.

ON a dit au commencement de ces Mémoires, que les Princes les plus riches étoient ceux qui avoient moins de genres de Tributs, & qui passoient plus droit en leurs mains sans poser nulle part au sortir de celles de leurs Peuples.

Or pour en former un de ce genre, il n'est point nécessaire de faire rien de nouveau, il n'y a qu'à s'adresser à la Capitation, qui a d'abord ces deux qualitez de passer droit sans frais des mains des Peuples en celles du Monarque; & pour luy faire atteindre jusqu'au niveau de ses besoins dans la conjoncture présente: ce qu'elle ne fait pas à beaucoup près, quoy que ce fût l'intention des fondateurs portée même par le titre de son établissement, il n'est pas tant nécessaire de la perfectionner, que de la faire cesser d'être ridicule.

En éfet, le principe de qualitez & d'emplois que l'on y a marqué, pour régler le degré de contribution dans chaque Particulier indépendamment de ses très-grandes richesses ou de son extrême misere, ce niveau n'en faisant aucune difference, est la même
extra-

extravagance qui seroit une Loy qui ordonneroit que l'on payeroit le drap chez un Marchand , & la dépense au Cabaret , non à proportion de ce qu'on auroit pris chez l'un & chez l'autre , mais suivant la qualité & la dignité du Sujet qui se seroit pourvû de ses besoins.

Les Tributs sont une redevance aussi légitime , commandée par la bouche de Dieu même , que peut être le payement de quelque dette que ce soit , & cela au sol la livre des biens que l'on possède dans un Etat , & c'est bailler le change que d'y avoir mis un niveau qui fasse payer aux uns quatre fois plus qu'ils ne tirent , & ne doivent par conséquent , & aux autres la cinquantième partie moins qu'ils ne sont tenus par cette même règle de justice.

Il est certain & public : que les qualitez & dignitez ne dénotent non plus les facultez d'un homme , que sa taille ou la couleur de ses cheveux.

Il est donc du même ridicule d'avoir établi , qu'un Avocat ou Marchand , ou un Seigneur de Paroisse & un Officier payeront la même somme , qu'il le seroit de régler que tous les boiteux contribueroient la même quantité , & que ceux qui marcheroient droit en fourniroient une autre ; la raison de l'extravagance de cette dernière disposition

tion se trouvoit , en ce qu'il se rencontre-
roit en l'une & l'autre de ces deux Classes des
Sujets très-riches , & d'autres qui n'auroient
rien du tout , l'opulence ou la misère n'étant
nécessairement attachée à aucune Profession,
non plus qu'à aucun genre de taille ny cou-
leur de poil.

Cette diversité se trouvant donc chez les
Avocats , les Marchands , les Officiers , les
Seigneurs des Paroisses ; on ne peut nier que
la parité de méprise ou de ridicule ne se
rencontre également dans la disposition qui
se pratique , & celle que l'on vient de mar-
quer.

On ne peut présumer autre chose dans
ceux que Messieurs les Ministres avoient
chargé de cette économie , sinon qu'ils ont
eu dessein de rendre illusoire l'intention por-
tée à la tête , sçavoir la suppression des
affaires extraordinaires , en rendant le pro-
duit de cet Impost insuffisant à atteindre aux
besoins du Roy ; ce qui n'eût pas été ,
s'ils s'y étoient pris d'une autre manière :
Et cela par le même esprit que l'on avoit
eu en laissant déconcerter les Tailles par la
souffrance de la mauvaise répartition , afin
de donner ouverture aux Partis : de sorte que
de cinquante-six millions qu'elles étoient ;
il les a falu réduire à trente-deux , pen-
dant que l'on triploit les Aydes , qui ne

remplaçoient pas à beaucoup près ce déchet à l'égard du Roy , & coûtoient dix fois la Taille au Peuple. Et il ne faut pas dire qu'il demeueroit une partie des Tailles en perte , parce que c'étoit un jeu fait à la main , les Répartiteurs traitans de ce Regrat , où ils gagnoient des sommes immenses : Et aujourd'huy que la Taille accompagnée de la Capitation & Utansiles , va à plus de cinquante-six millions , on n'y perd rien , quoy que la Campagne soit quatre fois plus pauvre.

Ou tout au plus que se trouvant bien partages du côté des biens , ils n'ont pas voulu que les facultez fissent le niveau de ce Tribut , mais les dignitez ; ce qui exigeant une possibilité générale , & les plus dénuées faisant par conséquent la règle , c'étoit une sauve-garde à leur opulence , de ne payer que très peu de chose , par raport à leurs possessions.

En quoy ils se sont bien plus trompez que le Prince , puisque les affaires extraordinaires ayant recommencé mieux que jamais , le dépérissement que cela a causé à la masse de l'Etat , leur coûte trois fois plus que n'auroit fait une quadruple Capitation , qui n'auroit pas même été nécessaire pour les garantir de cet orage.

On en prend témoin toute la Robe ,
les

les Marchands & les Seigneurs des Paroisses ; & il faut qu'ils conviennent , pour peu qu'ils veuillent dire la verité , qu'il en est arrivé comme aux Tailles , la décharge que les riches ont fait de leur juste contribution , pour en accabler les pauvres , ayant mis ceux-cy hors d'état de consumer l'herbage dont on a parlé , qui est généralement tous les biens , elle est devenue entièrement en perte aux Propriétaires , qui ont été tout-à-fait ruinez par ce prétendu privilège.

Parce qu'il y a une attention à faire , à laquelle qui que ce soit n'a jamais réfléchi , sçavoir que le Corps d'Etat est comme le Corps Humain , dont toutes les parties & tous les membres doivent également concourir au commun maintien , attendu que la désolation de l'un devient aussi-tôt solidaire , & fait périr tout le sujet.

C'est ce qui fait que toutes ces parties n'étant pas d'une égale force & vigueur , les plus robustes s'exposent & se présentent même pour recevoir les coups que l'on porteroit aux plus foibles & plus délicates , qui ne sont point à l'épreuve de la moindre atteinte , sans parler du Serpent à qui l'Ecriture-Sainte fait servir de symbole de prudence , à cause qu'étant assailli , il couvre sa tête de tout son corps : La Nature

n'apprend - elle pas aux hommes dans les occasions de présenter les mains & les bras pour parer ou recevoir les coups que l'on porte aux yeux & à la tête ?

Les Pauvres dans le Corps de l'Etat sont les yeux & le crane , & par conséquent les parties délicates & foibles : & les Riches , sont les bras & le reste du corps : Les coups que l'on y porte pour les besoins de l'Etat , sont presque imperceptibles , tombans sur ces parties fortes & robustes ; mais mortelles , atteignans les endroits foibles , qui sont les misérables , ce qui par contre-coup désole ceux qui leur avoient refusé leur secours.

L'on sçait comme le ménage d'un Pauvre se mène ; toute sa fortune roule assez souvent sur un écu ou deux , qui par un renouvellement continuel , le font subsister luy & toute sa famille , & consumer par conséquent les Dentrées excroissantes sur le fonds des Riches , sans quoy ils leur demeurent en perte , qui est la situation d'aujourd'huy.

S'ils sont privez de cet écu ou deux tout à coup , par une injuste répartition d'Impost , ou d'une affaire extraordinaire , causée par l'insuffisance des Tributs réglez d'atteindre aux besoins du Roy , à cause que les Puissans n'ont pas à beaucoup près voulu four-

nir leur contingent : Voilà ce crane & ces yeux blessez mortellement , qui font périr tous ces membres robustes qui n'ont pas voulu leur parer les coups ; ce qu'ils auroient pû faire aisément , sans en recevoir que de très-legeres atteintes.

Pour l'interêt donc des riches , il faut payer la Capitation au dixième de tous les biens , tant en fonds qu'en industrie ; & ce sera à titre lucratif de leur part , tant par le rétablissement des trois Articles cy-dessus mentionnez , que par cette dernière raison ; & on ne craint point de repartie ou de contradiction , qui ne soit absolument une extravagance , en soutenant , comme on fait , qu'il n'y a aucun de ces contribuables qui ne gagne dix pour un de ce qu'ils payeront.

Il y a eu en tout temps , & dans tous les Etats du monde , des Capitations ; autrefois en France sous les Rois Jean & François I. & presentement en Angleterre & en Hollande , & toutes n'ayant d'autres règles que la quotité de biens , n'ont jamais fait le moindre fracas , ni le moindre dérangement , tant dans leur levée , que dans leur paiement.

La surprise l'a pû établir autrement en l'état qu'elle se trouve aujourd'huy en France ; mais après ces éclaircissements , il n'y a

que le crime qui la puisse refuser de la manière qu'on la propose, qui est celle de toutes les Nations du Monde.

L'allégation, qu'il est difficile de trouver la quotité des biens des Particuliers, ou cruel à eux d'en rendre compte, est absolument impertinente; puisque dans le premier, elle suppose que les Peuples autrefois en France, ainsi qu'en Angleterre & en Hollande, étoient forciers, pour avoir de pareilles révelations, & que ceux d'aujourd'hui dans ce Royaume, sont des bêtes: & dans l'autre, on traite de cruauté une manière, qui étant le salut de l'Etat dans la conjoncture présente, se pratique tous les jours tranquillement dans cent autres occasions bien moins importantes.

Faut-il rebâtir une Eglise ou un Presbytère, les frais s'imposent, & se repartissent au sol la livre de ce qu'on a de bien dans la Paroisse.

Est-il besoin de régler le mariage ou la légitime d'une fille avec ses freres après la mort du pere & de la mere: cela se fait tous les jours devant les parens, ou par la Justice sur vûë de Pièces.

La même chose des dettes qui surviennent long-tems après sur une succession partagée entre plusieurs collatéraux.

Depuis le plus grand Seigneur jusqu'au
dernier

dernier Ouvrier , il y a des baromètres certains d'opulence , & évidens à ceux qui ont la pratique de la vie privée , mais qui sont lettres closes pour tout ce qui n'en n'a que la simple spéculation , comme sont tous Messieurs les Intendans des Provinces , quelques bien intentionnez qu'ils soient.

Le crû de Paris , dont ils sont tous originaires : ce qui n'étoit pas autrefois à beaucoup près , est fort peu propre à donner la connoissance d'un Etat , puisqu'on y peut posséder de très-grandes richesses , sans avoir un pied de terre que l'on compte pour le dernier des biens , quoy qu'elle donne le principe à tous les autres ; l'on renferme ordinairement toutes ses attentions , à l'égard de la Campagne en ces quartiers-là , à des embellissemens & décorations de maisons de plaisance.

Ce dixième encore une fois , est aussi aisé à trouver en ce Royaume qu'ailleurs , quand on y emploiera les mêmes sujets qui agissent en ses contrées , & qui travailleront à leurs périls & risques : en sorte que Messieurs les Ministres n'aient point la tête rompuë des injustices qu'on y pourroit commettre.

C'est un dixième en argent qu'il faut payer , & non point en essence ou dîme Royale , comme une personne de la première

re

re considération , tant par son mérite personnel, que par l'élevation de ses emplois, a voulu proposer au Roy sur la foy d'un Particulier , qui en avoit composé le projet, sans avoir jamais pratiqué ni le Commerce ni l'agriculture : ce qui ne peut qu'enfanter des monstres.

En éfet , il est inoüïy que l'on puisse établir , ni trouver à donner à ferme une levée du dixième de toutes les Denrées d'un Village , sans donner un lieu pour les réposter , n'y ayant nul endroit du monde où il s'en trouve d'inutiles, puisqu'on n'a pas souvent moyen d'entretenir les plus nécessaires.

De plus , l'obligation de bailler caution, comme pour les derniers du Roy , de payer de trois mois en trois mois comme on fait la Taille , & de percevoir cette dîme sur les Nobles & Privilegiez qui en étoient auparavant exempts, sont des clauses qui font , qu'il n'y a point d'Habitant de la Campagne qui n'aimât mieux donner de l'argent en pure perte , que de se rendre Adjudicataire d'un pareil fermage , à la quatrième partie de sa juste valeur.

De quoy on peut voir un exemples lors des saïlies des Terres des Gentilshommes, puisque la régie est donnée souvent pour la dixième partie de sa juste valeur , sans que les créanciers puissent faire autrement , &
sans

sans que le saisi même use de violence pour ce sujet.

Toutes les mains étrangères, même qui possèdent des dîmes dans des Villages éloignés, savent bien que s'ils les proclamoient sans fournir de Bâtimens, en ayant toutes lorsqu'elles sont un peu considérables, & à condition de donner caution, & de payer de trois mois en trois mois, sans nul quartier, il n'en trouveroient quoy que ce soit, ou tout au plus, que la dixième partie de la valeur précédente; puisque dispensant de toutes ces clauses, ils en perdent encore souvent la meilleure partie lors du dépérissement du prix des Denrées, comme aujourd'hui, ce qu'un remplacement de Tailles & d'autres Impôts ne peut souffrir, puisque le paiement à l'échéance du terme est de rigueur, attendu que le maintien de l'Etat qui ne souffre point de retardement, roule uniquement sur les levées des Impôts.

On a fait cette reprise, pour montrer que le rétablissement de la France n'a point deux manières, & qu'il n'y a uniquement que celle qui a été pratiquée en France dans tous les siècles, & dont l'usage a été reçu & l'est présentement dans tous les Etats du monde, qui est celui qu'on propose à titre encore une fois lucratif de la part

part des Peuples ; puisque , quoy que la Capitation payée régulièrement à ce dixième par une fidele exécution , atteigne constamment à plus de cent millions , elle ne prendra point assurément la cinquième ou la sixième partie des biens que le Roy aura rétablis à ses Peuples en un instant , sans que l'on craigne aucune objection à l'égard du déconcertement , & encore moins de la conjoncture , ni de la briéveté du temps , qu'on ne fasse voir aussi-tôt être un renoncement à la raison & au sens commun ; en sorte qu'on maintient , comme on a déjà fait plusieurs fois , qu'il n'y a point d'homme assez abandonné de Dieu & des hommes , pour les oser mettre par écrit , & souscrire de pareilles objections de son nom.

La réprobation de l'institution des établissemens que l'on combat , & l'exécration de leurs états qui sont publics ; purgent ces expressions de tout soupçon de témérité , & même d'extravagance ; ce qui seroit absolument , & l'Auteur punissable corporellement , s'il n'avoit pastout un Royaume pour témoin des vérités qu'il énonce , le seul intérêt du Roy & des Peuples l'a engagé à ne prendre la défense avec d'autant plus de confiance , que l'intégrité de Messieurs les Ministres qui est aussi connue que

que les desordres que l'on combat , l'assure qu'il ne risque rien à leur égard , mais qu'il leur rend un très-grand service.

Mais pour anticiper les objections , & épargner la peine de les faire à ceux qui voudroient y avoir recours , on soutient d'abord que l'on ne peut impugner tout le contenu en ce Mémoire , qu'en soutenant le mérite des trois Articles combatus , & par conséquent leur maintien.

Or pour faire voir l'horreur d'un pareil rôle , il n'y a qu'à penser si on pourroit trouver un homme sur la terre assez dépourvu de sens & de raison , ou plutôt assez ennemy de Dieu & des hommes , pour qu'il osât dire publiquement , qu'il est Auteur d'aucune de ces trois dispositions.

En effet , quelqu'un pourroit-il avancer , c'est moy qui suis cause de la mauvaise répartition des Tailles , en sorte que l'on ruine tout-à-fait les misérables , ce qui les met entièrement hors d'état de commercer & de consommer , par où les riches perdent six fois plus qu'il ne leur auroit coûté , en prenant leur juste part de cet Impost , dont le desordre des uns & des autres rejallit absolument sur le Roy ?

Des Biens la même chose : un homme bien sensé pourroit-il avancer , c'est moy qui a statué & établey , qu'il faut que les
Grains

Grains soient à si bas prix, afin que tout le monde soit à son aise, que les Fermiers ne puissent pas donner un sol à leurs Maîtres, lesquels par conséquent ne font travailler aucuns Ouvriers ? Et aussi comme ce bas prix empêche de labourer les mauvaises terres pour n'en pouvoir supporter les frais, que cet abandon est un excellent moyen pour éviter les chertez extraordinaires dans les années stériles, ainsi que de le faire consumer aux bestiaux, comme il arrive aujourd'huy.

A l'égard des Aydes, Doüanes & Passages, il faudroit renforcer d'éfronterie ou d'extravagance, pour se dire auteur de toute la manœuvre qui s'y fait, & publier qu'on a eu raison d'établir vingt-six déclarations à passer, ou Droits à payer, sur un même lieu & pour un même Prince, auparavant qu'une Marchandise puisse être embarquée; & qu'à l'égard des Liqueurs, on a un juste sujet de payer dix mille personnes aux dépens du Roy & du Public, pour faire arracher la moitié des Vignes du Royaume, & obliger les deux tiers des Peuples à ne boire que de l'eau.

Voilà pour l'aveu de l'établissement, que l'on ne croit pas qu'il y ait qui que ce soit qui puisse réclamer, que l'honneur luy en soit attribué.

Pour le délai, sous prétexte de la conjoncture, qui est la ressource la plus ordinaire de la part des personnes intéressées au maintien de ces desordres, l'extravagance & le renoncement à la raison n'y sont pas en un moindre degré, puisque chacun de ces articles pris en particulier faisant un desordre épouvantable, & plus que tous les ennemis du Roy, & le principe qui les cause n'ayant d'ailleurs non plus de rapport à la Paix & à la Guerre, qu'à la vie ou à la mort du Roy de la Chine; on ne peut user de pareils raisonnemens pour retarder le Remède, sans montrer qu'on ne craint ny Dieu ny les hommes.

D'autre côté, comme pour sortir de la conjoncture présente, il faut des sommes très-considérables, on maintient qu'il n'y a point d'homme si habile presentement dans le Royaume, qui mettant d'une part les Charges ordinaires & indispensables de l'Etat, ainsi que le paiement des arrerages de ce que le Royaume doit sous le nom du Roy, & de l'autre, ce que les revenus ordinaires peuvent fournir, & après, pour en faire la balance égale, puisse trouver des moyens d'y subvenir, non du tout, mais à la quatrième partie, ni qu'il voulut être garant du succès de ce qu'il proposeroit à la perte de tous ses biens; en cas de non réussite.

Ensorte que le combat est entre deux situations : L'Auteur de ce Mémoire propose au nom des Peuples, dont il n'est que l'Avocat, des manières qui sont celles de toute la terre, que l'on ne peut contredire sans renoncer à la raison, & se rendre ridicule; & il a pour Adversaires d'autre côté, des gens qui veulent pour préférer une esperance sur des moyens qu'ils auroient honte de proposer par écrit, & sur le succès desquels ils seroient fort fâchez qu'on roulât leur fortune.

Le seul & plus cruel ennemi enfin que ses dispositions ont à combattre, est que le fondement de ce grand rétablissement de biens aux Peuples, qui les mettra en état d'en faire part au Roy, roulant uniquement sur la cessation de manières établies & pratiquées avec aplaudissement envers les Auteurs, de la part seulement néanmoins de Sujets intéressés, flâteurs ou ignorans, il s'ensuit une conséquence très-fâcheuse; sçavoir, que cette destruction ne peut être un grand bien, qu'autant que l'admission de ce qu'on renverse étoit un très-grand mal, & également la ruine du Roy & des Peuples. Or un pareil énoncé n'est guères un langage de Courtisan.

Comme Messieurs les Ministres d'aujourd'hui n'y sont pour autre chose, que pour
avoir

avoir trop agi sur la foy de leurs Prédécesseurs, ayant jugé d'autrui par eux-mêmes, & supposé autant d'intégrité dans les autres, qu'ils s'en trouvent revêtus de notoriété publique ; la reconnoissance de la surprise, loin d'intéresser leur réputation, leur pourra procurer beaucoup d'honneur à la vérité aux dépens de ceux qui leur ont laissé de si mauvaises manières.

Et tout compté, c'est un marché bien avantageux de se tirer de l'état présent par un rétablissement entier de la richesse des Peuples, qui attire celle du Roy après elle, & par conséquent le payement de ses dettes, comme du temps de Monsieur de Sully.

Mais quelque utilité qu'il en vienne au Royaume, & quelque modique prix que l'on exige pour un si grand bien, on n'obtiendra jamais le consentement de gens à qui un bouleversement général est bien moins sensible ; qu'une ruine singulière d'espérance d'acquiescer des biens, ou la crainte de perdre une réputation très-mal acquise, dont ils tiroient le même profit que s'ils l'avoient très-bien méritée : Comme ce n'est pas là encore une fois à beaucoup près l'espece de Messieurs les Ministres ; on est persuadé qu'ils regarderont avec bonté un travail qui n'a eu d'autre objet, que de rendre

service au Roy, au Public & à eux, d'autant plus qu'ils ajouteront par leurs grandes lumieres ce qui pourroit manquer à la perfection de Mémoires, par où on les finit, avec une forte persuasion fondée sur l'idée générale de tous ceux qui en ont pris communication, que l'Auteur s'est acquité, de ce qui étoit porté dans le titre de son Ouvrage.

Et pour dernière preuve physique & incontestable de la vérité de tout cet énoncé, c'est que celui qui l'a composé, se dit publiquement Auteur de quatre-vingt millions de hausse d'exigence sur les Peuples, & en attend des remerciemens, à cause des conditions qui l'accompagnent; pendant que ceux qui le voudroient contredire, ou proposer de bien moindres sommes exigibles par les manières pratiquées, n'oseroient ny se découvrir, ny en déclarer Auteurs.

La raison de l'une & de l'autre conduite est très-sensible, puisque par le premier l'Auteur ne se propose que de faire payer la cinquième partie de ce qu'on aura rétably de biens aux contribuables; & par l'autre il faudroit exiger l'impossible, ce qui n'est pas sans exemple, ou plutôt ce qui n'en a que trop eu par le passé.

Et comme il est inouï de demander
aux

aux Peuples ce qu'ils ne ſçauroient payer, il leur ſeroit également criminel de refuſer à leur Prince pour ſes beſoins, une partie des facultez dont il les auroit remis en poſſeſſion.

Pour à quoy parvenir, on maintient à la face de toute la Terre, ſans crainte encore une fois d'être contredit par écrit, qu'il ne faut point trois heures de travail de la part de Meſſieurs les Miniſtres, & quinze jours d'exécution de celle des Peuples, parce qu'il ne s'agit que de ceſſation d'une très-grande violence, comme un Siege de la Rochelle.

Les Bleds de Barbarie exclus de la Provence, redonneront au Languedoc ſix fois cette hauſſe d'Impoſt, & à la Provence même.

Si cette Province achete les Grains plus cher, n'en croiſſant que très-peu chez elle, elle y regagnera au triple par la vente augmentée, & de prix & de quantité ſur ſes huiles, ſes olives, ſes raiſins & ſes figues ſèches, que l'on ſçait ſouvent y être à rebut, & qui ne ſont en ce miſerable état, que parce que les Provinces chez qui les Bleds ſervent de contr'échange pour ſe procurer le reſte, ſont mis hors de ce pouvoir par leur aviliſſement.

Cet état liſement des Bleds de Barbarie,

n'a pû au plus être bon que dans des temps de stérilité ; mais par la continuation ordinaire , il n'y a rien de si préjudiciable , & ce maintien continuel n'est même que l'effet de l'intérêt singulier & personnel des Munitionnaires , qui pour gagner sur leurs marchez , en faisant leurs Magasins à meilleur compte , se mettent peu en peine du bien général du Roy & des Peuples : joint à cela l'utilité particulière des Entrepreneurs , qui se conservent dans ce commerce par le moyen de la protection achetée à prix d'argent.

Et cette faute contre la Politique , d'admission de Bleds étrangers hors le temps de stérilité , sur tout dans un Pais fécond comme la France , est si grossière , qu'outre l'exemple de l'Angleterre , qui achète le contraire à prix d'argent , c'est-à-dire , la sortie des Grains ; l'Espagne qui par l'abandon presque continuel de la culture de la plus grande partie de ses meilleures terres , en sembleroit être dispensée d'autant plus que la cherté y est plus ordinaire que le prix raisonnable ; en sorte que sans les secours du dehors , elle seroit souvent exposée aux dernières extrémités : cependant dans les années d'abondance , elle connoît si bien les horreurs de l'avilissement de cette Dénrée de Grains , que depuis l'union des deux Monarchies en la Royale maison de Bourbon , elle

elle a prié que l'on ne luy en apportât point dans ces occasions, quoy qu'il y eût à gagner pour le menu Peuple, à parler le langage erroné qui régné en France depuis si longtemps.

Ainsi on maintient qu'il n'y a point de muid de Bled refusé de la Barbarie, qui n'en fasse croître cent d'augmentation dans le Royaume, par les raisons marquées & connuës de tous les Laboureurs; mais qui sont lettres closes pour la spéculation, seule cause de cette surprise; & outre encore cette augmentation d'excroissance à cent pour un, c'est la même crûe dans le revenu, n'y ayant point pareillement aucun de ces muids banis de la Provence, & par conséquent de la France, qui ne procure pour sa part quatre mille livres de surcroît de revenu, par les mêmes principes.

Enfin pour dernière période de ce Mémoire, on soutient que les Peuples ne pouvant payer rien au Roy que par la vente de leurs Denrées, & le Prince étant en état de doubler en un moment cette même vente, par la cessation d'une violence qui en a anéanti ou suspendu plus de la moitié; il est de la dernière extravagance de traiter de visionnaires ceux qui viennent annoncer, que le Roy peut pareillement dou-

doubler les Tributs , non seulement sans ruiner personne , mais en enrichissant tout le monde.

- Or l'augmentation du prix des Denrées fait celuy des Terres , qui seules font vivre tous les Etats , depuis le plus élevé jusqu'au plus abject.

Et le Laboureur enfin cultive pour luy & toutes les autres Conditions , & il leur fait part au sol la livre du bien & du mal qu'il souffre dans son commerce ou sa vente ; quoy que ce soit la chose du monde que les Pauvres conçoivent le moins , ainsi que les Personnes de spéculation , remplies de charité , qui se laissent abuser par la voix des gens qui ont moins de raisonnement que des bêtes , lorsqu'ils opinent par emportement , comme l'on a déjà dit , & sans connoissance de cause , de quoy ils ne sont pas capables.

Les quatre Généralitez soulagées du côté des Aydes , feront revivre sur le champ les Provinces mitoyennes du Royaume , qui recommuniqueront incontinent le même bien aux Contrées les plus éloignées ; en sorte que la Capitation au dixième des biens , ne fera pas le quart de ce qu'elles auront gagné à ce marché.

CHAPITRE DOUZIEME.

POur récapituler tout ce Mémoire , on maintient que le Roy est en pouvoir de se rétablir , quand il luy plaira trois cens millions de revenu réglé , comme du temps du Roy François I. non en usant de contrainte ny d'exécution contre les Peuples comme par le passé ; mais en les remettant en possession de leurs facultez en tout leur entier , dont ils ont été privez de plus de la moitié , montant à plus de quinze cens millions par des manieres enfantées uniquement par le crime , ainsi qu'on a fait voir clairement , & continuées par surprise depuis 1660.

Pour ce sujet , il est nécessaire que le Roy regarde la France & toutes ses richesses comme à luy uniquement appartenantes , & que tous les Possesseurs ne sont que les Fermiers ; qu'ainsi tout ce qui les incommode dans leur labourage , dans leur commerce & dans leur trafic , est la même chose que si le dommage lui'étoit fait personnellement dans quelques fonds qu'il peut posséder en de certaines Provinces du Royaume.

Or du moment qu'il y a une infinité d'établissmens pour tirer ces redevances
des

des Peuples, dont les frais se prennent auparavant tout, pendant que l'embaras qui accompagne la levée, anéantit vingt-fois autant de biens que l'on en fait toucher au Prince, comme on a montré, & qui n'est que trop public; n'est-il pas constant que c'est comme si le mal étoit fait à luy-même, & que par conséquent la cessation qui se peut faire en un moment enrichissant les Peuples, c'est une opulence personnelle que l'on luy procure?

On demande volontiers à tous les contredisans, qui ne peuvent être que la Nation qui vit & qui s'enrichit de la ruine du Roy, & des Peuples, si des dix mille genres d'Impôts qu'il y a aujourd'huy en France, levez par le canal des Traitans & Partisans, avec les circonstances connues & marquées, il y en a un seul dont le fonds ne soit fait & ne s'exige pas d'un Taillable ou d'un homme sujet à la Capitation; ces deux impôts enfermant également les Nobles, Bourgeois & Roturies, c'est-à-dire, tous les hommes du Royaume.

De manière qu'évaluant tout ce que le Roy reçoit par ces dix mille canaux, qui donnent de l'employ à plus de cent mille hommes; & les remettant sur la Taille & sur la Capitation, voilà tout d'un coup cent mille payés à mille livres chacun par an,

an, qui est bon marché, c'est-à-dire, cent millions de gagez pour le Roy & les Peuples.

Ce qui n'est que la moindre partie de l'utilité, puisque la plupart des anéantissements de biens causez par ce ministère, revivroient sur le champ, au profit de ces Peuples, & par conséquent du Prince.

Car de croire que le canal d'un Partisan fasse trouver du bien où il n'y en a point, luy n'ayant rien ordinairement, c'est renoncer à la raison, & imposer à la foy publique, qui sçait que c'est justement le contraire; & que sa main seule, comme le feu, consume le sujet où elle s'attache.

Pour montrer cette verité plus clairement en un seul article : Il n'y a que des Taillables qui nourrissent les bestiaux, dont les Boucheries des Villes sont fournies.

Or n'y a-t'il pas des Traitans, Bureaux & Commis pour leur entrée dans ces mêmes Villes ? ne s'en trouve-t'il pas sur le debit de la viande & du suif ? n'y en a-t'il pas pareillement sur les laines qui en proviennent, sur les draps qui en sont construits, sur leurs passages & sorties ?

Ce n'est pas tout, les cuirs qui partent du même principe, n'ont-ils pas semblablement leurs impôts à part, & jusqu'à quatre ou cinq, pour peu qu'ils fassent du chemin

min se mettant en route ?

Tous ces frais & préciputs doivent être payez & portez par le Maître du mouton ; sçavoir , un Taillable ou Payeur de Capitation qui l'a nourry & élevé ; qui étant le Fermier du Roy : C'est la même chose , encore une fois par contre-coup , que si on faisoit sortir ces sommes de la bourse ou de la liberalité du Prince , qui est le moindre desordre ; ce que l'on ne sçauroit assez répéter , puisque le Néant en tire encore dix-neuf-fois davantage que ces appointemens ; & pour le faire voir , on maintient qu'il n'y a point presentement la quatrième partie des bestiaux dans le Royaume de ce qu'il s'en trouvoit il y a quarante-cinq ans ; ce qui aporte un pareil dechet à la culture des terres , qui n'est bonne & mauvaise qu'à proportion des troupeaux qui s'y trouvent.

La même chose des Vins , les dix ou onze Bureaux qui se rencontrent sur les Liqueurs , avec la paye & la fortune des Traitans , doivent être portez avant tout par un homme taillable ou sujet à la Capitation : Or en recevant immédiatement de leurs mains ce qui revient au Prince par ce malheureux cérémonial , c'est une richesse immense pour eux comme pour le Monarque , & une cessation de misère pour tous les peuples.

Puisqu'on

Puisq'on maintient que par cette effroyable œconomie, outre la ruine des Laboureurs & Vignerons, plus de la moitié des Peuples des grandes Villes, sur tout de deçà la Loire, & mêmes de Paris & des Campagnes, ne mangent point de Viande, & ne boivent que de l'Eau; ce qui diminuë la plus grande partie de leurs forces, & par conséquent leur travail.

C'est le même raisonnement sur l'impôt des Bois, sur le Charbon, sur le Foin, sur la Volaille, sur les Oeufs, sur le Beurre, sur le Poisson, sur le Tabac, & enfin sur toutes les autres Denrées, n'y en ayant presque aucune d'exempte, on trouvera mêmes Bureaux, mêmes Commis, mêmes Traitans, même paye, ou plutôt même fortune, & mêmes anéantiffemens à effuyer par des Taillables ou payeurs de Capitation, qui seroient prêts de racheter au triple ce qui revient au Roy de ces horribles manières, & même avec quadruple profit de leur part.

Que l'on ne traite point ceci de vision, c'est une pure réalité, & le contraire ne peut être soutenu sans extravagance, & sans montrer que l'on ne craint ny Dieu ny les hommes.

C'est la manière dont tous les Etats du monde sont administrez, & que la France l'a été jusqu'à la mort du Roy François I.

que le crime seul l'a tirée de cette heureuse situation comme on l'a fait assez voir ; & c'est par leur cessation que l'on prétend enrichir les Peuples , & par conséquent le Roy.

Il n'y a point de Fermier tenant des terres à loüage , qui ne soit content de hausser le prix de son fermage , en luy augmentant la quantité de ses terres.

Que l'on fasse une convocation de cent Laboureurs , Bourgeois ou Marchands de toutes les contrées du Royaume , il n'y en a pas un qui ne convienne , pourvû qu'on ne les aye pas corrompus pour les faire parler contre leur conscience , de payer quatre fois la Capitation , & même par avancé , pourvû qu'ils soient déchargez de tous ces malheureux précipus qui n'ont été inventez que pour ruiner le Roy & les Peuples , & enrichir les Entrepreneurs.

Et ce qu'il y a d'effroyable , est que dans la conjoncture presente , où la France a besoin de toutes ses forces pour se défendre de tant d'ennemis , on a pris justement le contre-pied , entassant tous les jours Traitant sur Traitant , avec les circonstances marquées , c'est-à-dire , vingt de perte sur le fonds pour un de profit au Roy.

Quoy qu'il n'y ait que de la surprise de la part de Messieurs les Ministres depuis mil six cens soixante seulement , on ne laisse

se pas de dire lorsqu'on propose de cesser de pareilles manières, qu'on veut renverser l'Etat, comme si l'Etat consistoit, ainsi qu'on l'a déjà dit, dans ceux qui ruinent ses terres & le commerce, par conséquent le Roy & ses Peuples; mais comme c'est justement le contraire, & que la Nation que l'on combat est la plus grande ennemie du Royaume; on doit regarder avec horreur les éfroyables allégations, que l'on veut renverser l'Etat, lorsqu'on parle de faire cesser la plus grande desolation qui fut jamais.

On demeure d'accord que l'on procure un grand loisir à Messieurs les Ministres & au Conseil des Finances, qui est néanmoins le sort de tous les Gouvernemens du monde, & même de la France durant onze cens ans, jusqu'à la mort du Roy François I. puisque ces Messieurs aujourd'huy ne sont occupez depuis le matin jusqu'au soir qu'à diriger & combattre des Monstres qu'on n'a jamais dû établir; bien que cela se fasse avec la dernière intégrité de leur part, il s'en faut beaucoup que ce soit la même chose dans le sous-ordre & les secondes mains en un nombre infini de notoriété publique, n'y ayant point de party pour quelque borné qu'il soit, qui ne forme des profits indirects à plus de cent personnes, lesquelles sans être Traitans, joi-

gnent leur voix , pour dire qu'on veut ren-
verser l'Etat.

Comme les maux se guérissent par le con-
traire , de ce qui les avoit produits à mesure
que le Roy aura besoin de secours , il n'aura
qu'à user envers ses Peuples , comme ce Pro-
priétaire de Ferme à l'égard de son Fermier ,
qui hausse de son consentement le fermage ,
en luy augmentant son terroir , le Roy peut
en toute seureté dire à ses Peuples , vous me
payerez tant de hausse de Taille & de Ca-
pitation , parce que je vous supprime tel & tel
parti qui vous coûtoit dix fois davantage ,
ainsi vous gagnerez quatre fois plus que moy
à ce marché.

Mais on ne prendra pas ce parti tant
que l'on consultera la Nation dont on
vient de parler , à qui la destruction
du Royaume seroit bien moins sensible
que celle de leur fortune , comme cela
s'est vérifié toutes les fois que le cas est
arrivé.

Mais comme ce n'est pas l'espece de Mes-
sieurs les Ministres qui sont très-integres ,
quoy que très-surpris , on en espere du suc-
cès dans une occasion où cette manière est
d'une nécessité indispensable , n'y en ayant
point absolument d'autre pour sortir de l'état
présent.

D'autant plus que l'on fait une espece de
tran-

transaction avec les destructeurs du Royaume en les priant seulement de quelques adoucissements qui rétabliront sur le champ assez de facultez aux Peuples, avec profit de leur part, pour fournir les quatre-vingt millions de hausse dont le Roy a besoin; & sera une preuve certaine que la destruction du total, qui sera bien plus aisée que n'a jamais été leur établissement, mettra le Royaume en état de donner au Roy trois cens millions, comme du temps du Roy François I.

L'erreur où l'on a été jusqu'icy à l'égard de l'Argent, le regardant comme le principe de richesse, ce qui n'est qu'au Perou; ne peut être alléguée après la lecture du Chapitre qu'on en a fait, où l'on montre qu'il est uniquement l'esclave de la consommation, suivant pas à pas sa destinée, & marchant ou s'arrêtant avec elle, un Ecu faisant cent mains en une journée, lorsqu'il y a beaucoup de vente & de revente, & demeurant des mois entiers en un seul endroit, lorsque la consommation est ruinée, comme il arrive tous les jours, & dont on a tant parlé dans ces Mémoires; en sorte qu'étant possible de rétablir de cette consommation pour plus de cinq cens millions en un instant, ce sera autant de marché d'Argent, & non point de nouvel-

les Especes remises sur le pied , par où le prétendu ridicule d'une hausse si subite de revenus, est amplement purgé & rejeté entièrement sur les contredisans , qui ne pourront pas tenir, lorsque l'autorité, par la surprise qu'ils causent à Messieurs les Ministres , leur manquera , leurs manieres s'étant uniquement soutenues comme l'Alcoran qui porte en tête , défense de disputer contre, & que quiconque entreprendra de le faire, soit aussi-tôt empalé : En tout ce cy on n'a été que l'organe ou l'Avocat des Peuples ; & on craint si peu d'en être desavoué , que l'on se soumet d'apporter la signature de cent mille hommes , ayant tous chacun dix mille écus de bien l'un portant l'autre : C'est donc un marché sans peur & sans peril , qui ne peut être refusé que par ceux dont on a parlé.

Et pour finir , comme on avoit marqué par Titre , on maintient qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui puisse faire une objection , sous quelque prétexte que ce soit , à la levée de quatre-vingt millions , qui ne sera que la cinquième partie de ce qu'on aura rétabli par trois heures de travail au Peuple sans un ridicule achevé , & être en horreur à Dieu & aux hommes , pendant que cette proposition est comblée de bénédictions.

Comme aussi, on maintient qu'il est pareillement impossible d'établir d'une autre façon le quart de la fourniture des besoins du Roy dans la conjoncture présente, & qu'il n'y a personne au monde qui voudrût être garand de la réussite de la moindre partie ; ce qu'on a dit plusieurs fois ; par où l'on peut voir avec quel fondement on peut rejeter le party qu'on offre, pour tabler sur un autre si dépourvû de certitude, dans une occasion où il ne se faut pas méprendre.

Enfin l'Auteur de ces Mémoires les présente au Public à une condition, qu'ils ne luy seront point enviez par les Contredisans, sçavoir celle qui étoit pratiquée par les Athéniens. Ces Peuples avoient établi que tout porteur de nouveaux Reglemens seroit tranquillement écouté, quel qu'il fût : mais qu'il falloit commencer par avoir une corde au col ; afin que si l'exécution, loin de se trouver avantageuse, se trouvoit dommageable à l'Etat, l'Auteur fût aussi-tôt étranglé sans quartier.

Si la France en avoit usé de la sorte, il y a cent cinquante ans, lorsque les Italiens jetterent la première semence des manieres qui l'ont réduite en l'état où elle se trouve aujourd'huy ; le Roy auroit constamment deux cens millions de Revenu réglé
plus

plus qu'il n'a, & ne devoit pas un sol, parce qu'il y auroit deux cens mille Edits ou Déclarations & dix milles genres d'Impôts de moins, toutes venuës depuis ce temps. Le sort porté par les Loix des Atheniens arrivé au premier Inventeur avec Justice, auroit tari tout-à-fait la source de pareilles démarches.

Mais loin de cette destinée il y a eu deux cens milles Fortunes obtenues par où il n'échéroit qu'une Corde à Athene, ce qui a produit au Gouvernement un sort tout contraire; sa destruction, loin d'avoir cette sauve-garde, elle a été érigée en plus court moyen de se procurer la plus haute opulence.

Son Commerce & la culture des Terres ayant été entièrement détruits par ces Porteurs de Nouveautez, y ayant constamment plus de la moitié du Royaume entièrement inutile au Peuple, & par conséquent au Prince; sans parler de la destruction des Sujets & de la fécondité des Familles, dont la desolation est une suite nécessaire de celle des Terres.

Et pour faire voir par un-parallele ce que pourroit la France, si elle n'avoit pas été en quelque façon enrayée par ces manieres.

La Judée n'a jamais contenu du temps de la plus grande opulence de ses Rois que
soi-

soixante & dix lieues de long sur vingt-cinq de large , c'est-à-dire , dix fois moins de contenance que la France , cependant les Monarques mettoient des Armées , au raport de l'Ecriture-Sainte , de seize cens soixante & dix mille hommes ; Et comme les gens propres à porter les Armes ne font pas la cinquième partie des Créatures d'une Contrée , les Viellards , les indisposés dans leurs corps , les Femmes & les Enfans formans aux moins les quatre autres , c'est près de neuf millions de Créatures que cette Contrée contenoit & nourrissoit ; c'est-à-dire sur le pied de cent millions en France , qui pourroient y subsister , si les circonstances étoient égales.

Et il ne faut point faire de reprise sur la fécondité de la Judée , qui n'étoit autre chose que le nombre & le travail de ses Habitans , puisqu'aujourd'hui que les choses ont bien changé , n'y ayant pas cent mil Ames en tout dans cette Contrée par les ravages qu'elle a soufferts , le Terroir y paroît naturellement très-mauvais , & même presque par tout très-cailloux : sa fertilité vantée dans l'Ecriture n'étant que l'effet de ce nombre & de travail , ainsi que l'habitation commode des Barbets dans les Alpes.

On a fait cette reprise pour montrer la possibilité où étoit la France de fournir au
 Roy

Roy François I. sur le pied de trois cens millions de rente , n'ayant point les entraves qu'elle a souffertes depuis , & qui l'ont éternuée de plus de la moitié ; Et qui est une garantie certaine pareillement de la facilité qu'elle aura de se rétablir dans son état naturel , lorsque les causes violentes qui la réduisent en ce pitoiable état seront cessées , comme cela se peut en un moment en cette occasion , comme dans toutes les autres où la Nature souffre violence , suivant le principe des Philosophes , que tout ce qui est violent ne peut durer : Ce qui forme une espece de certitude de voir bien-tôt rétablir le Royaume , les maux comme les biens ayans leur période & leur durée , après lequel expiré , il faut une révolution qui remette les choses au premier état , sur tout les biens. Et les cœurs des Peuples étans également disposez à toujours également bien faire , du moment que l'on les mettra en pouvoir d'en donner des marques & des effets de l'un & de l'autre ; & dont il semble que l'on aye pris le contre pied depuis très-long-temps.

MEMOIRE,

Qui fait voir en abrégé , que plus les Bleds sont à vil prix , plus les Pauvres sont misérables ; ainsi que les Riches , qui seuls les font subsister ; & que plus il sort de Grains du Royaume , & plus on se garantit d'une Cherté extraordinaire.

ON a vécu en France depuis quarante ans dans une si grande erreur à l'égard des Bleds , tant par rapport au Corps de l'Etat : c'est-à-dire , les revenus ordinaires , dont ils font la plus considérable partie , qu'à l'égard de la nourriture particulière de la plupart des Sujets , que l'on peut assurer sans exagération , que cette seule méprise coûte au Royaume plus de deux cens millions de rente , & la vie à plus de dix millions de Créatures , péries autant par le grand avilissement des Grains , que par l'extrême cherté , l'un & l'autre étans également désolans ; quoy que ce soit ce qu'on

qu'on pense le moins du premier , sans faire réflexion que le manque de besoins fait autant mourir de monde , sur tout dans les maladies , que le manque de pain en pleine santé ; ce qui est inséparable de l'avilissement des Grains , qui ruine tous les revenus , tant des fonds que d'industrie.

On a regardé cette Denrée primitive , comme un présent gratuit de la Nature , ainsi que les truffes & champignons : de manière que toutes les années ne se rencontrant pas d'une égale fécondité ou libéralité ; ce qui met une nécessité de compensation entr'elles , pour éviter les sinistres effets de la stérilité : On a crû , dis-je , que c'étoit un moyen certain de s'en garantir , d'empêcher presque en tout temps la sortie des Bleds , & même dans la plus grande abondance , de ne la permettre qu'avec un impôt ; tout comme on a pensé , qu'afin que le pauvre & le médiocre pussent subsister , il falloit que les Grains fussent toujours à grand marché , pendant que c'est justement le contraire , & que ces deux intérêts sont également blessez par cette conduite ; c'est-à-dire , que le pauvre périt par l'avilissement du prix des Bleds , & l'extrême stérilité ou cherté est inévitable de temps en temps ; s'il n'y a une continuelle permission d'enlèvement hors le Royaume , excepté

septé les temps de cherté extraordinaire, qui portent même leur défense avec eux : Ce qu'on va faire voir en peu de mots d'une façon si invincible, que malgré la prévention, on ne craint point de repartie qui aye seulement apparence du sens commun.

La terre en France ne donne point les Bleds, mais les vend en la plûpart des lieux très-cherement ; & s'il y a quantité de Contrées entièrement stériles & non cultivées, c'est que le País n'a pas moïen de payer la récolte par les frais qu'il faudroit pour l'aprofitement, parce que la dépense excéderoit le prix de la marchandise.

Ce n'est pas tout-à-fait de même par tout ailleurs, on prétend qu'en Egypte, après que le Nil est retiré, on n'a qu'à jeter la semence sur la vase, & qu'elle vient en perfection sans labour & sans engrais. Tout comme en Moscovie, la nége étant fondue au mois de Juin, un simple labour sur un terroir très-tendre, sans plus grands frais, produit une récolte

fort abondante en deux mois de temps.

On peut concevoir par l'article précédent que les terres ne sont pas d'une égale cher-

Sans parler du prix du Maître, qui ne faisant pas ordinairement valoir son fonds,

Tome I I.

Q mais

; & que comme il y en a que l'on abandonne, parce que les fruits en sont hors de prix, il s'en trouve de beaucoup plus raisonnables, qui ne vendent leur rapport qu'une somme, que l'on est presque toujours en état de leur payer; mais comme ce sont les meilleures qui ne sont pas à beaucoup près le plus grand nombre, on voit la nécessité qu'il y a de ménager les autres, puisque sans leur secours, ces premières ne pourroient pas à beaucoup près faire subsister le Royaume.

Il faut donc nécessairement descendre dans le détail du prix qu'elles vendent leurs levées en leurs récoltes, ou leurs marchandises, à quoy on n'a jamais fait de réflexion en France.

mais le donne à profiter à un Fermier; il y en a très-peu qui ne vende sa levée à celui qui cultive au moins vingt francs, presque toujours vingt-six ou vingt-sept par arpent, & quantité jusqu'à trente ou trente-cinq; qu'il faut payer à cette terre, ou il demande son congé, ou plutôt on est obligé de le luy donner,

C'est si bien ce prix ignoré qui mène tout, qu'il ne seroit pas naturellement impossible de faire porter une récolte aussi abondante aux montagnes & aux terres les plus calotieuses, que l'on

on a toujours agi comme si cette denrée étoit de la nature des truffes, & qu'elle ne coûtât rien, quoi qu'on vienne de marquer en gros à peu près le taux qu'elles y mettent, qui hausse à mesure des autres choses. Il est donc à propos d'en faire un détail particulier.

de Provence, & que les Barbets mêmes l'aient fait dans les Alpes.

A prendre toutes les terres l'une portant l'autre à six francs l'arpent de fermage, y en ayant beaucoup plus au dessous qu'au dessus : Il faut d'abord quatre labours, que l'on paye cinquante sols chacun ; ainsi dix livres : Il faut pareillement un septier de Paris pour

l'on voit dans les terroirs les plus féconds, si les frais d'engrais qu'il faudroit faire pour y parvenir, n'excédoient beaucoup le prix des levées ; quoique les Maures chaflez d'Espagne offrirent, si on les vouloit recevoir en France, de l'exécuter à l'égard des Landes de Bordeaux & de la Cran

En 1530. & 1540. le Bled ne se vendant le septier de Paris que vingt sols, qui vaut aujourd'hui par année commune quinze francs, (tout étant ruiné quand il est beaucoup au dessous, tant pauvres que riches ; (toutes les terres étoient néanmoins exploitées avec pro-

la semence ; ainsi huit livres : Au moins dix chartées de fumier à vingt sols chacune , par répartition l'une portant l'autre de chaque année , puisqu'il en faut plus de trente dans celle de l'engrais : trois livres pour moissonner ; & douze livres pour le Maître , parce que la terre de deux années en a une de repos qu'il faut également payer , tout va à quarante-cinq livres. Or quand la récolte donne quatre

septiers , elle passe pour excellente , ce qui arrive très-peu : Cependant le Bled étant à huit livres le septier dans les Provinces , c'est-à-dire dix francs à Paris , il faut que le Maître où le Fermier fasse banqueroute , comme font tous ceux qui ne peuvent vendre leurs Marchandises qu'à perte.

Il faut donc , afin que tout le monde soit riche , ou plutôt que

Toutes les Professions du Royaume , quelles qu'elles soient
ont

fit par les Laboureurs ; parce que ce bas prix de la Marchandise étoit le même , & au niveau des frais qu'il faloit déboursier pour l'aprofitement , & il n'y a que cette disparité aujourd'hui qui gâte tout ; quoique les pauvres ne le veulent pas comprendre , & même des gens bien plus éclairés qu'eux , qui n'étant point Laboureurs , jugent encore des Bleds comme des Champignons sauvages.

chacun vive, que toutes les terres, tant bonnes que mauvaises, soient labourées autant qu'elles le peuvent être, sans y épargner aucuns frais, lesquels menent la récolte, étant plus ou moins bonne à proportion que l'on y fait de la dépense.

ont autant d'intérêt à l'aprositement d'une Ferme que le Maître, quoique c'est ce qu'elles comprennent le moins. Or comme un Maître ou Propriétaire est dans la dernière desolation, quand il voit, que bien qu'il achete luy-même, le Bled est à un prix auquel son Fermier ne le

peut payer, toutes les autres Professions doivent entrer dans les mêmes intérêts & faire le même raisonnement. Le Laboureur ne cultive donc point la terre pour luy seul, mais pour toutes les Professions quelles qu'elles soient, & elles participent au sol la livre à sa destinée, quoy qu'elles n'aspirent toutes qu'à sa ruine, & par consequent à la leur propre, en souhaitant & voulant acheter les Grains beaucoup moins qu'il ne coûte à les faire venir.

Or cela ne peut être, tant que la Marchandise ne peut porter ses frais, dont le dernier est le paye-

Ce qu'il y a d'effroyable est, que lorsque l'Artisan & l'Ouvrier souhaitent le Bled à bon marché,

Q 3 ils

ment du Maître, la Taille ou autres Impôts, qui vont pour le moins à trente ou quarante sols par arpent, & que l'on a voit oublié dans les quarante-cinq livres, marchent encore devant : Ainsi ce Maître étant demeuré en arriere, le malheur se répand, non seulement sur luy, mais sur toutes les Professions à qui il eût fait part de sa recette, ne la percevant qu'à cette intention ; comme elles de leur côté n'ont ni maintien, ni opulence, que ce qu'il leur vient de cette part, ainsi il faut qu'elles perissent lorsque ce fond vient à leur manquer.

ils desireront leur ruine, attendu que c'est l'avilissement qui les fait perir, & non le grand prix lorsqu'il n'est pas excessif, ce qui n'entre point dans le raisonnement. Enfin, l'homme de journée n'est pas misérable, parce qu'il luy faut pour cinq ou six deniers de pain plus qu'à l'ordinaire, & même un sol, n'étant question que de cette somme, mais parce qu'il ne trouve point de travail ; ce qui est une suite nécessaire du bas prix du Bled, qui met les Propriétaires des fonds hors de pouvoir de donner de l'employ à presque toutes sortes de gens.

Que l'on fût une parallèle de l'état du Peuple à Paris en Ce Peuple qui raisonne comme une bête, gagnant bien sa vie

1699. que le Bled valoit dix-sept ou dix-huit livres le septier, & en 1706. où il ne vaut pas la moitié, l'on verra une très-grande différence d'opulence; les Feuilles des Quêtes des Commis des Aides, & les Registres des Marchands font foy qu'il y avoit plus de la moitié de différence; c'étoit la même chose dans les Provinces, cette situation étant solidaire à l'égard de tout l'Etat, sur tout dans les Contrées limitrophes de Paris, & il y a eu trois fois plus de banqueroutes à Paris & ailleurs depuis trois ans, qu'il ne s'en étoit fait dans ce temps de prétendue cherté.

vie, le Bled étant à bon prix (par la raison qu'on a marquée) loin de songer qu'il en a obligation à ce prix, est assez stupide pour s'en plaindre, & croire que l'on puisse voir deux contraires: Sçavoir, que les Maîtres des fonds les puissent faire travailler, n'étans point payez de leurs Fermiers, & le mal est, qu'ils inspirent ces sentimens aux personnes en place, qui n'étans point Laboureurs, n'entendent pas ce détail, seulement connu aux gens de cette profession, qui ne sont point en état d'en écrire, encore moins de se faire écouter.

Tout le mal entendu de ceci vient de ce

Ainsi il faut à quel que prix que ce soit main-

que les Bleds ayans de violentes révolutions tous les quatre ou cinq ans , tantôt de cherté , tantôt d'avilissement. Dans le premier cas , comme toutes sortes de terres se peuvent labourer avec profit , les Fermiers n'y épargnent rien ; ce qui mettant la presse aux Gens de journée , ils rencherissent le prix de leur travail , ce qu'on leur accorde , parce qu'il y a encore à gagner ; puis quand la chance vient à tourner par l'avilissement , ils ne veulent point baisser : ce qui fait tout le malheur dont on vient de parler , & ce qui diminuant les frais & les soins des labours , rend les récoltes moins abondantes , & causent infailliblement la cherté extraordinaire dans les années qui se rencontrent stériles.

maintenir le prix une fois contracté par les Bleds , quand il n'est pas de la dernière violence , non seulement par rapport à son accroissance , qui cesse en plusieurs endroits , par les raisons marquées à côté , mais même par le rengrégement de misère que cela cause aux Propriétaires des fonds , attendu que toutes choses haussent également dans les années de cherté , puis les Grains baissant , toutes sortes d'Ouvriers ne veulent point suivre ce sort , & aiment mieux ne rien faire , ce qui est la ruine générale de l'Etat.

C'étoit

On ne trouva point étrange en 1660. que les Grains eussent triplé de prix de ce qu'ils étoient cinquante ans auparavant, parce que les fouliers & le reste à proportion, qui ne valoient que cinq sols en 1550. étoient vendus en 1660. quinze sols, tout comme le Bled ayant pareillement triplé de prix en 1650. les fouliers firent de même, & furent vendus quarante-cinq & cinquante sols.

Cette gradation étoit l'effet de la liberté d'enlèvement & de transport, dont jouissoit cette Denrée, l'économie de ces proportions de hausse étant uniquement l'affaire de la nature, & l'intervention d'une autorité supérieure, ne peut s'en mêler sans tout

C'étoit à peu près dix ou douze francs le septier à Paris, & dans les Provinces à proportion, & aujourd'hui en 1706. que les fouliers valent cinq livres, & le reste de même; on veut que le Bled ne soit vendu que le même prix, bien qu'à proportion il dût être à vingt-deux livres.

Cette Denrée étant extrêmement délicate, la moindre chose peut faire panacher la balance du côté que l'on veut: Ainsi Messieurs les Ministres sont absolument maîtres du prix, puisqu'un léger enlèvement hors le Roiaume l'a fait considérablement hausser.

*gâter comme il arrive
aujourd'hui.*

ser, sans que cela puisse aucunement intéresser la nourriture des Peuples, qui est la fonction la plus nécessaire, n'étant pas une once de pain sur une fourniture de cent livres, outre que cela fait labourer les mauvaises terres, & rend par conséquent deux ou trois mil pour un.

Ce qu'il y d'étonnant est que ces personnes, lesquelles manquent de connoissance, s'allarment de voir un moindre enlèvement de Grains au dehors, comme de deux ou trois cens muids, qui suffiroient à mettre un prix pour en faire connoître mille fois davantage dans le Royaume, ce qui est constant en fait, ne s'étonnent point d'appercevoir quantité de terres délaissées, parce que la récolte ne pourroit pas payer les frais : d'autres sans nul en-

Cette doctrine ou cet intérêt est fort bien conçu par l'Angleterre & la Hollande, où le Peuple a la principale part au Gouvernement ; car quoy que le terroir n'y soit pas du degré de fécondité qu'il est en France, sur tout dans la dernière, où il ne croît pas la dixième partie des Grains de ce que le Pais consume ; cependant l'enlèvement y est permis généralement en tout temps, & même en ceux de cherté. Et l'Angleterre

grais ni fumier , par terre rencherit sur cette
 les mêmes raisons , & conduite ; puisque
 enfin de voir prodi- dans le temps d'abon-
 guer les Grains dans dance le fisc donne de
 leur avilissement , com- l'argent à pur profit
 me il arrive tous les à ceux qui font sortir
 jours , à la nourriture les Grains dehors ,
 des bestiaux & con- sçachant que c'est une
 fections des Manufa- semence qui rapporte
 ctures ; sçavoir, Bié- plus qu'au centuple ,
 res , Amidons & au- par les raisons mar-
 tres , ce qui en abîme , quées,
 encore une fois , mille

fois plus qu'un léger enlèvement qui auroit con-
 juré ces malheurs : Bien que le transport hors de
 France eût été défendu en tout temps , cela n'é-
 toit point observé jusqu'en 1660. que l'en y
 apporta la dernière rigueur ; & l'on voit une
 Lettre de Mr de Sully du Roy Henry IV.
 par laquelle il lui demande d'arrêter le Par-
 lement de Toulouze , qui empêchoit cet enlève-
 ment , lui marquant que sans cela il ne faloit
 point attendre d'argent des Recettes.

S E N T E N C E
 D U C H A T E L E T D E P A R I S ,
qui fixe le prix du Pain..

Du sixième May 1649.

D E P A R L E R O Y ,
*Et Monsieur le Prevost de Paris , ou
 son Lieutenant Civil.*

SUR ce qui nous a été remontré par le Procureur du Roy , qu'il est arrivé quantité de Bled & Farine en cette Ville de Paris , par la Rivière , & que le Bled-Froment se donne aux Boulangers à quinze livres le meilleur , le Méteil à douze livres & le Ségle à neuf , qui sont *prix médiocres* , & sur lesquels il est nécessaire d'apporter une moderation à la vente du Pain , à proportion & eu égard audit prix ; & à cette fin , que le Pain soit distribué au poids , pour connoître lequel les Boulangers de gros & petit Pain seront tenus de mettre leur marque , & le nombre de
 livres

livres qu'il pesera cuit & bien façonné. NOUS, ayant égard à ladite Remontrance, ordonnons que les Boulengiers, tant de gros que de petit Pain, ne pourront vendre le Pain provenant des Bleds conduits par la Riviere : Sçavoir, le gros Pain le plus blanc, qu'à raison de deux sols la livre, le Pain bis-blanc dix-huit deniers la livre ; & le Pain des Pauvres un sol la livre : Sur lesquels Pains leur enjoignons de mettre leur marque & le Poids. Défenses à eux de contrevenir à nôtre presente Ordonnance, à peine de quatre cens livres d'amende, & de punition corporelle s'il y échet. Enjoignons au surplus aux Boulangers de petit Pain, de garder & observer l'Ordonnance, sur les mêmes peines. Enjoint aux Commissaires du Châtelet d'y tenir la main, & de Nous faire rapport par chacun jour des contraventions à la presente Ordonnance. FAIT par Nous Messire DREUX DAUBRAY Conseiller du Roy, Lieutenant Civil au Châtelet de Paris, le sixième jour de Mars 1649.

Signé, DAUBRAY & BONNEAU.

HUBERT Gréfier.

*Le Samedi sixième jour de Mars 1649.
l'Ordonnance ci-dessus, a été lûe & publiée
par moy Jean Jossier, Juré Crieur ordinaire
du Roy en la Ville, Prevôté & Vicomté de
Paris, par les Carrefours ordinaires &*

liux accoûtumez de cette Ville & Faux-bourgs. A ce faire j'avois trois Trompettes, Jean du Bos, Jacques le Frain, & un autre Commis de Didier Ordin, dit Champagne, Jurez Trompettes. Signé, JOSSIER.

IL est à remarquer que les mêmes personnes qui déclaroient le prix du Bled médiocre étant à quinze francs le septier à Paris, l'avoient vû quarante ans auparavant à prix courant à moins de cent sols, c'est-à-dire le tiers.

Mais ils parloient de la sorte, sçachant bien que cette Denrée ainsi que toutes les autres, & sur tout l'Argent, n'ont point un prix absolu, mais relatif à tout le reste; de manière que les crûes d'argent dans l'Europe, ayant fait pareillement tripler toutes choses, ils laissoient jouir tranquillement les Grains de leur cote-part, pour maintenir l'harmonie & les proportions dans le Commerce, ce qui forme seul l'opulence.

De façon que sous le Règne du Roy François I. le Bled étoit à vingt sols le septier sans rien déconcetter, comme l'on a montré dans ce Mémoire, & est à présent à cent francs aux Isles de l'Amerique, avec la même justice.

Toutefois aujourd'huy que toutes les autres

très

tres Denrées , sur tout les journées d'Ouvriers & gages de Valets , tant des Villes que de la Campagne , ont au moins augmenté de moitié depuis 1649 : en sorte que les Bleds dévroient valoir vingt-deux livres dix sols le septier à Paris , pour conserver ce niveau ou ce principe d'opulence , on n'a eu ny repos ny patience , non-seulement pour leur dénier cette justice , mais même pour leur faire perdre celle qu'on leur avoit faite dans les temps précédens , & l'on a fait consister le héroïsme à les avoir réduits à moins de dix francs le septier la tête de Bled à Paris ; ce qui forme presque seul la misère publique , & coûte plus au Royaume quatre fois que la guerre présente , sans parler de l'abandon de la plupart des terres de difficile aprofitement , & de prodigalité des Grains à des usages étranges , ce qui menace d'un fâcheux contre-coup à la première année stérile , ainsi qu'on a montré.

Mais comme tout ce méconte n'est que la suite d'une violence faite à la nature par un zèle aveugle & mal fondé , la simple reconnaissance de la verité peut tout établir en un moment , & par conséquent l'opulence publique : n'étant pas question d'agir , mais seulement de cesser d'agir ; ce qui n'exige qu'un instant.

CAUSES DE LA RARETE de l'Argent, & éclaircissement des mauvais raisonnemens du Pu- blic à cet égard.

LA rareté & cherté que l'on voit aujour-
d'hui des Espèces d'Or & d'Argent,
sont moins surprenantes que les raisons que
l'on en allégué, lesquelles étant entièrement
fausses, sont cause que bien-loin d'user de
justes démarches pour arrêter le mal, on
prend entièrement le contre-pié; & la diffi-
culté de recouvrer ces métaux, donne occa-
sion de redoubler les manières qui le font dis-
paroître & séquestrer du Commerce, comme
on peut dire qu'il arrive tous les jours.

L'erreur vient de ce que par un aveugle-
ment éfroyable on regarde en France ce
Métail comme un principe de richesse, &
fruits du Pais, ainsi qu'il est au Pérou, où
prenant naissance, il n'y croît aucunes den-
rées : au lieu que la France les produisant
toutes, il n'est que le lien du Trafic & le
gage de la tradition mutuelle, lorsqu'à cau-
se de leur multiplicité elle ne se peut pas
faire immédiatement comme dans l'enfan-

ce du monde , dans lequel tous les besoins de la vie se réduisant à trois ou quatre Professions , & toutes les Conditions étant presque égales , le commerce s'en faisoit de main à main , sans ce ministère de gages ny d'appréciations , ainsi qu'à présent.

En effet , un homme qui a dix mille livres de rente en terres , n'est point un Sujet sur les fonds duquel il croît dix mille francs d'argent , mais bien pour la valeur ou l'équivalent de dix mille livres de Bleds ; de même d'un Propriétaire de Vignes ou d'une Forest. Or comme chacun de ces Particuliers ne peut ny consommer pour son usage personnel pour dix mille livres de chacune de ces Denrées , ny se passer des autres besoins de la vie , qui sont en bien plus grand nombre ; il faut que chaque possesseur de ces biens singuliers en échange l'excédent par parcelles avec ses voisins , qui se trouvent dans la même situation à l'égard des autres. Et comme encore une fois , ce commerce ne se peut faire immédiatement à cause de la grande diversité ; l'Argent , par un consentement commun , devient le garand de la livraison future de la chose que le premier vendeur a intention de se procurer , lorsque celui avec qui il contracte n'en est pas actuellement marchand , comme il arrive presque tous-jours.

Un Laboureur qui vend du Bled à un Marchand de Brocard , ne peut pas prendre de cette Denrée en échange , n'étant point de son usage ; mais il reçoit de l'argent qu'il donne à un Ouvrier de Souliers ou de gros Drap , lesquels tenant leur maison à loyer d'un grand Seigneur , ils luy remettent cet argent du Laboureur reçu du Marchand de Brocard , qui luy est restitué ou compensé par ce Propriétaire de maison , qui reçoit en contr'échange ce Brocard , suivant l'intention des deux premiers contractans ; & cette circulation est toujours la même , quand le tout n'auroit été effectué qu'après le passage de deux cens mains ou Professions qui composent aujourd'huy la France , comme il est même nécessaire que cela soit pour leur commun maintien , ayant toutes une solidité d'Intérêt entr'elles , qui fait que le dépérissement de l'une attire aussitôt celui de l'autre ; quoy qu'on peut dire , que par une corruption effroyable , il n'y en a pas une qui ne travaille depuis le matin jusqu'au soir à se détruire réciproquement , & qui ne voulût vendre sa Marchandise trois fois plus qu'elle ne luy revient , & avoir celle de son voisin pour trois fois moins qu'elle ne luy coûte à établir.

Il résulte de tout cecy , que dans l'état d'opulence & de fourniture entière à tous les

les hommes de leurs besoins , l'Argent n'en est rien moins que le principe : mais seulement le garand de ces échanges , & de la fidele execution de l'intention des contractans , quand elle ne se peut éfectuer immédiatement.

Il y a même plus , dans les conjonctures de richesses , & que toutes choses sont en valeur , non-seulement l'Argent n'est point le principe de l'opulence , mais même il est dispensé de la plûpart de ces fonctions de garantie : comme il n'y a que les pauvres qui aient besoin de caution , & une infinité de Particuliers étans riches à proportion de leur état , leur Billet vaut d'Argent , & maintient cette circulation & cette échange continuelle que les Espèces faisoient auparavant , avec même plus de facilité & d'agrément , par la commodité du transport aisé que cette sorte de Monnoye a par devers elle , & une assurance contre les enlevemens violens : C'est de cette manière que les Foires de Lyon sont menées , lesquelles consistant en plus de quatre-vingt millions de payement par an , il n'y en a pas un en argent comptant , tout se faisant par Billets , lesquels après une infinité de mains , retombent toujours au premier Tireur , où il n'échet qu'une compensation.

C'est alors que l'on dit ridiculement que tout abonde d'argent , parce que cette matière

tiere si précieuse dans les temps de disette, devient absolument à rebut dans ceux d'abondance, la garde en étant tout-à-fait infructueuse : au contraire des autres Denrées, sur lesquelles on peut faire sa fortune, & étant réduit à n'avoir d'usage que chez le menu Peuple, qui trouve extrêmement son compte dans cette situation, il n'y repose jamais un moment, mais voltige toujours ; un même Ecu passant par cent mains en une journée, fait estimer autant d'argent nouveau, ce qui n'est qu'une seule Espece.

Dans cette situation, l'Argent étant presque inutile dans le Commerce, le gros se faisant entièrement avec des Billets par la solvabilité des Contractans, & le menu presque à crédit ; tous les Ouvriers par la valeur soutenue de leurs Denrées réciproques, n'ayant pas besoin d'autre garand que les Denrées mêmes, & l'Argent n'y ayant point d'autres fonctions que de servir de caution à leur défaut, il reste encore une fois presque par tout inutile, ce qui le fait détourner en des usages étrangers ; sçavoir à la magnificence, où l'Ortèvre tient le premier lieu, ensuite à des Manufactures, & des embellissemens des Temples & des Maisons : ce qui joint à la consommation des Marchandises Orientales, que l'on ne peut recouvrer qu'avec le transport des Especes, en des Pais d'où elles

elles ne reviennent jamais, en absorbe beaucoup davantage que toutes celles que l'on suppose être passées en Italie & en Allemagne ces années dernières. Or la conjoncture de disette de ce Métail, telle qu'elle est aujourd'hui, non-seulement arrête ces détours, mais même fait restituer au Commerce tout ce qui est possible, ou qui n'est pas entièrement anéanti; en sorte que, tout compensé, cela égale au moins ces prétendus transports hors le Royaume à cause de la Guerre.

Voilà l'état où étoit la France en 1660. que l'Argent se trouvoit très-commun & très-à rebut, quoiqu'il en existât constamment beaucoup moins qu'il ne peut y en avoir à présent, par rapport aux réformes de 1642. 1689. & 1694. & cette Denrée étoit si peu l'unique bien comme aujourd'hui, que l'on préféreroit presque par toutes les Provinces un morceau de Parchemin ou les Provisions d'une Charge de Robe sans nul revenu à cens sacs de mille francs, & l'on vouloit en avoir davantage; & à présent, cet Esfet ou ce Parchemin, préféré à cent mille francs; n'a pas cet avantage sur trente pistoles, & l'on aime mieux cette modique somme, par une cessation de Polette commencée; que de s'assurer une chose autrefois si précieuse, & présentement si fragile: Dira-t-on que c'est manque d'argent, & que c'est qu'il y en a
trois

trois cens fois moins , ainsi qu'il feroit nécessaire d'alléguer à présent , qu'il ne s'en trouvoit en 1660. Comme cela seroit ridicule à énoncer , & que tous les autres Efets ont reçu à peu près le même sort , les uns plus , les autres moins ; il est à propos d'en circonstancier la cause , quoy qu'elle saute aux yeux de tout le monde.

On a dit que la richesse consistant dans la possession de tous les besoins de la vie ; ce qui ne pouvant être sans le ministère d'une infinité d'Ouvriers , il faut qu'ils soient dans un commerce perpétuel , pour se soutenir réciproquement par un échange continuel , le maintien ou la destruction de chaque Dénrée en particulier , devenant aussi-tôt solidaire à tout le corps.

Ce sont les fruits de la terre qui commencent ce mouvement ; sçavoir , les Bleds & les Vignes : Et c'est à l'aide de l'excédent de ces deux Dénrées que les Propriétaires des fonds se procurent tout le surplus , dont la fabrique sont les terres , comme les mains des Ouvriers sont les mains dont ils subsistent ; & se procure par échange le Pain , le Vin & le reste : Il est donc nécessaire d'y soutenir les proportions de prix , afin que les unes ny les autres ne vendent point à perte ; laquelle situation subsistant dans sa perfection , la solvabilité réside toujours dans chaque su-
jet

jet par la valeur de son Ouvrage ; & le contraire attribuant à un de ces Personnages , qui jouent tous leurs Rôles dans la République , le déchet rejaillit incontinent sur tous les autres à proportion de la figure qu'ils y font ; ce qui , comme un levain contagieux , va toujours en augmentant , & fait enfin dépérir des Contrées entières si on n'y met ordre.

Or les Vins & les Bleds ayant été bombardez d'une façon éfroyable depuis quarante ans , ſçavoir les Grains , par les défenses d'enlèvement au dehors dans le temps d'abondance : ce qui en avilit ſi fort le prix , comme il arrive aujourd'huy , qu'il n'atteint pas à la moitié des frais de la culture , bien loin de remplir les autres charges , comme le payement des impôts & du fermage : Et les Vins , par des Tributs ſentant plutôt la confiscation que la contribution , il eſt arrivé que l'une & l'autre de ces Dentrées a rendu leurs poſſeſſeurs très-miſérables , & mis par conſéquent hors d'état de ſe procurer de tous les autres Ouvriers le ſurplus des beſoins de la vie , ce qui par contre-couples a également anéantis : Un Laboureur demeure ſans Souliers , ſans Chapeau & ſans Habits , parce qu'il n'a ſçu trouver dans le prix de la vente de ſes Dentrées , après la cote-part de ſon néceſſaire , ſur un ſeul eſpèce , de quoy ſe procurer les autres

autres choses : Et par la même cause, le Chapelier, le Drapier & le Cordonnier n'ont pû recouvrer par leur travail, qui leur est demeuré inutile, de quoi avoir du Pain & du Vin de ce Laboureur & Vigneron ; chaque espece périssant par l'abondance de sa Dentrée personnelle, & la disette d'un autre, pendant que les uns & les autres auroient pû être très-riches & très-heureux, si l'échange & le trafic continuel, qui est nécessaire pour l'harmonie de l'Etat & le commun maintien, n'avoient été interrompus par des coups violens, & jettez dans le misérable état où tout est à present.

Et la raison que l'on aporte de ce desordre ; sçavoir, le manque d'argent, est le comble du ridicule, puisqu'outre que dans la situation florissante de chaque Profession il n'est presque pas nécessaire, attendu la solvabilité visible de tous les Sujets, tirée de la valeur de leurs Dentrées ; ce qui forme autant d'especes de monnoye, lesquelles dispensent l'argent de la plûpart de ses fonctions ; pour surcroy, l'argent même dans cette conjoncture de consommation abondante, changeant à tous momens de main, à la même vertu que si c'étoit toujours des especes nouvelles.

Au lieu que dans ce déconcertement de Commerce par les raisons marquées, toutes les

les Denrées, loin d'être de l'argent, ne sont que de fumier, ainsi nulle solvabilité dans les Possesseurs. Un Laboureur a beau avoir plein sa maison de Vins, de Grains, & de Bestiaux; tout le monde voyant que par le bas prix il n'a pas de quoy satisfaire à son Maître pour le fermage, qui est toujours le premier pris, qui que ce soit ne luy veut confier aucune des Denrées dont il a besoin, dans la certitude où l'on est que l'on n'en seroit jamais payé. Tout comme le Cordonnier, le Chapelier & le Drapier se trouvent dans la même situation par la même cause; c'est en vain que leurs Boutiques sont pleines de Marchandises, le manque de débit arrivé par ce premier principe de destruction du Laboureur, les met hors de crédit; puisque pareillement dans la vendue de leurs biens, le louage de maison emporteroit tout. Il faut donc par tout là le ministère de l'argent, c'est à dire qu'il lui arrive cent fois plus de fonctions qu'il n'en avoit auparavant; ce qui devant l'obliger à augmenter sa célérité dans sa marche, il arrive tout le contraire, & il réside des mois entiers dans des mains, où il n'auroit pas été un moment de temps auparavant, attendu que comme dans les temps d'abondance; qui que ce soit ne s'en dessaisit qu'à proportion qu'il espere le pou-

voir faire rentrer , réglant sa dépense à sa recette. Et un homme qui a trente mille livres de rente , dépensant cent francs par jour , tout comme un autre qui n'en a que la dixième partie , ne débourse que la même quantité , & ainsi de tous les autres , soit Ouvriers ou Propriétaires du moment que tous ces Sujets voyent la certitude de la diminution de leur recette future , ils en font autant de leur dépense , & par conséquent de la sortie de l'argent. Et comme non-seulement une personne ou deux se trouvent dans cette disposition , mais généralement tout le monde ; chacun renchérissant sur son compagnon , comme étant la conduite la plus sage & qui seule peut empêcher ou retarder le déperissement , on ne doit pas s'étonner de voir la rareté & cherté de l'argent ; mais non pas en apporter les pitoyables raisons que l'on en allègue aujourd'hui , n'y en accuser le manque d'existence , mais seulement la grande survenue de nécessité de fonctions personnelles , & d'obligations en même temps de diminuer son service par celui de son cours.

A cet ennemy de l'opulence publique & de la circulation de l'argent , il en survient un autre non moins remply de desastres , qui est la nécessité pressante de fournir les besoins du

du Roy : comme il a sa part des déperissemens de revenu qui diminuent pareillement ses biens , on attaque personnellement les immeubles & l'argent même , on leur livre la guerre ; ce qui par le premier sappe , quantité de fabriques de monnoye , sçavoir , le crédit qui n'est qu'à proportion de la valeur des fonds que l'on possède , qui s'en va avec leur destruction : Et par cette guerre que l'on fait à l'argent , on ajoute aux nécessitez de sa longue garde que l'on vient de remarquer , celle de la crainte d'en être dépossédé contre sa volonté ; outre que par la Jurisprudence établie , étant difficile de compter quels biens on peut posséder avec certitude , & n'y ayant nulle assurance que la cottité de sa contribution aux besoins du Prince ne soit pas sa dépouille entière ; il arrive de-là que l'argent seul pouvant se sequestrer à cette conduite , il acquiert non-seulement par là une préférence , mais même une singularité de prix sur les autres Dénrées , ce qui les réduit toutes en fumier , & fait qu'il arrive comme dans les Banqueroutes , où l'on donne tout pour peu de chose afin d'avoir de l'argent , qui seul peut être hors d'atteinte des créanciers , & de ceux à qui il est dû , ce qui est la ruine d'un Etat ; & ce qui se faisant par tromperie dans les Banqueroutes , se pratique par prudence dans la

conjoncture présente , & porte en même-temps la rareté de l'argent en un point infini.

L'effet de ces dispositions est que la moitié de la France est misérable , parce qu'elle est privée de pain , de vin , de viande & des autres Denrées nécessaires , comme est tout le menu Peuple & les Gens vivant de leur travail : & l'autre partie qui sont les Propriétaires des fonds , périt également par la trop grande abondance de toutes ces choses , dont elle ne peut trouver de débit ; en sorte qu'il en arrive comme dans la nourriture de deux Sujets particuliers , dont l'un meurt de faim , & l'autre de réplétion pour avoir pris trop d'alimens , pendant que la compensation de ces extrémités auroit sauvé l'un & l'autre. Dans un corps d'Etat comme la France , qui souffre ce sort aujourd'hui , c'est à l'argent à en faire l'aliage & le trafic , pour former deux perfections de deux grandes défauts : Or depuis quarante ans la surprise de Messieurs les Ministres est si grande , que toutes leurs attentions , depuis le matin jusqu'au soir , ne tendent qu'à les priver de ces fonctions si nécessaires , pour lesquelles seules il a été introduit dans le monde ; & sur tout dans le Pais , comme ce Royaume où il n'est pas un fruit de terroir ainsi qu'au Perou ; en sorte qu'il y a un divorce

force continuel entre l'argent & les Denrées, au lieu d'être dans un commerce perpetuel ; ce qui en fait par conséquent autant des Denrées mêmes.

L'Argent n'est point rare faute d'existence : mais parce qu'étant nécessaire qu'il marche toujours si on veut voir de l'opulence , on met tous les hommes aujourd'hui dans la cruelle nécessité de ne s'en défaire qu'à la dernière extrémité.

L'Argent est rare , parce que sa nature étant de garantir la tradition des échanges lorsqu'elles ne se font pas immédiatement , & partageant cette fonction avec une infinité d'autres effets , soit meubles & immeubles , dont les porteurs de procuration étoient le papier & le parchemin ; leur destruction luy renvoye tout le fardeau personnellement sur le corps , pendant que bien loin qu'il luy soit permis d'augmenter la vitesse de sa marche par ce surcroy d'occupation , c'est cela même qui la retarde , comme l'on vient de marquer.

L'Argent est rare , attendu que dans les temps d'abondance , ne formant la vingtième partie des biens , dont une infinité avoient une préférence entière sur une quantité effroyable de ce Métail ; & tous , quels qu'ils fussent , ont une concurrence certaine & proportionnée au prix ordinaire des choses : à

présent il n'y a plus que luy seul qui se puisse appeller richesse.

L'Argent est rare enfin, attendu qu'outre toutes les raisons marquées on luy fait la guerre, & que l'on le veut enlever malgré la volonté du Possesseur; & qu'il luy en arrive comme on verroit aux hommes, si on les prenoit par force, tous s'iroient cacher dans des retraites & des cavernes; & si quelqu'un venoit dire alors qu'ils sont morts ou ont passé dans les Pais étrangers, il seroit assurément estimé extravagant. C'est à peu près le même raisonnement que l'on fait aujourd'huy de l'Argent, & comme il ne faudroit qu'un moment pour faire reparoître ces hommes, il n'est pas nécessaire de davantage de temps pour rendre l'argent plus commun, qu'il ne fût jamais, & par conséquent le Roy & tous ses Sujets très-riches: Il n'y a qu'à accorder la paix aux immeubles: ce qui se peut en un instant, ainsi qu'à la consommation des Denrées, par l'adoucissement de quelques Droits violens, & aussi-tôt les uns & les autres sortant du néant, redonneront par leur résurrection un concurrent à l'Argent, qui le dispensera ou partagera avec luy plus de dix-neuf de ses fonctions sur vingt, avec un surcroy de vitellie dans sa marche à l'égard de ce qui luy en restera, par où toute l'opulence

lence sera rétablie , qui est le principe de la fourniture des besoins du Roy , & non pas la destruction de cette harmonie , comme on a pensé fausement jusqu'icy , sans que la tentative d'une pareille expérience mette rien au hasard , quoique cette sorte de seurcté aye été peu exigée jusqu'icy , dans les essais que l'on a fait souvent inutilement , pour faire recevoir de l'argent au Roy.

Tous ces raisonnemens , qui ne sont qu'un précis très certain de la pratique journalière , n'auront qu'une idée de visions creuses , & de spéculation chez les personnes qui n'ont eux-mêmes que la simple théorie du commerce & du labourage , dont il n'y a que le seul usage qui en puisse apprendre les véritables intérêts : De même que c'est cette seule ignorance qui peut excuser la grande dérogeance qu'on y apporte tous les jours , ou plutôt à l'utilité du Roy & des Peuples , dont le rétablissement dans une félicité entière ne pend icy qu'en un filet , puisque l'un & l'autre ne consistant que dans une ample jouissance de tous les besoins , abonde si fort en France , qu'il s'en perd trois fois plus , tant excrûs qu'à excroître , qu'il ne s'en consume ; & l'Argent , à qui il appartient seulement d'en faire le mélange ou l'impartition , & non d'en être le principe , loin de manquer de garantie ou de refu-
ser

fer son ministère, est tous les jours condamné à une oisiveté qui énerve toute sa force, ainsi que de ses Commissionnaires ; sçavoir, le papier, le parchemin & le crédit ; ce qui n'arrivant que par une violence continuelle, il n'est question que d'un moment, c'est-à-dire, d'une simple cessation de volonté déterminée, qui maintient les choses au misérable état où l'on les voit ; & aussitôt la nature agissant dans toute sa liberté, toutes les Dénrées reprendront la vigueur que l'on leur a vûe autrefois.

DISSERTATION

De la nature des Richesses , de l' Argent & des Tributs , où l'on découvre la fausse idée qui régné dans le Monde à l'égard de ces trois articles.

CHAPITRE PREMIER.

TOUT le Monde veut être riche , & la plûpart ne travaillent nuit & jour que pour le devenir ; mais on se méprend pour l'ordinaire dans la route que l'on prend pour y réussir.

L'erreur dans la véritable acquisition de richesses qui puissent être permanentes , vient premierement de ce que l'on s'abuse dans l'idée que l'on se fait de l'opulence , ainsi qu'à l'égard de celle de l'argent.

On croit que c'est une matiere où l'on ne peut point pécher par l'excès , ni jamais en quelque condition que l'on se trouve en trop posséder ou acquérir ; l'attention aux intérêts des autres , est une pure vision , ou des réflexions de Religion qui ne passent point la Théorie. Mais pour montrer que l'on s'abuse grossièrement , qui mettroit ceux qui y sont dé-

dévoïez singulièrement en possession de toute la terre avec toutes ses richesses ; sans en rien excepter ni diminuer , ne feroient-ils pas les derniers des misérables qui eussent jamais été ? & ne préféreroient-ils pas la condition d'un Mandien dans un Monde habité ? Car premierement , outre qu'il leur faudroit être eux-mêmes les fabricateurs de tous leurs besoins , bien loin de servir par là leur sensualité : ce seroit un chef-d'œuvre , si par un travail continuel ils pouvoient atteindre jusqu'à se procurer le nécessaire ; & puis dans la moindre indisposition , il faudroit périr manque de secours , ou plutôt de desespoir.

Et même sans supposer les choses dans cet excès , un très-petit nombre d'hommes en possession d'un très-grand País , csmme il est arrivé quelquefois par des naufrages , n'ont-ils pas été autant de malheureux ; bien loin d'être autant de monarques ? Et il n'est que trop certain , par les Relations Espagnoles de la découverte du nouveau Monde , que les premiers Conquerans , quoique maîtres absolus d'un País où l'on mesuroit l'Or & l'Argent par piques , passerent plusieurs années si misérablement leur vie , qu'outre que plusieurs moururent de faim , presque tous ne se garantirent de cette extrémité , que par des alimens les plus vils & les plus répugnans de la nature.

Ce n'est donc ni l'étendue du País que l'on

l'on possède, ni la quantité d'Or & d'Argent que la corruption du cœur a érigé en Idole, qui font absolument un homme riche & opulent, il n'en forme qu'un misérable, comme l'on peut voir par les exemples que l'on vient de citer : ce qui se vérifie tous les jours encore par le parallèle de ce qui se passe au País des Mines, où cinquante Ecus à dépenser par jour, font vivre un homme moins commodément qu'il ne feroit en Hongrie avec huit ou dix sols, qui fussent presque pour jouir abondamment de tous les besoins nécessaires & agréables. On voit par cette vérité qui est incontestable, qu'il s'en faut beaucoup qu'il suffise pour être riche, de posséder un grand Domaine & une très grande quantité de Métaux précieux, qui ne peuvent que laisser périr misérablement leur possesseur, quand l'un n'est point cultivé, & l'autre ne se peut échanger contre les besoins immédiats de vie, comme la nourriture & les vêtements, desquels personne ne sçauroit se passer : Ce sont donc eux seuls qu'il faut appeler richesses ; & c'est le nom que leur donna le Créateur lors qu'il en mit le premier Homme en possession après l'avoir formé : ce ne fut point l'Or ni l'Argent qui reçurent ce titre d'opulence, puis qu'ils ne furent en usage que long - temps après ; c'est-à-dire, tant que l'innocence, au moins suivant les loix de la nature, subsista

par-

parmy les Habitans de la terre , & les degrez de dérogeance à cette disposition, ont été ceux de l'augmentation de la misère générale. On a fait encore une fois un Idole de ces Métaux , & laissant là l'objet & l'intention pour lesquels ils avoient été apellez dans le Commerce ; sçavoir , pour y servir de gages dans l'échange & la tradition réciproque des Denrées , lors qu'elle ne se pût plus faire immédiatement , à cause de leur multiplicité , on les a presque quittez de ce service pour en former des Divinitez , à qui on a sacrifié & sacrifie tous les jours plus de biens & de besoins précieux , & même d'hommes , que jamais l'aveugle Antiquité n'a immolé à ces fausses Divinitez , qui ont si long-temps formé tout le culte & toute la Religion de la plus grande partie des Peuples. Ainsi il est à propos de faire un Chapitre particulier de l'Or & de l'Argent , pour montrer par où ce désordre est entré dans le Monde , où il a fait un si grand ravage , sur tout dans ces derniers temps , que jamais ceux des Nations les plus barbares dans leurs plus grandes inondations n'en approcherent , quelque description épouvantable que l'on en trouve chez les Historiens. On espere qu'après la découverte de la source du mal , il y aura moins de chemin à faire pour arriver au remede , & que cela pourra porter les Hommes à revenir de leur aveuglement ,
d'ancantir

d'anéantir tous les jours une infinité de biens, de fruits de la terre, & de commoditez de la vie, seules propres à faire subsister l'Homme, pour recouvrer une Denrée, qui n'étant absolument d'aucun usage par elle-même, n'avoit été appellée au service des Hommes, que pour faciliter l'échange & le trafic, ainsi qu'on a déjà dit : On espere, dis-je, qu'après cette vérification de ce fait incontestable, & que la misère des Peuples ne vient que de ce qu'on a fait un Maître, ou plutôt un Tyran de ce qu'il étoit un Esclave : On quittera cette erreur, & rétablissant les choses dans leur état naturel, la fin de cette révolte sera celle de la désolation publique.

CHAPITRE SECOND.

LE Ciel n'est pas si éloigné de la Terre, qu'il se trouve de distance entre la véritable idée que l'on doit avoir de l'Argent ; & celle que la corruption en a établi dans le Monde ; & qui est presque reçûe si généralement, qu'à peine l'autre est-elle connue quoique cet oubli soit une si grande dépravation, qu'elle cause la ruine des Etats, & fait plus de destruction que les plus grands Ennemis étrangers pourroient jamais causer par leurs ravages.

En effet , l'Argent dont on fait une Idole depuis le matin jusqu'au soir , avec les circonstances que l'on a marquées , & qui sont trop connues pour être révoquées en doute , n'est absolument d'aucun usage par lui-même , n'étant propre ni à se nourrir , ni à se vêtir , & aucun de tous ceux qui le recherchent avec tant d'avidité ; & à qui pour y parvenir , le bien & le mal sont également indifférens , n'est porté dans cette poursuite qu'afin de s'en défaire aussi-tôt , pour se procurer les besoins de son état ou de sa subsistance.

Il n'est donc tout au plus , & n'a jamais été qu'un moyen de recouvrer les Denrées , parce que luy-même n'est acquis que par une vente précédente de Denrées : cette intention étant généralement tant dans ceux qui le reçoivent , que ceux qui s'en dessaisissent , en sorte que si tous les besoins de la vie se réduisoient à trois ou quatre especes , comme au commencement du monde , l'échange se faisant immédiatement & troc pour troc , ce qui se pratique même encore en bien des contrées , les Métaux aujourd'hui si précieux ne seroient d'aucune utilité.

Il n'y a même aucune Denrée si abjecte , propre à nourrir l'homme , qui ne luy fût préférée en quelque quantité qu'il se rencontrât , si il étoit absolument défendu ou impossible au possesseur de s'en défaire , ce
qui

qui le réduiroit bien-tôt au même état du Midas de la Fable.

Ce n'est donc que comme un garand tout au plus des échanges, & de la tradition réciproque, qu'il a été appelé dans le monde, lorsque la corruption & la politesse ayant multiplié les besoins de la vie, de trois ou quatre especes qu'ils étoient dans son enfance, jusqu'à plus de deux cens où ils se trouvent aujourd'hui; ce qui fait que n'y ayant pas moyen que le commerce & le troc s'en fassent de main à main, comme dans ces temps d'innocence; & le vendeur d'une Denrée ne trafiquant pas le plus souvent avec le Marchand de celle dont il a actuellement besoin, & pour le recouvrement de laquelle il se dessaisit de la sienne; l'Argent alors vient au secours, & la recette qu'il en fait de son acheteur, lui est une procuration avec garantie, que son intention sera effectuée en quelque lieu que se trouve le Marchand; & cela, pour autant & sur un prix courant & proportionné, à ce qu'il s'est dessaisi les mains de la Denrée dont il étoit propriétaire: Voilà donc l'unique fonction de l'Argent, & chaque degré de dérogeance qu'on y admet, quoy qu'elle se voye aujourd'hui à un excès éfroyable; est autant de déchet à la félicité d'un Etat.

En effet, tant qu'il s'en tient-là, non-

seulement il n'y a rien de gâté ; & bien loin d'être obligé de luy sacrifier tous les jours tant de victimes afin de le recouvrer , pour peu qu'il fût le rebelle , si les hommes s'entr'entendoient , il seroit aisé de luy donner son congé : ce qui luy arrive même à chaque moment en une infinité d'occasions , quoy qu'on n'y prenne pas garde.

Comme il n'est tout au plus , ainsi qu'on vient de dire , qu'une garantie de la livraison future d'une Denrée , qu'on ne reçoit pas immédiatement en vendant celle que l'on possède , du moment qu'elle se peut procurer sans son ministère , il sera obligé de renfermer tout son orgueil à demeurer absolument inutile & immobile.

Le Cuivre & le Bronze dont on fait de la monnoye pour des sommes considérables , ne le remplacent-ils pas ? N'en a-t'on pas fait souvent de Cuir dans les occasions ? qui avec la marque du Prince , qui ne coûte rien , a la même vertu , & même davantage , puisqu'il a procuré les besoins de la vie , plus que n'ont jamais fait les piles d'Argent au Perou & au Nouveau Monde.

Aux Isles de Maldives , où les Peuples ne sont point du tout barbares , étans même polis & magnifiques , comme on peut voir par les relations , de certaines Coquilles qui se donnent par petits sacs , ont le même pouvoir ,

voir, & procurent la même certitude de livraison future de ce qu'on veut ou voudra avoir, que font l'Or & l'Argent par tout ailleurs où ils sont en vogue, bien que ces Isles n'en soient pas mêmes déstituées, & qui ne laissent pas pour cela d'en souffrir tranquillement la concurrence avec des matieres aussi abjectes que font des Coquilles.

Les Isles de l'Amérique ont été long-tems, quoy qu'abandonnées en Argent, sans en connoître l'usage dans le trafic journalier, même parmy les Nations de l'Europe qui l'habitoient, bien que les Peuples ne manquaient d'aucuns de leurs besoins qu'ils construisoient dessus le lieu, ou qu'on leur apportoit abondamment de l'ancien Monde.

Le Tabac seul faisoit tout le trafic, ainsi que la fonction de l'Argent, tant en gros qu'en détail : Si l'on vouloit avoir pour un sol de pain, & même moins, on donnoit pour autant de ce fruit de la terre, qui avoit un prix fixe & certain, sur lequel il n'y avoit non plus de contestation que sur la monnoye courante, en quelque Pais que ce soit ; & cependant avec tout cela, le nécessaire, le commode & le magnifique, n'y manquoient non plus qu'ailleurs.

Mais qu'est-il nécessaire d'aller si loin chercher des exemples pour vérifier cette doctrine ; que c'est une erreur grossière de

regarder l'Or & l'Argent comme l'unique principe de richesse, & de la félicité de la vie.

Nous avons dans l'Europe, & on le pratique de même tous les jours un moyen bien plus facile & à bien meilleur marché, pour mettre ces Métaux à la raison; & détruisant leur usurpation, les renfermer dans leurs véritables bornes, qui sont d'être valets & esclaves du Commerce uniquement, & non les tyrans, & cela en leur donnant pour concurrens non du Cuivre, non des Coquilles, non du Tabac, comme dans les lieux mentionnez, qui coûtent de la peine & du travail à recouvrer, mais un simple morceau de papier qui ne coûte rien, & remplace néanmoins toutes les fonctions de l'Argent, pour des quantitez de millions, une infinité de fois, c'est-à-dire par autant de mains qu'il passe, tant que ces Métaux ne sortent point de leur état naturel, & des principes qui les ont fait appeler dans le monde.

On demande donc à toute la Nation polie, si prévenue des maximes régnantes, & qui ignorent absolument la pratique & l'usage du Commerce, qui fait subsister tous les hommes, sans vouloir même jamais s'instruire, de peur que la reconnoissance de leur erreur ne leur fût préjudiciable. On demande, dis-je, si les Billets d'un célèbre Négociant,

dont

dont le crédit puissamment établi par une opulence certaine connue; & telle qu'ils s'en rencontrent plusieurs dans l'Europe, ne vaut & ne prévaut pas à de l'Argent comptant; & si en ayant toute la vertu & toute l'efficacité, il n'a pas des avantages particuliers sur les Métaux, par la facilité de la garde & du transport, sans crainte d'enlevemens violens.

Il y a bien plus, c'est qu'il ne sera jamais acquité; tant qu'il ne se trouvera qu'en des mains sages & innocentes, & qui n'en veulent faire qu'un usage de conduite prudente, soit par rapport au passé ou au présent, qui est de ne se déssaisir de son bien, sur tout d'une somme considérable, que pour se procurer l'équivalent, soit en immeubles ou en meubles, si l'on est Négociant, & non le consumer en dépense ordinaire, soit faite ou à faire, qui est le seul cas où le Billet n'est plus d'usage; sans quoy, après une infinité de mains qu'il auroit toutes enrichies, en garantissant la livraison future de ce qu'on ne pouvoit fournir sur le champ, il seroit retourné à son premier tireur, où il n'y auroit échû qu'une compensation.

De cette manière voila une opulence générale, c'est-à-dire une jouissance & une consommation éfroyable de biens, sans le ministère de la moindre somme d'Argent. Voi-

la donc encore une fois les Prêtres de cette Idole bien loin de leur compte, d'en faire un Dieu tutelaire de la vie, & de soutenir que les hommes ne sont heureux ou malheureux qu'à proportion qu'ils possèdent plus ou moins de ce Métail si recherché.

Les Foires de Lion prouvent l'erreur du sentiment contraire toutes les années, lesquelles étant tantôt bonnes & tantôt mauvaises, on n'en peut nullement attribuer la cause à l'abondance ou au défaut de l'argent; puisque sur un commerce de vente & de revente de plus de quatre-vingt millions qui les composent, on n'y a jamais vû un sol marqué d'argent comptant; tout se fait par échange & par billets, lesquels après une infinité de mains, retournent enfin au premier tireur, ainsi qu'on a déjà dit.

En voila plus qu'il n'en faut pour montrer que la quantité plus ou moins d'Or & d'Argent, sur tout dans un País rempli de Denrées nécessaires & commode à la vie, est absolument indifférente, pour en faire jouir abondamment les Habitans; mais ce n'est que lorsque ces Métaux demeurent dans leurs limites naturelles: car du moment qu'ils en sortent, comme l'on a que trop fait l'expérience en plus d'un endroit, ils deviennent nécessaires, parce qu'ils s'érigent en tyrans, ne voulant pas souffrir qu'autres qu'eux s'appellent

pellent richesses ; & c'est ce qu'on va voir dans les Chapitres suivans , où l'on montrera évidemment les deux issues par où il a quitté son ministère ; dont la première est l'ambition , le luxe , l'avarice , l'oisiveté & la paresse ; & l'autre , le crime formel , tant celui qui est puni par les loix , qu'un autre genre que l'ignorance fait couronner tous les jours.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA condamnation que Dieu prononça contre tous les hommes en la personne du premier , de ne pouvoir à l'avenir , après son péché , vivre ny subsister que par le travail & à la sueur de leur corps , ne fut point tellement exécuté que tant que l'innocence du monde dura , c'est-à-dire , tant qu'il n'y eut aucune différence de condition & d'états ; chaque sujet étoit son valet & son maître , & jouïssoit des richesses & des trésors de la terre , à proportion que l'on avoit personnellement le talent de les faire valoir ; toute l'ambition & tout le luxe se réduisoient à se procurer la nourriture & le vêtement. Les deux premiers Ouvriers du monde , qui en étoient en même temps les deux Monarques , se par-

ta-

tagerent ces deux Métiers ; l'un laboura la terre pour avoir des grains , & l'autre nourrit des troupeaux pour se couvrir & l'échange mutuelle qu'ils pouvoient faire , les faisoit jouir réciproquement du travail l'un de l'autre.

Mais le crime & la violence s'étant mis avec le temps de la partie , celui qui fut le plus fort ne voulut rien faire , & jouir des fruits du travail du plus foible , en se rebellant entièrement contre les ordres du Créateur , & cette corruption est venue à un si grand excès , qu'aujourd'hui les hommes sont entièrement partagez en deux classes ; sçavoir , l'une qui ne fait rien , & jouit de tous les plaisirs ; & l'autre qui travaille depuis le matin jusqu'au soir , a à peine le nécessaire , & en est même souvent privé entièrement.

C'est de cette disposition que l'Argent a pris son premier degré de dérogeance à son usage naturel : l'équivalence où il doit être avec toutes les autres Denrées , pour être prest d'en former l'échange à tous momens , a aussi-tôt reçu une grande atteinte. Un homme voluptueux , qui a à peine assez de temps de toute sa vie pour satisfaire à ses plaisirs , s'est moqué de tenir sa maison & ses magasins remplis de grains & d'autres fruits de la terre , pour être vendus au prix

cou-

courant en temps & saison : ce soin , cette attente & cette inquiétude ne se font pas accommoder avec son genre de vie ; la moitié moins d'argent comptant , même le quart , font mieux son affaire , & ses voluptez en sont servies avec plus de secret & plus de diligence.

Ainsi cette main-basse que l'on fait dans ces occasions de toutes sortes de Dentrées , dérange d'une terrible façon l'équilibre qui doit être entre l'Or & l'Argent , & toutes sortes de choses. L'âpreté que l'on a pour recouvrer l'un , & la profusion que l'on fait de l'autre , élève le premier jusqu'aux nuées , & abaisse l'autre jusqu'aux abîmes. Voilà donc l'esclave du Commerce devenu son tyran : mais ce n'est-là que la moindre partie de sa vexation ; cette facilité à l'Argent de servir tous les crimes , lui fait redoubler ses apointemens , à proportion que la corruption s'empare des cœurs ; & il est certain que presque tous les forfaits seroient bannis d'un Etat , si l'on en pouvoit faire autant de ce fatal Métail ; le peu de service qu'il rend au Commerce , ainsi qu'on a fait voir en ce qui a précédé , ne vaut pas la centième partie du mal qu'il lui cause.

On ne parle point des Voleurs ni des Brigands , à qui l'Argent seul sert de moyen certain pour enlever par violence tout le vaillant

tant d'un homme , sans autre droit ni titre qu'une force majeure ; & qui se met par là non-seulement en pouvoir de le ravir , mais même de le mettre à couvert & hors toutes recherches.

Si toutes les facultez se terminoient aux Denrées nécessaires à la vie , les Brigans perdroyent ces deux facilitez pour voler , ils ne pourroient enlever qu'une petite quantité de biens à la fois , pour laquelle même emporter , il leur faudroit un grand nombre de chevaux & de voitures impossibles à cacher , parce que tout seroit facile à reconnoître , & par conséquent aisé à découvrir.

Le premier Legislatteur de l'antiquité avoit si bien reconnu ce desordre , que la Monnoye qu'il introduisit dans sa République , étoit un Métail si commun & d'un si grand volume , que ce prétendu précis de toutes les Denrées avoit un corps presque aussi étendu que les choses qu'il representoit ; ainsi les Voleurs , les Banqueroutiers , & tous ceux qui ont besoin de secret & d'obscurité pour perpetuer les crimes , n'en étoient pas beaucoup mieux servis.

Mais il n'est pas encore temps de finir l'usage que le crime fait du seul Argent , & dont il seroit empêché par les autres genres de biens ; si ils n'avoient point cette malheureuse representation , les Banqueroutiers qui dé-

déconcerterent entièrement le Commerce ,
mettant tout le monde dans la défiance , &
empêchant que l'on ne pûsse trafiquer par
crédit & par Billets , ne pourroient presque
plus voler aussi impunément tout le monde
qu'ils font journellement.

On sçait que leur jeu & leur manœuvre ,
font de se servir de la réputation bien ou mal
acquise , pour acheter de tous côtez à crédit ,
à tel prix que l'on y veut mettre , parce qu'ils
font bien assûrez qu'ils n'en déboursent
jamais rien, puis ils le revendent sur le champ
argent comptant , la moitié ou les deux tiers
moins , & continuent cette fraude jusqu'à
l'écheance des Billets , qu'ils font cession en-
tière , sous des prétendûes pertes dont il les
faut croire , attendu que la conviction du
contraire , est un procès éternel , encore plus
ruineux envers ceux qui perdent , que le ban-
queroute même.

Et cette fraude est ce qu'il y a de moins
désolant par le raport à tout le corps de l'E-
tat , attendu que cette cherté que cela met à
l'Argent par ces crûës d'usages , quoique cri-
minel , le portant jusqu'au Ciel , ainsi qu'on
l'a dit , fait descendre à même temps l'au-
tre côté de la balance ; sçavoir , celui des
Denrées jusqu'aux abîmes : l'un prend le
prix des pierres précieuses , & l'autre n'est
plus que de la poussière , par la prodigalité.

que l'on en fait, afin de parvenir à ses des-
seins criminels. Et bien que ces démarches
ne se rencontrent qu'en quelques particu-
liers, elles ne laissent pas d'être contagieuse
à toute la masse, parce que toutes choses
ayant une solidité d'intérêt, tant meubles
qu'immeubles, la moindre attente qui arri-
ve à une partie, soit en bien ou en mal, de-
vient aussi-tôt commune à tout le reste.

Les Bleds ne peuvent hausser ni baisser con-
sidérablement en un Marché, sans que cet-
te disposition ne gagne aussi-tôt tous les
lieux circonvoisins; & sa continuation de
trois ou quatre semaines seulement, l'a fait
pénétrer d'un bout du Royaume à l'autre,
de quelqu'étendue qu'il soit, & même plus
loin.

Enfin la gangrène à l'extrémité des mem-
bres du corps humain, fait périr bien-tôt
tout le sujet, quoique toutes les parties d'a-
bord très-éloignées du mal paroissent très-
saines & en fort bon état: mais c'est ce qu'on
expliquera mieux dans le Chapitre suivant,
qui sera celui des richesses, en montrant
quelles doivent être pour rendre un Pais
opulent, sur tout lorsqu'il est fourni de
Denrées par sa nature.

Il n'est pas encore temps de finir le récit
des ravages de l'Argent, & de montrer que
luy seul fait plus de dégât dans les Contrées

où l'on n'a pas soin de le renfermer dans les véritables bornes , que toutes les Nations barbares qui ont inondé la terre , exerçant toutes sortes de violences dont les Histoires sont remplies.

Jusqu'icy , quelques grands que soient les desordres par luy causez que l'on vient de décrire , comme le sont tous crimes défendus par les Loix , & qu'elles punissent même sévèrement , lorsque la justice en peut être faite , le déclamation ou la description ne pouvoit guères se terminer qu'à des vœux pour en voir la cessation , quoique néanmoins quelques-uns de ces crimes , comme les banqueroutes tirent leur principe de plus loin ; sçavoir , d'une nécessité causée par un précédent déconcertement d'Etat , qui n'est point du tout l'effet d'un brigandage , ou de voleurs de grands chemins.

Cette malheureuse idolâtrie de l'Argent , source de tous les maux , n'auroit pas ses Temples si remplis d'adorateurs , s'il n'y en avoit point d'autres que des sujets exposez sans quartier à la rigueur des Loix.

Voicy bien un autre Cortége ; sçavoir , ceux qui ont soin de faire payer les Tributs des Princes , la rigoureuse poursuite , & les recherches qu'on en a faites dans bien des occasions , sans parler de la voix publique , purge cet énoncé de tout soupçon , de calom-

nie, ou de discours séditieux.

C'est au contraire le plus grand service qu'on puisse rendre aux Princes, de faire voir la surprise qu'eux & leurs Ministres souffrent, quoique bien intentionnez, dans cette grande préférence que ceux qui se couvrent de leur autorité donnent à l'Argent, sur les autres Denrées; bien que l'un ou l'autre soit indifférent au Souverain, comme il l'est pareillement à tout ce qui est à leur solde, & sur tout à leurs Gens de Guerre, qui n'ont pas si-tôt reçu leur montre, qu'ils la convertissent à leur nourriture & aux besoins de la vie; en sorte qu'il leur seroit égal de les recevoir immédiatement sans le ministère d'Argent, comme cela se pratique en beaucoup d'endroits.

On éclaircira & on traitera davantage de cette vérité dans un Chapitre particulier, où l'on montrera qu'il y a tel Prince, qui ne procure pas une pinte de vin à aucun de ses Soldats, qu'on n'en ait anéanti jusqu'à vingt, & même cent qu'il auroit reçues, si on n'avoit pas immolé cette quantité à la volonté déterminée d'avoir de l'Argent, à quelque prix que ce fût, & non du vin, & ainsi du reste.

Ce sont donc ceux qui surprennent leur autorité, lesquels leur inspirent que l'Argent qu'ils font payer au Prince n'est considérable.

derable que par sa quantité, & nullement par la manière dont il est levé sur les Peuples : Et bien que les Souverains ne le reçoivent que pour fournir le moyen à ceux à qui ils le distribuent de se procurer les besoins de la vie, ils osent prétendre qu'il n'est d'aucune considération que ces Médiateurs aient abîmé, ou anéanti pour vingt fois davantage de ces mêmes besoins, en faisant ce fatal recouvrement, que le Maître ou ceux qui sont à sa solde n'en pourront avoir avec l'argent qui en provient, & leur être distribué.

Voilà un crime éfroyable de ce Métail, qui bien loin d'être poursuivi par les Prevôts comme les Voleurs de grands chemins, est tous les jours couronné de lauriers; quoy qu'il ne fasse pas moins d'horreur au Peuple, & que les maux qu'il cause excèdent tous ceux que l'on pouroit recevoir des plus fameux Brigands, qui auroient une pleine licence d'exercer les dernières violences.

Des Contrées entières autrefois en valeur, presentement incultes des fruits les plus précieux, entièrement à l'abandon sans en pouvoir trouver les frais de la culture; & sur tout les liqueurs, pendant que les Pais voisins ne boivent que de l'eau, & les achètent un prix exhorbitant pour les extrêmes nécessitez, ce qui ne va pas à la centième partie de la consommation possible, & leur fait souffrir le

même fort pour d'autres Denrées municipales & singulieres, qu'ils donneroient en contr'échange. Toutes ces choses, dis-je, qui sont autant de témoins vivans, quoy que muets, montrent que ce n'est point exagération que cette préférence de crime & de desordre que l'on donne à ces Pourvoyeurs d'argent, sur tous les autres genres de violences & de vexations.

En effet, si les Tributs s'exigeoient en essence sur chaque fruit & chaque Denrée, comme on a fait uniquement très-long-tems; & qu'il se pratique même en quantité d'endroits; puisqu'enfin toute reception d'impôt n'est que pour parvenir à ce recouvrement de Denrées, & que ce cruel Médiateur, sçavoir l'Argent, en abîme une si grande quantité par son fatal ministère: Si, dis-je, cette exigence se faisant réellement, l'horreur de pareils états auroit absolument empêché leur introduction, ou au moins l'auroit fait rejeter au plus vîte à la première expérience.

Auroit-on pû de sens rassis mettre une Ordonnance sur le papier, qui portât, que quiconque recueillira sur sa terre trente septiers de blé, en payera quarante pour l'impôt; & un autre, dont la levée va à deux cens, ne contribuera que de quatre, & même moins suivant son crédit: Comme une
parcille

pareille demande , ainsi que l'exécution auroit une vûe & un visage éfroyable , il les a falu masquer , & c'est ce que l'Argent fait merveilleusement bien , il dérobe toute l'horreur de pareille démarche aux personnes élevées qui pourroient y donner ordre , parce que n'ayant qu'une idée confuse du détail , qui ne s'apprend que par la pratique , c'est-à-dire , la vie privée , ce qui est bien éloigné de leur situation , ils ignorent tout-à fait que qui que ce soit ne peut payer un sol , ny de tribut ny d'autres redevances que par la vente des Denrées qu'il possède ; & qu'ainsi la demande d'Argent a des limites de rigueur , données par la nature , qui ne peuvent être violez sans produire un monstre éfroyable.

En éfet , si le manque de succès s'en tenoit à un simple refus , on pourroit dire qu'il n'y auroit que du tems & du papier perdus ; mais il s'en faut beaucoup que les choses n'en demeurent-là ; l'impossibilité morale & naturelle qui n'arrête pas ceux qui sont chargez de pareilles exactions , force la nature pour se faire obéir ; & les préciputs qui doivent être pris avant le tribut , & même toutes sortes d'exigences , sçavoir les frais de la culture , sont d'abord immolez , ainsi que les utensiles & instrumens pour y parvenir ; & la certitude où cela met d'un abandon de toute la terre à l'avenir , c'est-à-dire mille de
perte ,

perte, pour un de profit, n'est d'aucune considération envers des gens en qui l'intérêt d'un moment présent, soit qu'ils soient poussés par une nécessité pareille d'en user de la sorte, à faute de quoy ils y seroient sujets eux-mêmes, ce qui n'est que trop connu, ou soit que leur fortune singulière ne leur soit promise qu'à ce prix, ce qui est pareillement fort ordinaire; enfin dans l'un ou l'autre cas l'intérêt, dis-je, de ce moment acheté à si haut prix aux dépens du bien Public, prévaut à toutes ces suites funestes quelques nombreuses, & quelque effroyables qu'elles soient, qui sont inséparables de cette conduite.

Et puis quand tous ces moyens sont à bout, un homme est criminel, parce qu'il n'a pû faire l'impossible & donner ce qu'il n'a point; on le traîne en prison, & on l'y tient des mois entiers, par un surcroît de perte de biens: sçavoir, celle de son temps & de son travail, qui est son unique revenu, ainsi que celui de l'Etat & du Prince.

Voilà le beau ménage de l'Argent dans les Tributs, qui ne diffère guères, si il ne le surpasse, celui des Bigands, puisqu'au moins dans ce dernier, ce qui est enlevé de force demeure dans l'Etat, & il n'y a que la justice de blessée, au lieu que dans l'autre manière, le tout est anéanti.

En quoy le Prince & les personnes mêmes,
lesquelles

lesquelles sur deux cens septiers de récoltes, n'en veulent payer que quatre, pour en laisser contribuer à un misérable de trente sur vingt, prennent tout-à-fait le change, bâtissant absolument leur ruine, comme on fera voir dans un Chapitre particulier des véritables richesses, où l'on montrera que ces Personnes puissantes y auroient gagné, s'ils avoient voulu contribuer aux impôts de cinquante septiers sur les deux cens mentionnez, & feront même un profit considérable quand ils en voudront user de la sorte, & ne pas abîmer un misérable, dont le maintien faisant toute l'opulence des riches, quoi que ce soit la chose qu'ils conçoivent le moins, il ne peut être détruit, sans rendre la perte commune à tout l'Etat.

Dans les impôts qu'on tire sur les liqueurs dans certains Etats, l'argent sert de manteau pour le moins à d'aussi grandes absurditez : sous cette couverture, on suppose & on exige l'impossible, sans que les suites funestes d'une pareille conduite, puissent presque jamais faire revenir les auteurs des démarches si éfroyables.

On pense tranquillement en cet article de liqueurs, que l'argent croît dans une vigne ou dans la futaille, & non pas que l'on ne pût recouvrer ce métal que par la vente de cette denrée; & cela seulement jusqu'à la
con-

concurrency, non de ce qui s'en trouve produit par la nature, mais qu'il faut que sur le prix qui en provient, il-y en aye une partie qui soit sacrée, & sur laquelle on ne puisse rien prendre sans crime; sçavoir, celui qu'il a falu pour parvenir aux frais, & sans lesquels il n'y auroit rien du tout pour qui que ce soit au monde.

Il faut bien que cela soit, encore une fois, & que l'on suppose ce prodige, quand on demande tranquillement, & sans prétendre déroger aux loix de la sagesse, de la prudence & de la politique la plus consommée, la valeur de quarante muids de vin sur une pièce de vigne qui n'en a produit que trente, & celle de trois cens pintes de vin sur une futaillerie qui n'en contient que deux cens; en sorte que l'abandon entier qu'on en peut faire ne puisse point acquiter le Marchand, & qu'il faut que sa personne & ses autres biens répondent du surplus: ce qui n'est pas absolument sans exemple en quelques Contrées de l'Europe, & est un mal contre lequel on n'a point trouvé d'autre remède que de tout abandonner, c'est-à-dire la denrée en question, afin d'en être quitte par la perte de ce seul genre de biens; ce qui va dans plusieurs Contrées à des centaines de millions par an: & par dessus cela, le mal se communiquant à toutes les autres espèces par une solidité d'in-

d'intérêts qu'elles ont entr'elles, fait que cette même destinée gagne à peu près tous les autres genres de biens : & voilà d'où procède ce grand déchet & cette épouvantable diminution arrivée à toutes choses, tant meubles qu'immuables dans ces mêmes Païs: l'Argent y a transgressé ses bornes naturelles d'une façon effroyable, il a pris un prix de préférence sur toutes les autres denrées, avec lesquelles il doit être seulement en concurrence, pour conserver l'harmonie d'un Etat, c'est-à-dire une opulence generale: Ce qui fait que bien loin de servir à faciliter le trafic & l'échange des besoins de la vie, il en devient le tyran & le vautour, s'en faisant immoler tous les jours des quantitez effroyables par un pur anéantissement, pour procurer très peu de ce métal, par raport à ce qu'il en coûte à tout un corps d'Etat, à des entrepreneurs qui le possèdent moins innocemment que des voleurs de grands chemins, bien qu'ils ne pensent rien moins, attendu que les defastres que cette acquisition cause, l'emportent de vingt fois sur les autres, quelques grands & quelques violens qu'ils soient.

CHAPITRE QUATRIÈME.

ON a dit en général au commencement de ces Mémoires en quoy consistoit la véritable richesse; sçavoir, en une jouissance entière, non-seulement des besoins de la vie, mais même de tout le superflus, & de tout ce qui peut faire plaisir à la sensualité, sur laquelle la corruption du cœur invente & raffine tous les jours; le tout néanmoins dans toutes sortes d'Etats, à proportion que l'excès du nécessaire met en pouvoir de se procurer ce qui ne l'est pas à beaucoup près.

C'est ce qui fait que dans l'enfance ou l'innocence du monde que l'homme étoit riche par la seule jouissance des simples besoins, il n'y avoit de l'employ que pour trois ou quatre Professions; ce qui se pratique encore en quantité de Pais mal partagez par la nature, soit du côté du terroir ou de l'esprit.

Mais aujourd'huy dans les Contrées, où des dépositions contraires ont porté les choses dans l'excès en cet article d'opulence & de volupté, il y en a plus de deux cens, sans celles qui s'inventent tous les jours.

Il est donc à propos d'en faire un détail plus particulier, & de montrer que si c'est
une

une richesse que cette ample possession de tout ce que l'esprit peut découvrir au de-là du nécessaire , c'est la situation la plus périlleuse , & qui a le plus besoin de ménagement ; autrement il arrive que ce qui a été institué pour faire jouir du superflus , ne sert quand les mesures sont mal prises , qu'à priver du nécessaire , jettant en un instant un Etat du faîte de l'opulence , au dernier degré de disette.

Les deux cens Professions qui entrent aujourd'hui dans la composition d'un Etat polly & opulent ; ce qui commence aux Boulangers , & finit aux Comédiens , ne sont pour la plûpart d'abord apellées les unes après les autres que par la volupté ; mais elles ne sont pas si-tôt introduites & comme pris racine , que faisant après cela partie de la substance d'un Etat , elles n'en peuvent être disjointes ou séparées , sans altérer aussi-tôt tout le Corps.

Elles sont toutes , & jusqu'à la moindre ou la moins nécessaire , comme l'Empereur Auguste , de qui on disoit fort justement , qu'il ne devoit jamais naître , ou ne devoit jamais mourir.

Pour prouver ce raisonnement il faut convenir d'un principe , qui est , que toutes les Professions quelles qu'elles soient dans une Contrée , travaillent les unes pour les au-

tres, & se maintiennent réciproquement, non-seulement pour la fourniture de leurs besoins, mais même pour leur propre existence.

Aucun n'achete la denrée de son voisin ou le fruit de son travail qu'à une condition de rigueur, quoy que tacite & non exprimée; sçavoir, que le vendeur en fera autant de celle de l'acheteur, ou immédiatement comme il arrive quelquefois, ou par la circulation de plusieurs mains ou Professions interposées: ce qui revient toujours au même, sans quoy il se détruit la terre sous les pieds, puisque non-seulement il le fera périr par cette cessation, mais même il causera sa perte personnelle, le mettant par là hors d'état de retourner chez luy à l'emplette; ce qui lui fera faire banqueroute & fermer sa boutique.

Il faut donc que ce commerce continue sans interruption, & même à un prix qui est de rigueur, quoy que ce soit ce qu'on conçoit le moins, c'est-à-dire à un taux qui rende le Marchand hors de perte, en sorte qu'il puisse continuer son Métier avec profit, autrement c'est comme s'il ne vendoit point du tout: & périssant, il en arrivera comme dans ces vaisseaux accrochez, dont l'un met le feu aux poudres, ce qui les fait sauter tous deux.

Cependant par un aveuglement éfroyable, il n'y a point de Négociant quel qu'il soit, qui ne travaille de tout son pouvoir à déconcerter cette harmonie ; ce n'est qu'à la pointe de l'épée, soit en vendant, soit en achetant, qu'elle se maintient ; & l'opulence publique qui fournit la pâture à tous les sujets, ne subsiste que par une Providence supérieure qui la soutient, comme elle fait fructifier les productions de la terre, n'y ayant pas un moment ny un seul marché, où il ne faille qu'elle agisse, puisqu'il n'y a pas une seule rencontre où on ne lui fasse la guerre.

Tant que les choses demeurent dans cet équilibre, il n'y a point d'autre ressource pour s'enrichir, en quelque état que l'on soit, que de forcer de travail & d'habileté sur son voisin, non pour le tromper, en tâchant d'avoir sa denrée à vil prix, mais pour le devancer en adresse.

Et cette émulation devenant générale par le desespoir de s'enrichir autrement, tous les Arts se perfectionnent, & l'opulence est portée au plus haut point où elle puisse être.

L'argent à qui ce Chapitre avoit donné du repos, bien loin d'être le tyran de la richesse, & d'abîmer toutes les denrées comme il fait dans la situation contraire, n'est que le très-humble valet du Commerce, à

peine trouve-t'il quelqu'un qui lui veuille donner retraite, quand il se presente en trop grande quantité tout à la fois, il n'y a point de denrée, pour si déplorée qu'elle soit, pourvu qu'elle soit de mise, soit meuble ou immeuble à qui on ne donne la préférence.

Comme il n'est & ne doit être que le gage de la tradition future, quand elle ne s'effectue pas sur le champ, & qu'il ne réside ou n'apparoît pas assez de solvabilité dans l'acheteur, pour la garantie par sa parole ou par son billet, sans quoi on préféreroit cette voye au service de ce métal, ne se rencontrant presque personne qui aye besoin de cette caution, par la valeur, soutenue de toutes les denrées personnelles, cela les met hors de cette nécessité; & c'est alors une conséquence indubitable, que ce métal soit remercié presque par tout le monde.

Ainsi étant absolument inutile au commerce, il est obligé, pour ne pas demeurer à rien faire, d'offrir son service au ménage & à la magnificence, & d'avoir recours à l'Orfèvre & aux autres ouvrages: ce qui n'est encore que le moindre désordre, car il est dans l'attente qu'on aye besoin de luy; auquel cas il est toujours prêt à bien faire, encore que ce secours ne puisse être imploré sans que l'Etat soit malade; & d'une si épouvantable indisposition, que si elle étoit longue,

gue, le remède seroit de moindre durée que le mal, dont on connoît l'extrémité par la recherche où la cherté où l'or & l'argent se trouvent.

Dans l'autre situation ; sçavoir celle de l'opulence, il est la dernière des denrées ; & dans la disette, il est non seulement la première, mais même presque l'unique ; dans le premier Etat, il n'y a que les indigens qui luy fassent la cour, & à qui il soit absolument nécessaire, étans même seuls au desespoir d'être dans cette servitude, & faisant tous leurs efforts pour en sortir ; & dans l'autre, les plus riches en ont à peine autant qu'il leur en faut, ce qui réduit toutes les autres conditions dans la dernière extrémité.

Cette disposition, qui est une maladie très-dangereuse dans un Etat, n'est causée que par le déconcertement du prix des denrées, qui doit être toujours proportionné, n'y ayant que cette intelligence qui les puisse faire vivre ensemble, pour se donner à tous momens ; & recevoir réciproquement la naissance les unes des autres.

Mais comme leur dissention, & par conséquent la misère, n'est pas une chose fort inconnue dans l'Europe, il faut examiner qui a le premier commencé la querelle, & par où le desordre s'est introduit.

On a dit dans ces Mémoires que ces deux

cens Professions qui composent la perfection des Etats les plus polis & les mieux partagez par la nature , sont tous enfans des fruits de la terre , que le plus ou le moins qu'elle est en état d'en produire avec abondance , & de faire consommer , sans quoy l'excroissance devient inutile & même à perte , est ce qui leur donne naissance ; commençant par le plus nécessaire , comme le Boulanger & le Tailleur , & finissant par le Comédien , qui est le dernier ouvrage du luxe , & la plus haute marque d'un excès du superflus , puisqu'il ne consiste qu'à flater les oreilles ; & réjouir l'esprit par un simple recit des fictions , que l'on sçait bien n'avoir jamais eu de réalité ; en sorte qu'on est si fort hors de crainte de manquer du nécessaire , que l'on achete avec plaisir la représentation du mensonge , comme il arrive dans ces occasions.

Ainsi quand l'état contraire , c'est-à-dire la misère , vient à s'introduire , & à vouloir prendre la place de cet Etat florissant , c'est par cette Profession que l'on commence la réforme , comme c'étoit par elle que l'on avoit fini l'acquisition du superflus.

Cependant comme ce n'est pas de son consentement , puisque ce congé envoie ces Rois de théâtre personnellement à l'Hôpital ; & que ce retranchement ne s'en tient pas
lingu-

singulièrement à ces gens-là , faisant bien d'autres progrès toujours par degrez , cela ne peut arriver sans déconcerter tout un Pais ou plutôt toutes les Professions , par les raisons qu'on a marquées.

Ils sont donc à plaindre , tant par rapport à eux qu'aux autres conditions , que cela dérange & anéantit pareillement par contre-coup , attendu encore une fois , qu'il en est d'un genre de métier , comme de l'Empereur Auguste , qu'il ne doit jamais être reçu , ou qu'il ne le faut jamais congédier ; l'Ouvrier du superflus achetant son nécessaire celui qui luy donnoit sa vie à gagner , & soutenant par là le prix des denrées du Laboureur ; ce qui seul le peut faire payer son Maître , & mettre celui-là en pouvoir d'acheter de cet Ouvrier.

Mais si quelque chose diminuë la pitié qu'on pouroit avoir d'eux , ou plutôt pour entrer dans la discussion de la cause de leur rongé , on peut assurer que ce sont eux-mêmes qui se le procurent , & qu'ils se creusent tous le tombeau où ils sont enterrez.

On a dit , comme c'est la vérité , que ce sont des fruits de la terre , & principalement les bleds qui les mettent toutes sur pié : Or leur production n'est ny l'effet du hasard , ny un présent gratuit de la nature , c'est une suite d'un travail continuel , & de frais ache-

tez à prix d'argent ; cette manne primitive & nécessaire , n'étant abondante qu'à proportion qu'on est liberal pour n'y rien épargner , refusant entierement tout , à qui ne luy veut rien donner.

Or il y a une attention à faire , qui est , que les propriétaires des fonds , quoy que paroissans les mieux partagez de la fortune , comme les maîtres absolus de tous les moyens de subsistance , ne sont au contraire que les commissionnaires & les facteurs de toutes les autres Professions , jusqu'aux Comédiens , & comptent avec elles tous les jours de Clerc à Maître ; & si un Cordonnier ne peut vivre sans pain , qu'il ne recueille pas assurément sur les fonds qu'il ne possède point ; ce Possesseur de terre ne sçauroit marcher sans souliers , & ainsi des autres.

Ces Propriétaires , dis-je , donnent à chaque moment un mémoire des frais déboursez pour cultiver les fonds , dont les Métiers d'industrie sont soutenus & nouris , si leur dépense est allouée , comme il arrive lorsque les blez sont à un prix qui puisse supporter les frais avec des appointemens honnêtes pour le Facteur , le ménage continuë , & chacun vit tranquillement dans sa Profession , sans que qui que ce soit songe à prendre congé l'un de l'autre.

Mais

Mais si par malheur le contraire arrive , & que l'abaissement du prix des grains (ce qui n'est pas presentement inconnu dans l'Europe) ne puisse atteindre aux frais de la culture , lesquels une fois contractez ne baissent jamais tout à coup comme font les bleds , ne pouvant alors dédommager le pourvoyeur de sa dépense faite , ainsi que satisfaire au payement de ses apointemens ; il n'est non plus en état de continuer à nourrir tout un Peuple , que les Boulengiers d'une Ville qu'on obligerait de tenir leurs boutiques fournies , ayant le prix du pain au dessous de celui des grains.

Voilà la cause du desordre & le principe de la querelle qui augmentant toujours à la longue , comme une plote de neige ou comme un chancre , forme une extrême misère au milieu de l'abondance de toutes choses.

Un Comédien se réjouit ainsi que tous ces autres , c'est-à-dire tous les Métiers , d'avoir par une grace speciale du Ciel , à ce qu'il croit , le pain à très-grand marché , & que pour un sol il en recouvre autant qu'il en peut consommer en toute sa journée , s'il lui en falloit pour deux sols , il ne seroit pas dans cette joye.

Mais il ne voit pas , le malheureux qu'il est , ainsi que l'on a dit , qu'il se creuse son tombeau , & que le Facteur & le Propriétaire

taire de fonds n'étant plus payé de ses frais & de ses apointemens par son Fermier, avec qui il ne forme qu'un intérêt, est obligé de se retrancher, & commençant par le superflus, le Comédien se trouve à la tête, & cessera par là de gagner un écu par jour, parce qu'il a voulu & s'est réjoui de gagner un sol sur son pain.

Ce qui est de merveilleux est qu'après cela l'un & l'autre, tant le Comédien que celui qui alloit à ce spectacle, jouent à qui pis faire, & à qui s'entr'détruirra le plutôt, en pensant se sauver réciproquement. Comme les biens ne viennent pas tout d'un coup ainsi que leur jouissance, & que tout se fait par degrez, on peut dire qu'ils en usent de même dans leur décadence, s'en retournant pareillement par gradation.

Un homme qui alloit autrefois tous les jours à la Comédie dans le temps de son opulence, c'est-à-dire que ses Fermiers, par la vente de leurs denrées aux Comédiens même, le payoient ponctuellement, y trouvant de la diminution par quelque cause violente, & telle qu'on a marqué ci-devant : sçavoir, celles qui anéantissent cent fois autant de biens qu'elles font recevoir d'argent sur le champ à l'entrepreneur, expérimentant, dis-je, ce déchet, se retranche à n'y aller plus que trois fois la semaine, pour compenser par la dimi-

mutation de sa dépense celle qu'il lui arrive dans sa recette.

Le Comédien de son côté , qui est atteint du même mal , en fait tout autant de sa part ; & s'il mangeoit de la viande & même de la volaille tous les jours , il retranche pareillement son ordinaire , & se réduit à ne faire semblablement bonne chere que la moitié du temps ; par où , outre l'avilissement du prix des grains , le Fermier de celuy qui alloit à la Comédie , & qui est Marchand de bestiaux , reçoit un surcroît de difficulté de payer son Maître , & celuy-cy de faire subsister le Comédien : & l'extravagance est , de mettre ce déconcertement sur le compte du manque d'especes , comme si l'on étoit au Perou , où prenant naissance , elles sont le seul & unique principe de subsistance.

Et cette manœuvre continuë jusqu'à ce qu'ils ayent pris réciproquement tout-à-fait congé l'un de l'autre , ce qui est absolument la ruine d'un Etat & d'un Prince plus que de qui que ce soit , comme on l'expliquera dans le Chapitre de l'intérêt de Souverains.

C'est le même raisonnement de toutes les autres Professions , qui ne sont toutes misérables que par la même conduite & les mêmes circonstances.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant est , que l'avilissement du prix des grains , qui
tient

tient certainement la première place dans la désolation publique , est regardée au contraire comme le conservateur de l'utilité générale.

L'on ne se croit pouvoir garantir des horreurs de la disette , qu'en se jettant dans la situation toute opposée , qui n'est pas moins préjudiciable à un Etat , puisqu'il est constant que toutes les extrémités , ou plutôt tous les excès , sont également dommageables , quoi que toujours diamétralement opposés.

En effet , vouloir que les grains soient à si bas prix qu'il ne puisse atteindre aux frais de la culture , ni faire payer le Propriétaire , en sorte qu'il ne soit point en état de donner du travail aux Ouvriers qui n'ont d'autre moyen de subsister ; c'est comme si on bannissoit l'entier usage des liqueurs , même pour faire revenir un homme d'une foiblesse , parce qu'on en a vu quantité qui en avoient tant pris qu'ils en avoient perdu la raison , & même assez souvent la vie.

Mais c'est assez parler des richesses , il faut venir présentement à la misère , quoy que l'explication de l'une fasse le portrait de l'autre.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Tout le monde sçait ce que c'est que d'être misérable, puisque chacun travaille depuis le matin jusqu'au soir pour ne le point devenir, à moins que les passions ne l'aveuglent, ou pour cesser de l'être s'il est assez malheureux pour se trouver dans cette situation.

Tous donc ont cette disposition en particulier, mais pas un n'a jamais étendu ses vûes jusqu'au général, bien qu'on ne puisse nullement être riche d'une façon permanente, & le Prince plus que les autres, que par l'opulence publique : & jamais qui que ce soit ne jouïra aisément & long-tems de pain, de vin, de viande, d'habits, & même de magnificence la plus superflüe, tant qu'il n'y en aura pas dans le País, & même avec abondance, autrement ses fonds deviendront à rien, & son argent s'en ira sans pouvoir retourner.

Aucun n'est son propre Ouvrier de toutes ces choses en général ; personne même, quelque riche qu'il soit, n'a point de domaine assez étendu, pour qu'elles croissent toutes à beaucoup près sur ses fonds.

Il n'y a pareillement qui que ce soit, qui en possédant singulièrement & uniquement la plus précieuse pour la valeur, qui ne fût très-misérable; si l'excédent de ce qu'il en a de trop, ne se pouvoit échanger pour recouvrer celles qui lui manquent, en tirant ceux avec qui il traite d'une pareille fâcheuse disposition de consommer dix fois plus d'une chose qu'il ne leur est nécessaire, & d'être obligez de se passer des autres.

Comme la richesse donc n'est que ce mélange continuel, tant d'homme à homme, de Métier à Métier, que de Contrée à Contrée, & même de Royaume à Royaume; c'est un aveuglement éfroyable d'aller chercher ailleurs la cause de la misère que dans la cessation d'un pareil commerce, arrivé par le dérangement de proportion de prix, qui n'est pas moins essentielle à leur maintien que leur propre construction.

Tous l'entretiennent nuit & jour par leur intérêt particulier, & forment en même temps; quoy que ce soit à quoy ils songent le moins, le bien général, de qui malgré qu'ils en ayent ils doivent toujours attendre leur utilité singulière.

Il faut une police pour faire observer la concorde & les loix de la justice parmy un si grand nombre d'hommes, qui ne cherchent qu'à la détruire, & qu'à se tromper & à se

sur-

surprendre depuis le matin jusqu'au soir, & qui aspirent continuellement à se procurer de l'opulence sur la destruction de leur voisin.

Mais c'est à la nature seule, à y mettre cet ordre, & à y entretenir la paix, toute autre autorité gâte tout en voulant s'en mêler, quelque bien intentionnée qu'elle soit.

La nature même jalouse de ses opérations, se venge aussi-tôt par un déconcertement général, du moment qu'elle voit que par un mélange étranger, on se défie de ses lumières, & de la sagesse de ses opérations.

Sa première intention est, que tous les hommes vivent commodément de leur travail, ou de celui de leurs ancêtres; en un mot, elle a établi qu'il faut que chaque Métier nourrisse son maître, ou qu'il doit fermer sa boutique, & chercher ou s'en procurer un autre; elle aime autant les hommes qu'elle fait les bêtes, cependant elle n'en met pas une au monde, qu'elle ne l'assure à même tems de sa pitance, elle en fait autant aux hommes par tout où l'on s'en rapporte à elle.

Ainsi afin que ce dessein soit effectué, il est nécessaire que chacun, tant en vendant qu'en achetant, trouve également son compte, c'est-à-dire, que le profit soit justement partagé entre l'une & l'autre de ces deux situations.

Cependant on ne chicanne tant , comme l'on voit dans toutes sortes de marchez avant que de les conclure , qu'à fin de donner atteinte à cette règle de justice : aucun des Commerçans , soit en gros ou en détail , voudroit que le profit du marché , au lieu d'être partagé comme cela doit être , fût pour luy seul , en dût-il coûter tous les biens & même la vie à son compatriote.

Car de songer que c'est la ruine d'un Etat, de même que si le trafic se faisoit avec de faux poids ou de fausses mesures , c'est de quoy qui que ce soit ne s'embarrassa jamais l'esprit ; quoy qu'on puisse fort bien appliquer la maxime de l'Evangile à cette conduite , qui porte , *que de la même règle qu'on mesure les autres , on sera soy-même mesuré ;* de même on a voulu avoir la denrée de son voisin à perte , on sera obligé de donner la sienne de la même façon , par les causes que l'on a remarquées.

La nature donc ou la providence , peuvent seules faire observer cette justice , pourvu encore une fois que qui que ce soit qu'elles ne s'en mêlent ; & voicy comme elles s'en acquittent. Elles établissent d'abord une égale nécessité de vendre & d'acheter dans toutes sortes de trafics ; de façon que le seul desir de profit soit l'ame de tous les marchez , tant dans le vendeur que dans l'acheteur ;
c'est

c'est à l'aide de cet équilibre & de cette balance, que l'un & l'autre sont également forcez d'entendre raison, & de s'y mettre.

La moindre dérogeance, sans qu'il importe dans lequel des deux, gâte aussi-tôt tout; & pourvû que l'un s'en aperçoive, il fait aussi-tôt capituler l'autre, & le veut avoir à discretion; & s'il ne luy tire pas l'ame du corps, ce n'est pas manque de bonne volonté; puisqu'il ne tiendrait pas à luy qu'il n'en usât comme dans les Villes pressées par un long Siege, où l'on achète le pain cent fois le prix ordinaire, parce qu'il y va de la vie.

Tant, encore une fois, qu'on laisse faire la nature, on ne doit rien craindre de pareil, ainsi ce n'est que parce que l'on l'a déconcerte, & qu'on dérange tous les jours ses opérations, que le malheur arrive.

On a dit, & on le répète encore, qu'afin que cette heureuse situation subsiste, il faut que toutes choses & toutes les denrées soient continuellement dans un équilibre, & conservant un prix de proportion, par rapport entr'elles, & aux frais qu'il a falu faire pour les établir.

Or on sçait que du moment que ce qui est en équilibre, comme dans une balance, reçoit le moindre surcroît en un des côtez, incontinent l'autre est emporté aussi haut que

s'il n'y avoit rien du tout.

Il en arrive de même dans toutes sortes de commerce, c'est tout ce que peut faire une marchandise, que de se défendre de l'oppression de l'autre, quand même il n'arriveroit aucun secours étranger à son ennemy ; mais du moment que cela advient, comme il n'est que trop connu, on peut dire aussi-tôt que tout est perdu, tant celui qui profite du malheur d'autrui, que le sujet qui le souffre.

On éprouve ce sort de deux manières : sçavoir, quand le Marchand ou sa denrée sont atteints subitement de quelque coup violent & imprévu, ce qui est égal & produit le même effet.

Voicy comme la chose se passe, lorsque c'est le Marchand, soit vendeur ou acheteur : on a dit que pour maintenir cet équilibre, unique conservateur de l'opulence générale, il faut qu'il y ait toujours une parité égale de vente & d'achats, & une semblable obligation ou nécessité de faire l'un ou l'autre, sans quoy tout est perdu.

Or du moment qu'un nombre considérable d'acheteurs ou de vendeurs sont mis dans la nécessité d'acheter moins ou de vendre plus vite, pour satisfaire à quelque demande inopinée, ou s'abstenir de dépenser par la même raison ; Voila aussi-tôt la denrée à
rebut,

rebut , ou manque d'acheteurs , ou parce qu'il faut la jeter à la tête ; ce qui n'arrive jamais sans ruiner le Marchand , parce qu'alors les gens avec qui on contracte s'éjouissant du malheur de leur voisin , croient avoir gagné le jeu de s'enrichir de sa ruine , ne voyant pas , comme on a dit , que c'est leur propre tombeau qu'ils construisent.

Et il suffit que cette destinée arrive à une partie pour empoisonner tout le reste ; parce que cette parcelle de déconcertement , un levain contagieux qui corrompt toute la masse d'un Etat , par la solidité d'intérêt que toutes choses ont les unes avec les autres , ainsi que l'on a montré.

Si c'est la denrée personnellement qui est attaquée par une atteinte particulière , & qui étant donnée précédemment à un prix courant avec profit du Marchand , a besoin d'une hausse par celle qu'elle a reçue inopinément , comme un nouveau tribut , pour rendre le vendeur hors de perte ; & l'acheteur n'en voulant point entendre parler , la nécessité de vendre où est le Marchand pour subsister journellement , l'oblige de sacrifier sa ruine future au temps courant.

L'acheteur ne songe à rien moins , qu'à faire réflexion , que tout vendeur n'est que le commissionnaire de l'acheteur , & qu'il doit compter avec lui de clerc à maître , comme

un Facteur avec un Négociant , luy alloüant tous ses frais justement déboursez , & luy payant le prix de son travail , autrement plus de travail , & par conséquent plus de profit pour le maître.

Cette justice , qui étant de droit naturel , doit être observée dans le commerce singulier des moindres denrées , à faute de quoy elles se détruisent les unes les autres , est d'obligation indispensable dans le trafic des grains avec tout le reste , parce que donnant naissance à tous les besoins de la vie , en quelque nombre qu'ils soient , ils les jouent tous but à but ; mais il faut que ce soit à armes égales ; autrement par les raisons marquées , l'une a bien-tôt terrassé l'autre ; ce qui est la mort incontinent de tous les deux , comme il n'est que trop connu , & que l'on a fait voir.

Cependant par un malheur éfroyable , c'est où le déconcertement se rencontre le plus ordinaire , bien qu'il n'en est pas dans cet article comme dans tous les autres qui se trouvent presque tous ouvrages de main d'homme ; & par conséquent plus sujets à leurs loix.

Mais dans celui cy , la nature y ayant la principale & presque l'unique part , la prévoyance & la sagesse , pour en faire la dispensation , est son unique affaire , & un mi-

nistère

ministère étranger ne s'en sçauroit mêler en nul endroit du monde, sans tout gâter, comme l'on a déjà dit.

Elle aime également tous les hommes, & les veut pareillement sans distinction faire subsister : Or comme dans cette manne de grains elle n'est pas toujours aussi libérale dans une Contrée qu'elle l'est dans une autre, & qu'elle les donne avec profusion dans un País, & même dans un Royaume ; pendant qu'elle en prive un autre presque tout-à-fait, elle entend que par un secours mutuel, il s'en fasse une compensation pour l'utilité réciproque ; & que par un mélange de ces deux extrémités de cherté extraordinaire, ou d'avilissement de Grains, il en résulte en tout, qui forme l'opulence publique, qui n'est autre chose que le maintien de cet équilibre si essentiel, ou plutôt l'unique principe de la richesse, quoy que très-inconnu aux personnes qui n'ont que de la spéculation.

C'est sur quoy elle ne connoît ny différens Etats, ny divers Souverains, ne s'embarassant pas non plus s'ils sont amis ou ennemis, ny s'ils se font la guerre, pourvu qu'ils ne la luy déclarent pas ; ce qui arrivant, quoy que par une pure ignorance, elle ne tarde guères à punir la rébellion, que l'on fait à ses loix, comme l'on a
que

que trop fait experience.

Et cela est si vray que dans l'Empire Romain ; où presque toute la Terre connue , ne reconnoissoit qu'une domination , & où par conséquent cette diversité de Souverainetés , ne mettoit aucun Prince dans ce prétendu & fatal interest de se révolter contre les loix de la nature , à l'égard des grains ; la difference d'un sort contraire à celui tant de fois éprouvé dans l'Europe depuis ces derniers temps , que l'on n'a pas voulu s'en rapporter à elle , est attestée authentiquement par Senéque le Philosophe , dans ses écrits.

Il marque en termes formels , que jamais la nature , de son temps , quoy qu'il fût fort âgé , ny dans l'antiquité , dont il avoit une parfaite connoissance , n'avoit refusé , même dans sa plus grande colere , le nécessaire aux hommes pour leur subsistance : si il avoit vécu dans ces derniers temps , il n'auroit pas assurément parlé de la sorte.

Les Peuples barbares , qui n'ont d'autres loix ny d'autres livres que cette même nature , que l'on a connus dans ces derniers siècles , & que l'on découvre même tous les jours , sont encore une preuve vivante & aussi certaine de cette verité.

La nature leur conductrice , ne leur fait pas à la verité , dans quelques particuliers ,
des

des repas aussi magnifiques ni aussi délicats que dans les Païs polis, & par conséquent rebelles ; mais en général, il s'en faut beaucoup qu'elle leur en procure d'aussi mauvais : en sorte que, tout compensé, il y a à dire du tout au tout entre ces deux dispositions.

On s'est étendu sur cet article, parce que la dérogeance à cette loy qui dévroit être sacrée, est la première & la principale cause de la misère publique, attendu que l'observation en est plus ignorée.

L'équilibre entre toutes les denrées, unique observateur de l'opulence générale, en reçoit les plus cruelles atteintes : en sorte que si on voit un Royaume tout rempli de biens, pendant que les Peuples en manquent tout-à-fait, il n'en faut point aller chercher la cause ailleurs : Celui-cy périt, parce que ses caves sont pleines de vin, & qu'il manque du reste ; cet autre se trouve dans la même disposition à l'égard de ses grains ; & enfin tout le reste vivant d'industrie, languit également, ne pouvant recouvrer de pain & des liqueurs par le fruit de son travail, dont le défaut jette également les possesseurs de ces mannes dans la même misère, de ne pouvoir en échanger une partie contre leurs autres besoins, comme des habits, des souliers & le reste.

Si on demande à chacun de ces particuliers la raison de leur misère , ils répondront tranquillement , qu'ils ne peuvent rien vendre à moins que ce ne soit à perte , ne prenant garde qu'ils ne sont dans cette malheureuse situation , que parce qu'ils prétendent exiger cette règle des autres , & ne la pas recevoir pour eux.

Un Cordonnier veut vendre ses souliers quatre francs , si le prix a été une fois à ce taux , il n'en démordera jamais d'un sol à moins que ce ne soit pour faire banqueroute , & veut néanmoins avoir le bled du Laboureur pour le prix que l'abondance , jointe à une défense de l'envoyer au dehors , le force de le donner , c'est-à-dire pour moins qu'il ne luy a coûté à faire venir , & ainsi de tous les autres.

Sans que ce malheureux Cordonnier prenne jamais garde qu'il se bâtit sa ruine , parce que ce Laboureur est par là mis hors d'état de payer son Maître , & celui-cy par conséquent hors de pouvoir d'acheter des souliers du Cordonnier ; ainsi en vûë de deux ou trois sols par jour que ce dernier gagne sur le pain de sa famille , il se met à l'Hôpital lui & tous les siens.

Or ce seroit une pure extravagance de prétendre luy faire entendre raison là-dessus , en luy représentant que le prix de quatre

tre francs avoir été contracté par ces Sou-
liers, parce que les Grains étoient à un taux
proportionné ; en sorte que l'un & l'autre
des commerçans pouvoient trafiquer avec
profit, mais que présentement l'un ayant
baissé, il faut que l'autre en fasse de même.

Une journée qu'il a devant soy de moi-
dre obligation de vendre, que le Laboureur
qui est poussé par l'Impost, ou pour le Maî-
tre, fait qu'il se moque de ces raisons ; & tout
son chagrin est de n'avoir pas encor le Grain à
meilleur marché, & est assez sot pour en benir
Dieu, qui n'est point assurément auteur de
cette situation, parce qu'il ne l'est jamais du
mal, qu'il ne fait que permettre ; mais ce sont
ceux qui l'oy procurent par ignorance une si
fatale félicité.

Quoy que cette erreur à l'égard des Grains,
fût plus que suffisante pour déconcerter l'é-
quilibre unique conservateur du commerce,
& par conséquent de l'opulence publique, el-
le reçoit encore une grande aide dans les at-
teintes particulières que l'on donne tous les
jours, singulièrement tant aux personnes
qu'aux denrées, sur lesquelles les Liqueurs
en quelques Pays en ont assurément pris plus
que leur part ; puisque c'est-là, plus que par
tout ailleurs, où ces deux extrêmes d'ex-
cès & de disette exercent plus violemment
leur empire.

En forte qu'une si grande combinaison de causes desolantes se rencontrant ensemble, bien que ce fût assez d'une seule pour ruiner tout un Royaume, sçavoir tant à l'égard des Grains & des Liqueurs, qu'autres Denrées marquées ; on ne doit pas s'étonner de voir habiter ensemble deux choses si contraires, c'est-à-dire- une si grande abondance jointe à une si extrême misère.

Mais comme si ce n'étoit pas assez pour tout abîmer, il en vient encore en sur tout une dernière dictée en quelque façon par l'injustice même, puisque c'est une dérogeance continuelle à cette vertu dans la répartition des Impôts.

Un homme riche croit avoir tout gagné, quand au lieu d'en prendre sa part, par rapport à son opulence, il en accable tout - à - fait un malheureux, bâtissant sa ruine entière sans s'en apercevoir.

Il déclare par là qu'il prétend être seul habitant du monde, & unique possesseur des fonds & de l'argent ; ce qui le jette dans la même situation des premiers habitans de la terre, à proportion que cette conduite a un malheureux succès, & il possède tout, sans pouvoir jouir de rien.

Il y a là dessus une attention à faire, à laquelle presque qui que ce soit n'a jamais réfléchi, qui est, que l'opulence consistant dans
le

le maintien de toutes les Professions d'un Royaume poli & magnifique, qui se soutiennent, & se font marcher réciproquement comme les pièces d'une horloge ; toutes, à beaucoup près, ne sont pas dans la même assurance, & à l'épreuve de semblables attententes.

Celles qui sont écuëillies de longue main, ainsi que les Particuliers qui les professent, ne se trouvent pas absolument déconcertées par la survenüe de quelqu'orage, quand il n'est pas de la dernière violence.

Quelques-uns, & même plusieurs, trouvent dans le passé des ressources qui aident au présent, & même à l'avenir ; mais il n'en va pas de même, à beaucoup près, d'une infinité d'autres, c'est-à-dire, des malheureux à qui la misère tenant continuellement le couteau à la gorge ; c'est tout ce qu'ils peuvent faire en travaillant nuit & jour, que de s'empêcher de périr : il n'y a continuellement qu'un filet de distance entre leur subsistance même assez frugale, & leur destruction entière.

Tout roule assez souvent sur un écu, lequel par un renouvellement continuel, leur en produit pour l'ordinaire la consommation de cent pendant le cours de l'année.

Que s'ils en sont privez par un coup inopiné, adieu les cent écus de consommation

pour tout l'Etat, ce qui se rencontrant en une infinité de sujets, on voit par là la perte qui en revient à la masse, laquelle seule, malgré l'erreur des riches, est ce qui leur doit procurer leur opulence, au sol la livre du debit qui se fait, pendant que cet écu enlevé à un homme puissant, n'auroit jamais été qu'un écu, tant à l'égard du particulier, que de tout le Corps de l'Etat.

On ne doit pas donc s'étonner que le Pays, où l'assemblage de tant de dérangemens se rencontrent tout à la fois, soit & paroisse misérable dans l'abondance de toutes choses, & qu'il soit comme un Tantale qui perit de soif au milieu des eaux.

Ce n'est point assurément par la faute de la nature, qui a fait plus que son devoir ; c'est parce que non seulement on ne s'en est pas rapporté à ses operations, mais que même on les a combattues à toute outrance.

On a regardé les presens comme du fumier ; l'idée & l'usage criminel qu'on s'est fait de l'argent, est cause qu'on luy a sacrifié pour cent fois autant de Dentrées les plus nécessaires à la vie, que l'on recevoit de ce fatal métal, qui n'étant introduit (ainsi qu'on a marqué) que pour faciliter le commerce & l'échange, est devenu le boureau de toutes choses ; parce qu'aucune n'a le pouvoir comme luy, de servir & de couvrir les crimes, soit
en

en acquérant ou en dépensant.

Cet état de misere ayant donc fait un Dieu de ce qui n'étoit qu'un esclave dans la situation contraire, sçavoir dans la richesse : Il faut voir avec quelle tyrannie il exerce sa puissance, & quel honteux hommage il fait rendre à sa divinité.

Premierement, il luy faut faire satisfaction du passé ; & l'outrage qu'il prétend avoir reçu de la concurrence, & même de la préférence que l'on avoit donnée à un morceau de papier, & même à la simple parole, sur un métal si précieux, doit être solennellement expié par le feu, où tous ses concurens doivent être jettez à fort peu près, avec promesse de ne s'en plus servir à l'avenir.

Cecy n'est point un jeu, mais une verité certaine, connuë de tous les Négocians.

L'ame qui vivifie ces Billets ou cet Argent en papier, est la solvabilité connuë du Tireur, comme celle cy ne roule absolument que sur la valeur courante de ce qu'il possède, soit meubles ou immeubles, or l'un & l'autre étant écrasé à tous momens par des coups inopinez, non seulement cette monnoye qui faisoit vingt & trente fois plus de commerce que l'argent, est mise au billon ; mais même toutes les fabriques en sont anéanties, & il faut de ce métal en personne par tout, ou bien c'est une nécessité de perir.

On peut bien supposer qu'une si grande survenue de fonctions, à une chose qui étoit auparavant presque entièrement inutile, au moins pour la subsistance honnête & nécessaire de la vie, le met en état de se bien faire valoir, & de ne passer entre les mains de qui que ce soit, qu'à bonnes enseignes.

C'est aussi à quoi l'argent ne manque pas, au lieu, comme auparavant, qu'il ne trouvoit personne qui voulût de son service pour plus que pour les dépens ; non seulement il se fait doubler & tripler ses apointemens précédens, mais même il veut souvent avoir tout le vaillant d'un homme pour entrer chez luy, encore quelque tems auparavant il se fût crû très-redevable de n'avoir que le simple couvert. Or cette hausse de gages ou intérêts effroyable, est la mort & la ruine d'un Etat, comme il le feroit d'un Particulier, n'y ayant nulle différence, quoy que nul homme n'y fasse réflexion.

Dans le tems d'opulence, il n'étoit pas si-tôt admis en un lieu, que l'on songeoit à l'en déloger ; & il étoit accoutumé, sans s'étonner, à faire quelquefois plus de cent logis dans une même journée, c'est-à-dire, cent fois autant de consommation, & par conséquent de revenu qu'il en produit dans le tems de misère ; sans parler de ses comforts, sçavoir le papier & le crédit, qui en faisoient vingt fois

fois plus que luy, & qui perdent leur vertu de moment qu'il n'y a plus que l'argent qui en aye; cependant on a l'aveuglement de publier contre verité, qu'il n'y a plus d'espece.

Mais dans l'autre situation, il marche à pas de tortuë, & la grande survenue de besongne ne sert qu'à le faire aller plus lentement, devenant paralytique par tout où il met le pied, & il faut des machines épouvantables pour l'en déloger & encore le plus souvent c'est peine & tems perdu.

Mille raisons autrefois, dont la moindre auroit été suffisante pour le faire mettre dehors, sont inutiles le plus souvent, pour en obtenir le moindre mouvement; ce qui ne differe guère d'un banqueroute général, mettant tout le monde sur le qui vive, & faisant prendre à toute heure des lettres d'atermoyement.

La vie que le possesseur croit uniquement attachée à sa garde, fait qu'il en défend la possession, comme il en useroit à l'égard de sa propre personne, si on venoit pour l'assassiner. On se retranche à moins dépenser, qui est un rangrègement du mal qui augmente la misere, & par consequent la rareté de l'argent.

On sçait qu'alors les plus grandes violences, & même les crimes, sont excusables; on en use de même, & on croit le pouvoir faire innocemment dans ces tems fâcheux à
l'é

l'égard de la garde de l'argent.

Dans un Pays opulent par luy-même, il ne doit pas naturellement former plus de la millième partie des facultez, en luy supposant toute sa valeur ordinaire; mais dans ce déconcertement luy seul est, & s'appelle richesse, tout le reste n'est que de la poussière.

Il y avoit peu de fausses Divinitez dans l'Antiquité auxquelles on sacrifiât généralement toutes choses; immoloit aux unes des bêtes, aux autres des fruits & des liqueurs, & dans le plus grand aveuglement, la vie de quelque malheureux.

Mais l'argent en use bien plus tyranniquement; on brûle continuellement à son autel non toutes ces denrées, dont il est en quelque maniere rebuté, il luy faut des immeubles, si l'on veut captiver sa bien-veillance, encore faut-il que ce soit les plus précieux, les plus grandes terres: les Dignitez autrefois du plus grand prix; & même les Contrées entières ne luy sont pas trop bonnes, ou plutôt ne font qu'aiguiser son appetit: & pour les victimes d'hommes, jamais tous les fléaux, dans leur plus forte union & leur plus grande colere n'en détruisirent un si grand nombre, que cet idole d'argent s'en fait immoler: car premièrement ces marques de l'ire du Ciel n'ont qu'une courte durée, après quoy un Pays désolé se rétablit quelquefois mieux que
jamais.

jamais , mais ce Dieu devorant ne s'attache jamais à son sujet comme le feu matériel , que pour le devorer : les premières matières redoublent son ardeur pour consumer le reste , & l'aneantissement de biens éfroyables qu'il cause incommodant les plus riches , fait que la cottepart. de ce déchet sur les misérables est la suppression de leur nécessaire , dont qui que ce soit ne peut être privé sans le dépérissement entier du sujet , ce qui n'est que trop connu. Après cela les hommes ne sont-ils pas sans comparaison comme les bêtes , & sur tout les chevaux ? Qui feroit travailler continuellement un cheval , sans lui donner que le quart de sa nourriture nécessaire , n'en verroit-il pas incontinent la fin ? Or des hommes à qui il faut une peine continuelle , & suer sang & eau pour subsister , sans autre aliment que du pain & de l'eau , au milieu d'un Pays d'abondance , peuvent-ils espérer une longue vie , ou plutôt ne perissent-ils pas tous à la moitié de leur course , sans compter ceux que la misère de leurs parens empêche de sortir de l'enfance , comme étouffez au berceau , ce Dieu ou ce Vantour l'Argent , les devorant à tout âge & en toutes sortes d'états.

Voilà la description , la cause & les effets de la misère , lorsqu'elle paroît dans un Pays , qui dévroit être riche par la destination de la nature.

nature, & qu'il le feroit même si on luy laissoit achever son ouvrage, comme elle l'a commencé ; elle est même si bien faisante, qu'elle est toujours disposée à réparer le désordre au moindre signe qu'on luy fera ; mais ce ne peut être qu'en quittant le faux culte de ce métal son ennemy, ou pour mieux dire celui des hommes.

Il ne faut pas que l'esclave devienne le Maître, ou plutôt le tyran & l'idole ; c'est à la nature qui produit les faveurs à les départir, autrement elle prend son congé, ce qui ne diffère point d'un bouleversement général ; & les particuliers qui croient faire leur fortune, & la font même apparemment dans une déroute si universelle, en pêchant, comme l'on dit, en eau trouble, ne montent si haut qu'afin que leur chute les blesse davantage.

La nature qui les voit courir devant elle, sans faire semblant de les apercevoir, ne les oubliera pas à la fin dans sa vengeance ; le crédit qu'elle leur fait leur sera cher vendu, puisqu'ils ne seront jamais que des misérables lorsqu'ils croiront pourvoir seuls être riches.

L'intérêt que tous les hommes ont en particulier de combattre une pareille situation, & d'en sortir lorsqu'ils s'y trouvent malheureusement enveloppez, est augmenté dans

dans les Princes à proportion de leur élévation, qui n'est absolument autre au sol la livre que celle de tous leurs sujets en general, & c'est ce que l'on fera voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE SIXIEME.

Les Princes dans les Etats desquels se passe ce dérangement, ou plutôt ce bouleversement de la nature de l'argent qui met tout en combustion, & en quelque maniere rés pierre rés terre, sont constamment les plus malheureux.

Comme cela ne se peut operer, & ne s'opere pas même que par des interêts indirects, qui n'ont pas un droit naturel à la chose, les Sujets se mettent peu en peine de ce que doit coûter à tout un corps d'Etat un bien qu'ils n'auroient pû jamais acquérir d'une façon legitime.

Mais il s'en faut beaucoup que l'on doive faire le même raisonnement des Souverains : non seulement ils n'ont pas besoin de crime pour acquérir & subsister, leur maintien étant de droit divin & humain : mais même toutes les pertes que les particuliers souffrent, ou plutôt tout le corps d'Etat, pour former par
une

Une infinité d'anéantiffemens ces précis criminels, retombent sur leur propre personne.

Ils sont les premiers propriétaires & les possesseurs éminens, en termes de Philosophe, de tous les fonds, & sont riches ou pauvres à proportion qu'ils sont en valeur.

C'est de la part qu'on leur fait des fruits, qu'ils soustiennent leur grandeur ; & entretiennent leurs armées, & non pas de la destruction de toutes ces choses, comme l'on a malheureusement pratiqué en quelques Contrées.

Ainsi un Ecu à leur égard, ne vaut jamais qu'autant qu'eux ou ceux qui sont à leur solde s'en peuvent procurer de pain, de vin & des autres denrées ; & sans les incommoditez du transport, ils seroient tous disposez à donner la préférence à ces choses en essence, pour lesquelles seules ils veulent avoir de l'argent, & sçavent bien pareillement que leurs sujets ne leur en peuvent donner que par le débit de ces mêmes denrées.

Le crime donc & les anéantiffemens de fruits ne leur étant pas nécessaires pour recevoir de l'argent, ny n'en voulant point faire non plus un usage criminel, il s'en faut beaucoup que ce Métail soit ou doive être un Idole chez eux, comme il est chez des Sujets qui n'ont point d'autre ressource que le crime pour finir leur misere, & à qui en-
core

encore une fois les horreurs générales sont fort indifférentes, quand elles sont leur fortune particulière.

Ce n'est donc ny leurs intérêts ny leur volonté que les terres demeurent en friche, les fruits les plus précieux à l'abandon, par l'avilissement où ils se trouvent dans des Contrées, pendant que d'autres en manquent tout à fait, qui souffrent le même sort à l'égard d'autres denrées singulières, qu'elles eussent données en contr'échange, par une compensation réciproque de deux extrémités très-défectueuses, qui auroient formé deux situations parfaites de deux dispositions très malheureuses, s'il n'y avoit eu encore une fois que les intérêts des particuliers & ceux du Prince à ménager.

Mais les Sujets qui ne peuvent vivre & s'enrichir que de préces, mettent tous ces biens dans un alambic, & en font évaporer en fumée dix-neuf parts sur vingt; & de cette vingtième, en donnant une partie au Prince, ils croient non-seulement s'être bien acquittés de leur devoir : mais même que ce sont eux qui font subsister son Etat, & que sans ce fatal secours tout seroit perdu.

On se met un bandeau devant les yeux, pour supposer que la garantie ou le ministère personnel de gens qui n'ont rien absolument d'eux-mêmes, est d'une nécessité indispensable

ble pour faire payer ceux qui possèdent tout, & que ce cruel service ne peut jamais être acheté à un assez haut prix.

Et ce qui rencherit encore par là-dessus, est qu'on se forme un monstre beaucoup plus épouvantable, & fait en quelque manière honte aux lumières de l'homme ; sçavoir, que n'étant pas douteux que le Prince ne voulant avoir de l'argent que pour avoir des denrées : comme pareillement que ses Sujets ne les luy peuvent fournir que par la vente de ces mêmes choses, ainsi que l'on a dit tant de fois : on souffre néanmoins tranquillement, & on regarde même avec admiration des moyens, lesquels pour parvenir à cette fin, abîment vingt fois autant de toutes choses, qu'ils en mettent à profit.

On regarde comme une vision creuse ou une fable ce que l'on vient de marquer : sçavoir, qu'un Souverain n'a du bien qu'autant que ses Sujets en possèdent, & qu'ils ne luy feront jamais part de ce qui n'est point en leurs mains, ou n'est ny consommé ny vendu, étant défendu par la nature de donner ce que l'on n'a point, ou qui est anéanti, comme il arrive à tout ce qui ne peut être vendu, ou qui l'est avec perte du Marchand.

S'ils ont beaucoup de blez par la culture de

de quantité de terres , renduë possible par un prix de grains qui suportent les charges & les frais , le Prince assurément aura de quoy donner du pain à quantité de trou-
pes.

De même du vin ; des habits , de la viande , des chevaux , des cordages , des bois de charpente , des métaux dont on construit toutes sortes d'armes , & enfin toutes les espèces dont on lève & entretient toutes les Armées de terre & de mer , lesquelles ne reçoivent leur naissance , leurs bornes & leurs durées , que du degré de pouvoir plus ou moins , que le Pais a non seulement de les produire , mais de les consommer qui est seul ce qui fait tirer ces biens des entrailles de la terre , parce qu'il faut que les Particuliers en absorbent pour leur usage , dix fois plus que le Souverain , si l'on veut que cette redevance soit de durée , & si le Prince a besoin d'une quantité de denrée , comme des matières dont on construit les Vaisseaux & Armées de mer , dans un degré qui excède la proportion de consommation dans ses Sujets ; enforte qu'il luy en faille davantage qu'une partie de leur usage ordinaire ; cela se remplace par le change qu'il fait & peut faire d'autres choses qu'il reçoit en plus haut degré qu'il ne luy en faut ; & il prendra toute la fonte d'un Ouvrier qui ne travaille-

ra que pour le Prince seul, parce que lui seul luy payera toute sa dépense à l'aide de ce qu'il a d'excédant d'autres redevances qu'il ne peut consommer : Tout de même comme un Particulier qui n'a que du blé, comme c'est en très-grande quantité, il échange le surplus de son nécessaire contre tout le reste de ses besoins ou de ses desirs.

Car enfin quelque justice qu'il y aye dans les tributs dûs aux Princes, il seroit impossible aux Peuples de s'en acquitter, s'ils ne trouvoient leur subsistance dans les moyens que l'on prend, ou que l'on leur fait prendre pour y satisfaire ; & il faut même que cette subsistance précède toutes sortes de payemens, par une justice qu'on doit jusqu'aux bêtes, & dont Dieu fait mention dans la première loy qu'il donna aux hommes.

Le maître d'un cheval de voiture luy donne sa nourriture, avant que de prendre le profit qu'il tire de son service, ou bien il le perdra absolument : ce qui ne manquera pas de le ruiner, sans que personne le plaigne, ny doute de la cause de sa desolation, qu'il s'est attirée par son imprudence.

Qu'un Prince en use de même, lorsqu'il est maître d'un Pais naturellement fécond, & que le Peuple est laborieux, & rien ne luy manquera.

La supposition ou la pratique du contraire , sont un outrage à la religion , à l'humanité , à la justice , à la politique , & à la raison la plus grossière.

Pourquoy donc dans une Contrée naturellement très-fertile , voit-on un Souverain qui n'a pas des Armées aussi nombreuses & aussi-bien entretenues qu'il seroit à souhaiter , & que ses besoins sembleroient exiger , c'est parce qu'il n'a pas assez de pain , de vin , de viande , & enfin de tout le reste à répartir ?

Et pourquoy ce défaut ? c'est que les terres de son Royaume , qui produiroient amplement toutes ces denrées , sont en friche & très-mal cultivées.

Et pourquoy enfin ce désordre ? c'est parce qu'on a lié la bouche , non seulement aux bêtes , mais aux hommes contre le Précepte divin , pendant qu'ils travailloient dans le champ.

On leur a refusé leur vie & leur subsistance , & ils ont abandonné le travail.

Qui a fait ce beau ménage ? ce sont les Sacrificateurs & les Prêtres de cet Idole , l'Argent.

Il n'a qu'une concurrence à l'égard du Pince avec les autres denrées , & il ne doit être que leur esclave ou leur porteur de procuration ; pour la garantie de la tradition fa-

ture de l'échange , tant envers le Prince qu'entre les Particuliers , qui n'ont qu'un seul & même intérêt ; mais il s'en faut beaucoup que les Prêtres de cet Idole le regardent de même œil.

Toutes ces sources d'Armées & de Flottes, ou plutôt de maintien de l'opulence publique, ne sont que des victimes qu'il faut brûler nuit & jour à cet Autel , & non content des fruits, il faut que les fonds prennent une semblable route , & soient immolez à ce Dieu , comme il n'est que trop public en quelques Contrées de l'Europe.

Il y a donc de l'Argent bien faisant, soumis aux ordres de sa vocation dans le monde, toujours prêt à rendre service au Commerce, soit qu'il soit besoin de luy faire la moindre violence, pourvû que l'on ne le dérange pas, & que devant être à la suite de la consommation, ainsi qu'un valet à celle de son maître on ne le veuille pas faire passer devant, ou plutôt en former un Vautour qui les dévore toutes.

Tant qu'il demeure dans ces bornes; non seulement il ne la déconcerte pas, mais même il la fomenté & la fait fleurir; & bien loin de refuser son secours, & que l'on puisse jamais en avoir disette, la célérité avec laquelle il marche fait qu'on le peut
voir

voir en un moment dans cent lieux differens, & quand cela ne suffit pas ; il souffre tranquillement la concurrence, & même la préférence, que l'on donne à un morceau de papier ou de parchemin sur luy, n'y ayant aussi presque aucunes denrées qui ne le remplacent avec équivalence par le prix soutenu de leur valeur.

Mais il y a de l'Argent criminel, parce qu'il a voulu être un Dieu au lieu d'un Esclave, qui après avoir déclaré la guerre aux Particuliers, ou plutôt à tout le Genre Humain, s'adresse enfin au Trône, & ne luy fait pas plus de quartier qu'à tout le reste, en luy refusant une partie des besoins dont il met tous les jours une quantité effroyable en poudre, étant même impossible que les choses soient autrement.

Et le cruel est ; que comme l'ignorance a fait admettre & souffrir la tyrannie, elle redouble ses efforts pour empêcher toute sorte de fin à ces désordres, & fait chercher dans le redoublement du mal, le remede de ceux qu'il a causés.

Cet Argent criminel, ou plutôt ses Fauteurs, ont la hardiesse & l'effronterie d'aller guer, lorsque la desolation publique est dans son dernier période, qui est leur unique ouvrage, que c'est qu'il n'y a plus d'espèces, & qu'elles ont passé dans les Pais Etrangers.

Mais

Mais c'est justement le contraire ; & il y en a trop si l'on n'en corrompoit pas l'usage par les manières décrites dans ce Mémoire , lequel étant rétably comme cela se peut en un moment ; on ne verra rien d'approchant de ce qui paroît aujourd'huy. Si quelques Particuliers ne sont pas si magnifiques , tout le reste ne sera pas si misérable ; & par une juste compensation , on sera vingt fois plus riche en général , & par conséquent le Prince , que l'on ne l'est dans la situation opposée qui subsiste , & que l'on combat.

De croire que le remède du mal puisse jamais naître des auteurs même ; c'est s'abuser grossièrement.

La corruption du cœur ne permettra jamais que l'on balance dans le choix , entre une misère innocente & une opulence criminelle ; sur tout , lorsque l'un & l'autre se trouvent en compromis en un si haut degré , & que ce genre de richesse est bien éloigné de craindre aucune persécution de la part des personnes qui soient à appréhender.

La préférence est donnée au dernier tous les jours à moindre prix : ainsi l'on peut supposer ce qu'on ne peut attendre en pareille occasion.

La perfection & le comble , sont les raisons

raisons & les discours qui se répandent, lorsqu'il est question de parler du remède; on ne touche de rien moins que d'un renversement entier d'Etat, quand on parle de voir s'il n'y auroit pas moyen de faire cesser le plus grand bouleversement qui fût jamais.

Et l'on n'a point honte de soutenir, par un redoublement d'outrage à la raison, que l'on ne peut discontinuer de laisser les terres du milieu d'un Royaume en friche, & les fruits excrûs au néant, pendant que les Peuples voisins en manquent tout à fait, jusqu'à ce qu'une guerre étrangère qui se passe à deux cens lieues de ces Contrées, soit finie; bien qu'au contraire son sort bon ou mauvais, dépende absolument des mesures justes ou mal concertées qu'on prend au dedans d'un Etat: or il est aisé de juger sur ce compte, quel succès on peut attendre des dispositions telles qu'on les vient de décrire, quand par malheur elles se rencontrent, & que les ennemis en prennent de toutes contraires, qui sont celles de toutes les Nations du monde.

Outre que toutes les choses que l'on anéantit sont seules le soutien de la guerre, & qu'elles y ont constamment la principale part, par une ample fourniture aux décisions de la fortune; la parfaite connoissance que
des

des ennemis peuvent avoir, que cete unique ressource des armées sera plus ou moins de durée chez les Nations opposés, par rapport à la situation où ils se trouvent à l'égard de ces mêmes provisions, est uniquement ce qui les porte à entendre à la paix, qui doit être l'objet de toutes les guerres, quelques saintes & quelques justes qu'elles soient.

Il ne faut qu'un moment pour changer tout à coup cette malheureuse situation, décrire dans le Mémoire des mauvais effets de l'Argent criminel, en un Etat très-heureux.

Il n'est pas question d'agir, il est nécessaire seulement de cesser d'agir avec une très-grande violence que l'on fait à la nature, qui tend toujours à la liberté & à la perfection.

Comme il n'y a que de la surprise à l'égard de ces desordres, tant dans les Princes que leurs Ministres, qui ont toujours bien été intentionnez, leur simple changement de volonté, sera la fin de tout le mal, & le commencement d'une opulence générale, & de celle du Souverain par conséquent.

Ils n'ont qu'à souffrir que chaque particulier soit personnellement le Fermier du Prince à son égard, & que le prix de ce bail n'excede pas la valeur de la ferme; ce qui arrivant, & ce qui n'est pas inconnu, un Fermier

mier ne peut que prendre la fuite, & laisser la terre en friche, par où le Prince perd pour le moins autant que luy.

Bien loin qu'après qu'un malheureux alambic a fait évaporer une quantité éfroyable de biens & de denrées, pour former ce fatal précis à son Maître; que l'impôt perdu par le Prince sur les biens anéantis, soit remplacé par ceux qui ont causé ce dépérissement, ce qui ne seroit pas même à leur pouvoir: c'est justement le contraire, puisqu'ils ne payent pas même leur cote-part d'une juste contribution, par raport à ce qui reste de biens en essence en leurs mains; par cette malheureuse coutume, que la quantité de facultez est une sauvegarde contre les impôts dûs au Prince, qui ne doivent être exigés ou payés que par ceux qui s'en trouvent & en doivent être accablés.

Ainsi l'on voit la perte éfroyable qui résulte à un Souverain de cette conduite: mais ce n'est pas tout, ou plutôt ce n'est que la moindre partie du defastre qu'il souffre; & pour le vérifier, il faut rapeller ce qu'on a dit cy-devant: Sçavoir qu'un écu chez un pauvre ou un très-menu commerçant, fait cent fois plus d'effet, ou plutôt de revenu que chez un riche; par le renouvellement continuel & journalier que souffre cette modique somme chez l'un, ce qui n'arrive pas à l'égard de l'autre,

l'autre, dans les coffres duquel des quantitez bien plus grandes d'argent, demeurent des mois & des années entieres oiseuses, & par conséquent inutiles, soit par corruption de cœur aveuglé par l'avarice, ou dans l'attente d'un marché plus considerable.

Or sur cette garde, le Roy ou le corps de l'Etat ne retirent aucune utilité, & ce sont autant de larcins que l'on fait à l'un & à l'autre.

Mais cette somme, comme de mille écus, départie à mille menuës gens, auroit fait cent mille mains, dans un moindre temps qu'elle n'a résidé dans les coffres de ce riche; ce qui n'auroit pû arriver, que faisant par conséquent pour cent mille écus de consommation, le Prince en auroit eu & reçû la dixième partie pour sa part; c'est-à-dire, qu'il eût reçû la valeur de mille écus sur une somme, à l'égard de laquelle il ne reçoit pas un denier par le dérangement de l'usage que l'on en fait, & que l'on augmente & fomenté tous les jours, en lui persuadant fausement, que c'est pour son utilité particuliere que l'on ruine également luy & ses peuples.

Si donc les riches entendoient leurs intérêts, ils déchargeroient entièrement les misérables de leurs impôts, ce qui en formeroit sur le champ autant de gens opulens; & ce qui ne se pouvant sans un grand surcroît
de

mation , laquelle se repandant sur toute la masse d'un Etat , cette démarche dédommageroit au triple les riches de leurs premières avances , étant la même chose qu'un Maître qui prête du grain à son Fermier pour ensemençer sa terre , sans quoy il en perdrait la récolte : Et la pratique du contraire par le passé , coûte de compte fait à ces Puissances , six fois ce qu'ils ont prétendu gagner , en renvoyant tous les impôts sur les misérables.

Ainsi l'on voit par tout ce Mémoire , de quelle force on donne le change au Prince , lorsque l'on luy fait concevoir que son intérêt consiste à entretenir des médiateurs entre son peuple & lui , pour le payement des impôts , qui mettent tout dans l'alam-bic pour former ces précis criminels ; mais comme c'est par une des plus hautes violences que la nature aye jamais reçûe , le remède est d'autant plus aisé dans ses Contrées où ce déconcertement se rencontre , qu'il n'est pas question , encore une fois , d'agir pour procurer une très-grande richesse , mais de cesser seulement d'agir avec violence ; ce qui absolument n'exige qu'un instant.

Et aussi -tôt cette même nature mise en liberté , rentrant dans tous ses droits , rétablira le commerce & la proportion de

prix entre toutes les denrées ; ce qui leur faisant s'entre-donner naissance & s'entre-soutenir continuellement par une vicissitude perpétuelle , il s'en formera une masse générale d'opulence , où chacun puisera à proportion de son travail ou de son domaine , & ce qui allant toujours en augmentant , jusqu'à ce que la terre d'où partent toutes ces sources , ne puisse plus fournir , on peut supposer qu'elle abondance de richesses on verroit ; si toutes choses , tant le terroir que le reste , étoit autant en valeur qu'il seroit possible à la nature de les y mettre , puisqu'il n'y a point de Contrée si inculte & si stérile , qu'il ne fût aisé de rendre très-abondante , si les prix des fruits que l'on y recueilliroit , ne manquoit point de garantie , par rapport aux frais qu'il auroit falu faire pour y parvenir.

Ce qui n'arriveroit néanmoins jamais , si d'autre côté une infinité d'hommes , qui ne consomment presque rien , soit dans leur nourriture & dans leurs habits ; par indigence , étoient mis en état , comme cela seroit aisé de se pouvoir fournir amplement de toutes leurs nécessités , & même du superflus.

On peut dire même que l'on a des exemples dans l'Europe , de ce secours mutuel que se font donnez , tant ces hommes dé-
nuez

nuez, que ces terres mal partagées par la nature, leur alliance est un peu & même beaucoup difficile à contracter, les commencemens en sont très-rebutans ; il faut que le travail & la frugalité marchent long-temps du même pied à un très-haut degré, mais enfin l'un & l'autre viennent à bout de tout, & surpassent même assez souvent en richesse des Contrées & des Peuples beaucoup plus favorisez du Ciel : les Barbets vivent commodément dans les rochers des Alpes, & l'Espagne manque presque de tout dans un País très-fertile & très-second, qui est le plus souvent inculte, en quantité d'endroits.

Mais comme c'est un chef-d'œuvre de la nature, il faut qu'elle agisse dans toute sa perfection ; c'est-à-dire, dans toute sa liberté pour produire de pareils ouvrages : le degré de dérogeance que l'on apporte à l'un ; Sçavoir ; à cette liberté, est aussi-tôt puni d'une pareille diminution, dans l'autre.

Ainsi l'on peut voir pour finir cet Ouvrage, qu'elle éfroyable méprise est, de se défier de la libéralité ou de la prudence d'une Déesse, qui sçait procurer des richesses immenses dans les País les plus stériles aux hommes, lesquels avec leur travail veulent bien s'en rapporter à elle, pendant qu'elle laisse dans la dernière indigence, ceux les-

quels après les avoir beaucoup mieux partagez , & ne lui marquent leur reconnoissance qu'en la voulant réduire dans l'esclavage , de quoi ils ne viennent malheureusement à bout, que pour se rendre eux-mêmes plus misérables que des esclaves.

Cependant elle est si bien faisante ; & elle aime si fort les hommes , qu'au premier repentir elle oublie toutes les indignitez passées , & les comble par conséquent en un moment de toutes les faveurs , ainsi que l'on a dit.

Il n'est question que de lui donner la liberté ; ce qui n'exige pas un plus long-tems que dans les afranchissemens d'esclave de l'ancienne Rome , c'est-à-dire un moment , & aussi-tôt toutes choses reprenant leur proportion de prix ce qui est absolument nécessaire pour la consommation , c'est-à-dire l'opulence générale , il en resultera une richesse immense.

Le Laboureur ainsi que le Vigneron , ne cultiveront plus la terre à la perte , & ne seront point par là obligez de la laisser en friche ; & comme ils sont l'un & l'autre les nourriciers de tout le Genre humain , ils ne se verront point obligez de déclarer à la plûpart des hommes , comme ils sont presentement en quelques Contrées de l'Europe , qu'il n'y a plus de pain & de vin pour eux , parce qu'ils

qu'ils n'ont pas voulu ou pû payer les frais ordinaires , ou survenus par accident aux Commissionnaires ; ce qu'il ne faut jamais attendre de leur libéralité , ou de leur prudence , quand ils dévoient tous mourir de faim l'un après l'autre : Ce qui prouve que tout impôt singulier sur une seule denrée , est mortel à tout l'Etat , parce que tout y étant solidaire , les autres au lieu de partager le fardeau , le luy laissent tout entier ; ce qui les ruine toutes par contre-coup manque d'intelligence , au lieu que les impôts personnels par rapport aux facultez générales de chaque Sujet , se répandent & se partagent sur toute la masse , & font l'impartition de la charge au sol la livre sur chaque denrée qui est absolument nécessaire pour le commun maintien , & qu'il ne faut jamais attendre de la prudence & de la raison des Particuliers qui ne cherchent qu'à se détruire , sur tout dans une Contrée où la désolation générale est en possession de former les plus grandes fortunes.

L'Argent alors par cette survenuë innombrable de concurrens , qui seront les denrées même , étans rétablies dans leur véritable valeur , sera rembarré dans ses bornes naturelle , de tyran & de maître , il ne sera plus qu'un esclave , & dont le service même se trouvera le plus souvent inutile ; & dans cette

hausse éfroyables de mouvemens qui lui surviendront à la suite de la conſommation , une courſe ou deux davantage chez le Prince , ſuivies ſur le champ d'un retour auſſi prêt , ſeroient imperceptibles , & ne laiſſeroient pas d'être un doublement de tribut qui bien loin d'incommoder les Peuples , ne ſeroit que l'éfet de leur crûe d'opulence , toutes ſortes de redevances tirant leur degré d'excès ou de médiocreté , non de leur quotité ſingulière & abſoluë , mais des facultez de ceux qui payent ; & ces fréquentes viſions d'argent , auparavant caché ou paralitique , feroit dire qu'il y en auroit beaucoup à ces mêmes ignorans qui publient que la miſere moderne vient du manque d'eſpèces.

Comme tout cecy ne ſe peut aux Païs ou ce déconcertement ſe rencontre , que par une ceſſation de manières , pour leſquelles quoique très-ruineuſes , on croyoit mériter de fort grands aplaudiſſemens ; on aura peine à comprendre & ſouffrir que l'on vérifie contradictoirement , que bien loin que de pareils établiſſemens fuſſent un ſujet de merite & l'éfet de lumières , au contraire on leur eſt uniquement redevable , tant le Prince que ſes Peuples , d'une extrême miſere , laquelle ceſſera auſſi-tôt que la cauſe (qui ne pend qu'à un fillet du côté de la nature) ſera ôtée.

Mais il ſ'en faut beaucoup que ce ſoit la même

même chose du côté de la volonté, ou plutôt du cœur, qu'un mort ressuscité, autémoignage de l'Ecriture Sainte, ne convertirait pas lorsqu'il est une fois prévenu.

Voilà le principe pitoyable de l'alégation ; que l'on ne peut sans risquer un bouleversement d'Etat, cesser de ruiner meubles & immeubles depuis le matin jusqu'au soir, pour ne reconnoître d'autre Dieu ny d'autre bien que l'Argent, qui n'en doit pas faire la milliême partie dans un Royaume, rempli de denrées propres à tous les besoins de la vie ; & qui n'est principe de richesses qu'au Pérou, parce qu'il y est uniquement le fruit du Païs, qui bien loin parla d'être digne d'envie, ne nourrit ses habitans que très-misérablement au milieu des piles de ce métal, pendant que des Contrées qui le connoissent à peine ne manquent d'aucuns de leurs besoins.

Pourvû, s'entend, que la liberté ou plutôt la nature fasse la dispensation de ses presents, puisque la production a été son ouvrage.

Car enfin pour faire un précis salutaire de ces Mémoires, dont l'objet a été de combattre les précis criminels, on peut dire avec certitude que l'opulence generale, tant à l'égard du Prince que de ses Peuples dans un Païs abondant, est un composé general & perpétuel où chaque Particulier doit travailler à tous momens, par un aport & un remport à

la masse toujours pareil , tant dans l'un que dans l'autre , le péril étant égal de quelque côté qu'arrivela diminution ; ce qui étant observé exactement , il en résulte une composition parfaite où l'on trouve tout , parce qu'on y apporte tout : mais du moment que quelqu'un veut déroger à cette regle de la justice , pour prendre plus ou apporter moins que sa part , la défiance alors arivant , ainsi que le déconcertement des proportions de prix , la masse se corrompt , & les Particuliers qui n'y trouvent plus leur subsistance , sont obligez d'y pourvoir par des mesures singulières , qui sont très-désolantes & presque toujours criminelles , où plutôt toujours l'un & l'autre.

Chacun perit , ainsi qu'on a marqué , par l'excès d'une denrée & la disette d'une autre , ce qui jette tous les Sujets réciproquement dans la misère , pendant que la compensation mutuelle de ces extrémités les avoit rendus très-heureux.

Il en arrive comme si quelque Prince abusant de son autorité , ce qui n'est pas inconnu dans les persécutions de l'Eglise naissante ; si , dis-je , un Souverain , pour tourmenter & faire périr divers sujets à une façon grotesque , en faisoit enchaîner dix ou douze à cent pas les uns des autres , & que l'un étant tout nud , quoi qu'il fût grand froid , il eût une quantité effroyable de viande & de pain auprès de lui ,
& plus

& plus dix fois qu'il n'en pourroit consommer avant que de périr , ce qui ne seroit pas fort éloigné , parce qu'il manqueroit de tout le reste , & sur tout de liqueurs dont il n'auroit pas une goutte à sa portée : Pendant qu'un autre enchaîné dans l'éloignement marqué , auroit une vingtaine d'habits autour de luy , & plus trois fois qu'il n'en pourroit user en plusieurs années , sans aucuns alimens pour soutenir sa vie , & défenses de luy en fournir : Un autre à pareille distance se trouveroit environné de plusieurs muids de liqueurs , mais sans nuls habits ny alimens , il seroit vrai de dire après leur dépérissément qui seroit immanquable , si la violence se continuoit jusqu'au bout , qu'ils seroient tous morts de faim , de froid & de soif , manque de liqueurs , de pain , de viande & d'habits : Cependant il seroit très-certain que tout pris en général , non seulement ils ne manqueroient ni d'alimens ni d'habits , mais que même ils pouvoient , sans la force majeure , être bien habillez & faire bonne chere.

Et si quelqu'un au fort de leur mal , avant leur dépérissément entier , imploroit la clémence du Prince pour les faire déchaîner , ce qui se pourroit en un instant , & ce qui ne manqueroit pas sur le champ de les rendre heureux par une échange réciproque , à quoi ils ne tarderoient pas un moment ; le Prince
repar-

repartoit , où ceux qui le feroient parler , que le tems n'est pas propre , & que cela pourroit porter un grand préjudice , qu'en tout cas il faudroit attendre qu'un démêlé qu'il a à deux cens lieuës de la Contrée où ces malheureux feroient en souffrance fût terminée ; ne jugeroit-on pas auffi-tôt que l'on voudroit ajouter l'injure & la raillerie à la persécution.

Il peut y avoir des païs sur la terre où il se passe , non pas à peu près mais à un plus haut degré des exemples d'une pareille conduite , & en faveur desquels on alégué de pareils raisonnemens pour son maintien , ou pour tarder le remède , lorsqu'on parle de l'apporter comme cela se peut pareillement en un moment.

Mais n'y ayant que de la surprise , & nulle mauvaise volonté dans les maîtres du théâtre où une pareille sène se peut passer aujourd'hui , on en doit avec certitude espérer la cessation , qui sera sur le champ un triplement d'opulence publique , dont il est autant impossible que le Prince n'aye pas sa part , qu'il n'est pas présumable que l'état contraire & desolant qui subsiste n'apporte pas une diminution éfroyables dans ses revenus , tant presens que possibles.

Et dire que cela ne se peut pas en deux heures de travail & quinze jours d'exécution , est proferer la même extravagance que l'on vient de

de mettre dans la bouche des Auteurs de la violence ; que l'on a cy-dessus décrite ou supposée.

Tout se réduit enfin dans quatre mots souvent répétez ; Sçavoir que les Peuples ne peuvent être riches ny payer le Prince , que par la vente de leurs denrées : Or si l'on peut en deux heures de travail , ou plutôt de cessation de travail , doubler cette même vente de denrées , comme on ne peut contester sans renoncer à la raison & au sens commun , il est d'une pareille certitude que l'on peut en deux heures doubler leur richesse , & par conséquent les revenus du Prince , bien qu'on aye en quelques Contrées de l'Europe justement pris le contre-pied , pour parvenir aux mêmes intentions , ce qui a produit la desolation publique. Ainsi par le principe naturel que des causes contraires , on en voit des effets de même genre , les conséquences promises & marquées dans ce raisonnement , où ces Mémoires ne peuvent trouver de contredisans parmi les personnes qui voudront bien se laisser convaincre , que l'autorité ny la faveur ne dispensent pas qu'on se soit d'obéir aux loix de la justice & de la raison.

Au reste , l'on croit s'être acquité de la preuve promise à la tête de ces Mémoires , de l'herreur qui régné sur la plûpart des hommes , dans l'idée qu'ils se font des richesses ,

de l'argent & des tributs ; puisque dans le premier , ils cherchent de l'opulence dans sa propre destruction , & font cacher l'argent en le voulant avoir contre les loix de la nature ; tout comme pour recevoir les tributs , on se sert des moyens qui mettent les Peuples hors de pouvoir d'y satisfaire , en leur causant une perte de biens , dix & vingt fois plus forte que la somme que l'on a intention de recevoir ; ce qui fait que souvent le dommage étant certain , le payement de l'impôt qui la cause ne peut pas s'en ensuivre , étant devenu impossible ; en sorte que la ruine est tout à fait gratuite : Or de nier que la cessation d'une pareille manœuvre ne soit pas une richesse immense pour les Peuples & pour le Prince , ce n'est pas convenir qu'un torrent arrêté dans une pente par une forte digue ne coulera pas en bas , si-tôt que ce qui le retenoit sera levé ; ce qui n'exige qu'un moment.

Fin de la seconde Partie.

SUPPLÉMENT DU DETAIL de la France.

IL est surprenant que dans les grands besoins qu'a présentement l'Etat de secours extraordinaires, les Peuples faisant offre de les fournir dans le moment, au moyen de quelques accommodemens, lesquels sans rien déranger n'exigent qu'un simple acte de volonté des personnes en place, & mettront ces mêmes Peuples en un même instant en état d'y satisfaire avec profit de leur part : Il est étonnant, dis-je, qu'on refuse d'accepter ces offres qu'après la conclusion de la Paix, bien que ce soit l'unique moyen d'en procurer une très-avantageuse. En sorte que par une destinée jusqu'ici inouïe, ceux à qui il tombe en charge de payer, se soumettent de le faire sans demander de délai, & les personnes qui ne doivent avoir d'autres fonctions que de recevoir, exigent un terme & un délai fort incertain pour l'accepter. Outre cette situation monstrueuse, on peut assurer que la guerre étrangère coûte dix & vingt fois moins au Royaume que les desordres intestins causez par les manières que l'on pratique pour recouvrer les fonds afin d'y subvenir : en sorte que mettant pour ainsi dire l'incendie dans toutes les contrées de la France, il est bien plus provisoire de l'arrêter que la guerre du dehors, dont encore une fois la conclusion avantageuse dépendra absolument de cette Paix du dedans, qui se peut terminer à moins d'un mois, & l'allégation de la guerre étrangère, comme un obstacle au rétablissement de la félicité générale, est la même erreur que si le feu étant aux quatre coins d'une Maison, on soutenoit qu'il ne faut pas l'éteindre, qu'un procès que l'on auroit pour la

A pro-

propriété en un Tribunal éloigné ne fût jugé ; & c'est ce qui se verra mieux par un petit detail de cette guerre intestine, ou de cet embrasement du Royaume Article par Article.

Faut-il attendre la Paix pour faire labourer les Terres dans toutes les Provinces, lesquelles la plupart demeurent en friche par le bas prix du bled, qui n'en peut supporter les frais, & on néglige pareillement l'engrais de toutes les autres : ce qui fait un tort de plus de cinq cens mille muids de bled par an à la France, & cinq cens millions de perte dans le revenu des Peuples par la cessation de la circulation de ce premier produit, qui mene à la suite toutes les professions d'industrie qui vivent & meurent avec lui.

Faut-il attendre la Paix pour un autre Article qui est une suite du précédent ; sçavoir pour faire payer les Propriétaires des fonds par ceux qui les font valoir, desquels nul Maître ne recevant rien, ou il ne fait nul achat dans les boutiques, ou ne satisfaisant pas aux crédits précédens, les Marchands sont obligez de faire banqueroute.

Faut-il attendre la Paix pour faire cesser d'arracher les Vignes, comme on fait tous les jours pendant que les trois quarts des Peuples ne boivent que de l'eau, à cause des impôts effroyables sur les liqueurs qui excèdent de quatre ou cinq fois le prix de la Marchandise, & dont le produit à l'égard du Roy qui donne lieu à une pareille destruction, étant offert d'être payé au double d'une autre manière par les Peuples, sans demander aucun délai : ce qui seroit un quadruple profit de leur part, ils ne peuvent être écoulez, & on les renvoye à un autre temps, en soutenant qu'il faut attendre que toutes les Vignes soient arrachées pour donner permission aux Peuples de les cultiver ; ce qui seroit entièrement inutile, & est la même chose que de faire
venir

venir un Médecin pour guérir un homme qui seroit mort.

Faut-il attendre la Paix pour ordonner que les Tailles seront justement réparties dans le milieu du Royaume, & que l'on ne mette pas de grandes Recettes à rien ou peu de chose, pendant qu'un misérable qui n'a que ses bras pour vivre luy, & toute une famille, voit après la vente de ses chers meubles & instrumens dont il gagne sa vie, comme on fait pour l'Ustancille qui se règle sur le niveau de la Taille, enlever les portes & les sommiers de sa Maison pour satisfaire au surplus d'un impôt excédant quatre fois ses forces. Monsieur de Sulli qui rétablit la France, l'ayant trouvée au point où elle peut être aujourd'hui, n'étoit pas persuadé que la guerre eût rien de commun avec ces Réglemens, puisqu'il fit une Ordonnance en 1597. pour régler la juste répartition de la Taille, ainsi que tous les autres desordres qu'il arrêta au milieu de deux guerres, l'une civile, & l'autre étrangère, qui désoloient le dedans & le dehors du Royaume, d'une bien plus cruelle maniere que ne peut être la conjoncture d'aujourd'hui, & le tout fut si ponctuellement exécuté, que le Roy & les Peuples devinrent très-riches, de très-mal dans leurs affaires qu'ils étoient auparavant.

Faut-il attendre la Paix pour sauver la vie à deux ou trois cens mille créatures qui périssent au moins toutes les années de misère de notoriété publique, sur tout dans l'enfance, n'y en ayant pas la moitié à cet âge qui puisse parvenir en l'état de gagner leur vie, soit manque de lait dans les Meres, faute de nourriture & par trop de travail; ceux-mêmes d'un âge plus avancé n'ayant que du pain & de l'eau, sans lits, vêtemens ni aucuns remedes dans leurs maladies; on peut penser s'ils sont en état de satisfaire amplement à leur

travail , qui est leur unique revenu , & si l'on en doit attendre une longue vie , périssant presque tous , même avant que d'avoir atteint le milieu de leur carrière.

Faut-il attendre la Paix pour la donner aux immeubles ; ce qui se peut en un instant , le Roy déclarant qu'il se contentera désormais de Subsidés réglez , proportionnez aux forces de chacun des Contribuables , ainsi qu'il se fait presentement en Angleterre , en Hollande , & dans tous les Pais du Monde , & même en France durant onze cens ans , & que l'on ne bombardera plus rien , surtout les charges , comme il est arrivé à une infinité de personnes ; ce qui faisant tout le vaillant d'un homme , le réduit à l'aumône , & mettant tous les autres possesseurs de semblables biens dans l'attente d'un pareil sort , les ruine presque également sans que le Roy reçoive rien , parce que cela leur fait perdre tout crédit , qui ne roulant que sur la solvabilité du Sujet qui s'en sert , elle s'anéantit par la destruction du prix des fonds qu'il possède ; tout commence dans une Ville menacée de bombardement , quoi que les Maisons ne ressentent actuellement aucun mal ; elles perdent neuf parts sur dix de leur valeur ordinaire , qu'elles reprennent aussi-tôt que cette crainte est passée ; ainsi on peut en un instant par l'établissement d'une Paix intestine doubler & tripler le prix de tous les immeubles ; & par conséquent le crédit qui est la moitié encore une fois du revenu des Peuples.

Faut-il attendre la Paix pour mettre le Roy en état de payer les Officiers à point nommé , afin que ceux-cy soient en pouvoir de faire leurs Recrues dans les temps commodes , & de bonne heure.

Faut-il attendre la Paix pour donner assez de

se-

secours au Roy , afin que par un engagement considérable on fasse des Soldats volontairement , & que l'on ne mene pas des Forçats liez & garrotez à l'Armée , comme on fait aux Galères , & même au Gibet ; ce qui au raport de Monsieur de Sully dans ses Memoires , ne sert qu'à décourager les autres , décrier le Métier & la Nation , parce qu'ils desertent tous à la premiere occasion , ou meurent de chagrin.

Faut-il attendre la Paix pour cesser de constituer l'Etat sous le nom du Roy : en sorte qu'après la fin de la guerre , le payement des intérêts de l'argent pris en Rente coûtera plus aux Peuples que l'entretien de la guerre , de façon que s'en fera une perpetuelle qu'ils auront à soutenir.

Faut-il attendre la Paix pour purger l'Etat des Billets de Monnoye , dont le déconcertement qu'ils causent dans le commerce coûte quatre fois plus par an que le prix des sommes pour lesquelles ils en existent ; c'est-à-dire quatre fois plus que la guerre étrangère : & le Royaume s'en rechargeant par un juste partage sur la tête des Particuliers & Communautez , l'endos qu'ils y mettront payable en quatre ans , par quatre payemens differens , avec leurs intérêts , les feront circuler dans le Trafic sans aucune perte du Transportant , & le rétablissement de la consommation possible en trois heures par la simple cessation d'une très-grosse violence à la Nature , dédommagera au quadruple tous ces Endosseurs de cette prétendue nouvelle Charge , ainsi que la cruë ou de la hausse de la fourniture des besoins du Roy.

Faut-il enfin attendre la Paix pour cesser de vendre tous les jours des immeubles , sur tout des Charges , avec promesse qu'on en jouira tranquillement , & que ceux qui auront prêté leur argent pour cet achat , auront un privilège spé-

cial , & puis quelque temps après revendre ce nouvel effet à un autre sans nul dédommagement au premier Acquereur , non plus qu'au Prêteur ; ce qui étant la confiance qui est l'Ame du Trafic , rompt tout commerce entre le Prince & ses Sujets , & l'argent seul pouvant être à l'abry de pareils orages , est estimé l'unique bien , & comme tel refermé dans les cachettes les plus obscures qu'on peut trouver , avec une cessation entière de toute sorte de consommation , dont cet argent étant uniquement le très-humble Valet. C'est une très-grande absurdité de chercher d'autre cause de la rareté que l'on en voit régner , que cette même destruction de consommation , comme de nier qu'en la rétablissant , comme cela se peut en un moment : on le verra aussi commun que jamais , bien que depuis un très-long-temps on ne l'aye cherché que dans la destruction de la seule cause qui le fait marcher ; sçavoir encore une fois la ruïne de la consommation par un marché ordinaire aisé à vérifier ; c'est-à-dire vingt de perte par pur anéantissement , pour un que l'on faisoit , ou prétendoit faire recevoir au Roy.

L'Esprit le plus borné & le plus rempli de ténèbres qui fût jamais , ne peut être assez aveuglé pour produire de pareils soutiens. Il n'y a que le cœur au témoignage de l'Ecriture-Sainte , lequel quand il est une fois corrompu , un Saint-exprés revenu de l'autre Monde pour le convertir , n'en viendrait pas à bout ; ainsi quoi qu'on va montrer qu'il est aussi certain que les Peuples peuvent par trois heures de travail de Messieurs les Ministres , & un mois d'exécution de leur part , sans rien déconcerter , ni mettre aucun établissement précédent au hazard , qu'ils peuvent , dis-je , fournir cent millions de hausse au Roy pour ses besoins presens , avec quadruple pro-

profit de leur part , & que l'on fasse cette preuve avec autant de certitude , que si un Ange le venoit confirmer du Ciel ; on ne prétend pas néanmoins convertir un seul des cœurs corrompus ; c'est-à-dire ceux en qui la destruction publique est le principe de la haute fortune , on ne s'adresse qu'aux Esprits qui pourroient se laisser gâter par la contagion de sujets dépravés ; & par conséquent suspects sur une pareille matière.

Voici comme on fait la preuve tout-à-fait qui est constamment vraie , ne seroit pas plus certain quand tous les Saints de Paradis le viendroient attester , & il est aussi véritable que la Seine passe dans Paris , que si les Anges en venoient rendre témoignage.

Il y a une seconde chose incontestable ; sçavoir que tous les faits sur lesquels plusieurs s'accordent sans aucune convenance précédente entr'eux , sont aussi indubitables que s'ils les voyoient de rous leurs yeux.

Tous les hommes raisonnables qui n'ont jamais été à Rome ayant un peu de lumière , paroient tout leur bien contre une piece de trente sols , qu'il existe au Monde une Ville. Ce nom , parce que trop de gens l'ont dit & écrit , sans avoir concerté de mentir , pour que cela ne soit pas véritable , outre que si quelqu'un vouloit le contredire , on le traiteroit de fou & d'extravagant.

Or on maintient que l'établissement de cent millions de hausse de la part des Peuples avec quadruple profit de leur part , possible en trois heures de travail , & un mois d'exécution , a le même degré & certitude que cet exemple de Rome , attendu que tous les peuples non suspects sont prêts d'en signer la proposition aux conditions marquées , & l'on soutient à même temps
que

que si le Roy ordonnoit à quelqu'un de mettre par écrit des raisons qui fissent voir l'impossibilité d'un pareil recouvrement, outre qu'il ne sçauroit par où commencer, ou par où finir, il seroit en horreur & à Dieu & aux hommes : Et la demande du délai jusqu'après la paix, est un aveu pur & simple que la chose est très-aisée, ou la contradiction impossible, puisque la paix ou guerre étrangere n'ont nulle relation avec ce qui se passe au dedans du Royaume à l'égard des Tributs : ainsi c'est montrer grossièrement que ne pouvant nier que les manieres pratiquées mettent le feu aux quatre coins de la France : on souhaite seulement que l'on remette à l'éteindre jusqu'à la paix, non encore une fois qu'elle ait aucun rapport à ces desordres, mais c'est parce qu'on espere par là obtenir un délai, & que l'embrasement soit continué, attendu qu'on y trouve son compte, & que l'on est un des Incendiaires qui se fait bien payer pour un pareil service : de si cruelles dispositions & de semblables énonces ne sont pas surprenantes dans la bouche des Traitans, puisque c'est à l'aide d'une pareille politique qu'ils se procurent ces fortunes immenses qui font la ruïne de l'Etat, s'étant fait donner deux cens millions depuis 1689. pour leur part, sans celle du néant, qui croissant sous leurs pieds, excède de dix & vingt fois ce que tant le Roy qu'eux reçoivent par un si funeste canal, & mêmes de pareilles objections ou demandes de délai jusqu'à la paix pour arrêter de pareils desordres, n'auroient pas également surpris dans la bouche des Ministres auparavant 1661. parce que ou ils étoient Traitans eux-mêmes, ou ils prenoient part dans tous les partis, comme il fut vérifié contradictoirement dans la Chambre de Justice ; ce qui étoit la même chose à l'arrivée de Monsieur de Sully au ministère-

nistère , qui dit au Roy Henry I V. ainsi que Monsieur Amelot dans une Députation à la Reine-Mere , que les Traîtres qui sont la ruine d'un Etat , n'avoient été inventez par les Ministres que pour prévariquer , leur étant impossible de rien prendre dans les Tributs réglez , passans droit des mains des Peuples en celle du Prince , comme il se pratique dans tous les païs du Monde : cette maniere étant le tombeau du revenu de la fonction & de l'autorité de ceux qui gouvernent , au lieu que par le partissant ils sont les Maîtres absolus des biens de tout le Monde , mettant un homme riche sur le carreau , & le dernier des misérables dans l'opulence , quand il leur plaît , & ne sont privez pour leur particulier de recevoir quelques sommes que ce puissent être , qu'autant qu'ils les veulent refuser , n'y ayant d'autres bornes que celles que l'on peut attendre de leur modération , comme dis-je , c'étoit la situation des Ministres auparavant 1661. La demande de délai pour changer des manieres si déplorables n'eût pas surpris , parce qu'on l'eût regardée comme des Lettres d'Etat de leur part , pour se maintenir dans une si agréable situation à leur égard , quoi que si funeste au Roy & aux Peuples , mais aujourd'hui & depuis 1661 que l'integrité toute entiere a succédé tout à coup dans le ministère , & sans aucun milieu à une extrême prévarication : on ne peut qu'être surpris d'avoir vû trois fois un quadruplement de Partisan , & de manieres desolantes , ainsi que la demande aujourd'hui d'un délai pour éteindre le feu qui est aux quatre coins du Royaume , avec un refus de recevoir de la part des Peuples tous les besoins du Roy , dans un temps qu'ils sont absolument nécessaires à la Monarchie , parce qu'on ose appeller un renversement d'Etat , la cessation du plus grand bouleversement qui fût jamais , qui fai-

santa

sans une très-grande violence à la Nature , peut
 être arrêté en un moment avec beaucoup moins
 de dérangement qu'il n'y en eut lors de la Capi-
 tation établie en 1695. au milieu de la guerre , &
 qui ayant promis la cessation des affaires extraor-
 dinaires ; ce dessein fut éludé par ceux qui trom-
 perent Messieurs les Ministres dans la Répartition ,
 l'ayant renduë ridicule , & par conséquent insuffi-
 sante à atteindre aux besoins du Roy , qui étoit
 bien leur intention ; ce qui n'arrivera pas dans
 celle qu'on propose , puisqu'elle ira à plus de cent
 millions avec quadruple profit de ceux qui paye-
 ront six fois leur cote précédente , & cela par la
 simple attention à ces Articles ; Sçavoir les Bleds
 & Liqueurs , qu'ils ne soient plus en perte aux
 Laboureurs & Vignerons , par raport aux seuls
 frais de la culture , en sorte qu'on est contraint
 de les abandonner , comme on fait tous les jours
 la juste Répartition des Tailles & la cessation des
 affaires extraordinaires : ce qui n'exige qu'un sim-
 ple acte de volonté du Roy , & de Messieurs les
 Ministres pour finir une très-grande violence
 qu'on fait à la Nature , bien que la négligence de
 ses attentions coûte de compte fait , plus de quinze
 cens millions de perte par an au Royaume depuis
 1661. que l'intégrité est dans le Ministère , les
 prévarications précédentes n'ayant rien produit de
 si funeste ; mais bien le contraire & tous les biens
 se trouvant doublez en 1661. ainsi que ceux du
 Roy , du prix qu'ils étoient trente ans auparavant ,
 ou si ce nombre de quinze cens millions étonne ,
 on le prend d'une autre manière , & on maintient
 que sur quarante mille Villes , Bourgs & Villa-
 ges qu'il peut y avoir dans le Royaume , il n'y
 en a aucun l'un portant l'autre , qui n'ait perdu
 cinquante mille livres de revenu ; tant en fonds
 qu'en industrie , ou plutôt dix & vingt fois da-
 van-

avantage que ce que le Roy en tire par toutes sortes d'impôts. à le vérifier sur tel lieu que le parti contraire voudra choisir, sans qu'on en puisse accuser le manque d'espèces, qui sont aujourd'hui au double dans la France, comptant exactement ce qui est entré & sorti de ce qu'il y en avoit en 1661. que les quinze cens millions de renre existoient, mais c'est que l'argent est devenu Paralitique, & il avoit des jambes de Cerf en ce temps-là qu'on lui peut redonner en un instant; ce qui est le seul principe de la richesse des Peuples; & par conséquent de la fourniture des besoins du Roy: les Tributs comme toutes sortes de redevances tirant leur qualité d'excès ou de modicité, non de la cottié absolüe des sommes que l'on demande, mais de la valeur des fonds dont on les exige, & la vigueur de ceux-ci n'est qu'à proportion de la vente des denrées qu'elles produisent; ce qui pouvant encore une fois être doublé en France en un moment, on en voit les conséquences qui sont la rapidité du cours de l'argent, comme l'eau du Torrent, après qu'une Digue qui la retenoit au milieu d'une descente est levée, & la même absurdité par erreur au fait qui se rencontreroit dans l'objection que cette eau ne pourroit couler dans la vallée après l'enlèvement de la Digue, qu'une guerre étrangere ne fût terminée, se trouve pareillement dans l'allégation des Personnes qui prétendent qu'il faut attendre à la fin de cette même guerre pour voir marcher la consommation, bien que les causes violentes qui l'arrêtent puissent être ôtées en un moment, & en quel que temps que ce soit.

Quand on dit cent millions d'augmentation dans les Revenus du Roy en un instant, ce n'est pas cent millions d'Espèces de nouvelles fabrique, comme au Perou; c'est cent millions de Pain, de

Vin & de Viande , & des autres denrées , qui étant
 le seul soutien de la vie , le sont pareillement des
 Armées , lesquelles seront fournies au moyen de
 dix millions seulement , & même moins , qui fai-
 sant dix voyages & dix retours des mains des Peu-
 ples en celle du Prince , enfanteront cette livrai-
 son de denrées dont il se perd tous les jours dix
 fois davantage , tant écruës qu'à écrouître , pen-
 dant que d'un autre côté ces dix millions qui ne
 marcheront jamais que par l'ordre de la consom-
 mation résidente des années entières dans des Re-
 traites dont toutes les Machines du monde , ne les
 peuvent tirer ; toutes les mesures même que l'on
 prend ne servent qu'à les y enfoncer davantage ,
 au lieu qu'en un instant , on les peut mettre ainsi
 que tout le reste en mouvement , ce qu'on offre à
 la garantie des Peuples , qui vaut beaucoup mieux
 que celles des Traitans , dont on ne congédiera
 pas un des Ordinaires , quand on aura expédié des
 Sauves-Conduits pour en faire les propositions &
 l'acceptation en même temps de la part des Peu-
 ples , n'y ayant qui que ce soit , non interressé à la
 cause des desordres , qui ne donne avec plaisir &
 profit , les deux sols pour livre de son revenu pour
 être payé du surplus exactement ; ce qui n'est pas
 à beaucoup près presentement , & ce qui est im-
 manquable par les manieres marquées qui accom-
 modent bien mieux le soutien de la guerre , que
 la pratique du contraire , comme on fait tous les
 jours.

F I N.

Die ...
...
... 1814 ...

